

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE CONCEPT DE POPULISME : LA CONSTRUCTION THÉORIQUE D'UN
ENNEMI POLITIQUE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
OLIVIER DUPUIS

AOÛT 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La rédaction d'un mémoire de maîtrise est un exercice long et exigeant. Il est difficile d'en venir à bout sans être bien entouré. Durant les dernières années, j'ai eu la chance de compter sur le soutien de nombreuses personnes que j'aimerais ici prendre le temps de remercier.

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de mémoire, Marc Chevrier, pour sa lecture critique et ses commentaires précis qui m'ont permis parfois de nuancer, souvent de clarifier mes arguments.

Je veux également remercier toutes les personnes ayant contribué à faire de mon passage à la maîtrise une expérience à la fois enrichissante et plaisante. Merci à Marie, François, Clara, Jean-François, Antoine S., Camille, Alexandre, Gabriel, Sandrine, Alexis, Isabelle, Antony, Sonia, Antoine D., Simon et Thomas.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : LES ORIGINES DE LA PÉJORATION DU POPULISME	11
1.1 La double origine du terme	13
1.1.1 La « révolte populiste » américaine	14
1.1.2 <i>Traduttore, traditore</i> : le « populisme » russe	18
1.2 La naissance du concept et sa circulation	22
1.2.1 La lutte contre le maccarthysme	23
1.2.2 La modernisation et l'Amérique latine	36
1.2.3 L'émergence des nouvelles droites européennes	46
1.3 Conclusion	54
CHAPITRE 2 : LES IMPASSES DE L'APPROCHE IDÉOLOGIQUE DU POPULISME	57
2.1 Le débat sur la définition du populisme	60
2.1.1 Le populisme comme style politique	64
2.1.2 Le populisme comme stratégie	67
2.1.3 Le populisme comme logique politique	69
2.1.4 Le populisme comme idéologie	72

2.2 L'idéologie populiste : la construction rétrospective d'une famille politique...	78
2.2.1 Le problème de l'unité.....	79
2.2.2 Des vertus de l'ambiguïté : le populisme comme idéologie « mince ».....	85
2.3 Le « problème » du populisme : le danger et l'irrationnalité	92
2.3.1 L'anti-pluralisme	93
2.3.2 L'anti-élitisme.....	97
2.3.3 Le moralisme	101
2.4 Conclusion	105
CONCLUSION	107
BIBLIOGRAPHIE	117

RÉSUMÉ

Intuitivement, le populisme nous apparaît comme quelque chose de mauvais. Dans un contexte où le concept gagne en importance – tant dans la sphère publique que dans la littérature scientifique – il nous paraît important d’explorer les raisons qui expliquent cette connotation péjorative. Une telle enquête nous conduit à prendre pour objet d’étude non pas le populisme lui-même, mais le *concept* de populisme. Il s’agit d’étudier ses usages passés et actuels afin de comprendre comment le concept a été formé, dans quels contextes et avec quels objectifs. Nous émettons l’hypothèse que les intellectuels ont contribué à forger les connotations négatives associées au populisme en cherchant dans ce terme un concept apte à dénoncer des idées perçues comme hostiles à la démocratie libérale et au pluralisme. Nous faisons d’abord l’histoire de l’élaboration du concept et de sa circulation entre les États-Unis, l’Amérique latine et l’Europe au siècle dernier afin de montrer qu’il a été utilisé moins pour sa dénotation qu’en raison de son sens péjoratif. Nous montrons ensuite que l’usage dominant du concept dans la documentation scientifique actuelle, l’approche idéologique du populisme, contribue à consolider cette connotation en faisant du populisme un phénomène irrationnel menaçant le pluralisme et la démocratie. Nous concluons que le populisme a acquis un sens péjoratif dans la littérature scientifique parce que ses concepteurs, de même que ses utilisateurs, en ont fait un outil de lutte contre les positions politiques auxquelles ils s’opposent.

Mots clefs : Populisme, histoire conceptuelle, connotation péjorative, approche idéologique.

INTRODUCTION

Tous les noms du bien et du mal sont des symboles : ils n'expriment pas, ils font seulement signe. Un fou celui qui veut obtenir d'eux le savoir.

Friedrich Nietzsche¹

À la fin de l'année 2018, Maxime Bernier, député à la Chambre des communes du Canada, était invité en entrevue à parler du nouveau parti qu'il avait fraîchement fondé suite à sa défaite à la chefferie du Parti conservateur. Au journaliste lui demandant s'il était « populiste », Bernier a répondu : « Je n'ai pas de problème si on me qualifie comme ça. Pourvu que ça soit un populisme intelligent² ». En 2010, une question semblable avait été posée au député français Jean-Luc Mélenchon, alors leader du Front de gauche : « Je n'ai plus du tout envie de me défendre de l'accusation de populisme, a-t-il répondu. C'est le dégoût des élites – méritent-elles mieux? Qu'ils s'en aillent tous! J'en appelle à l'énergie du plus grand nombre contre la suffisance des privilégiés. Populiste, moi? J'assume!³ » En cherchant plus loin, on trouve le même genre de réponse à la même question dès le début des années 1990 dans le discours du chef du Front national, Jean-Marie Le Pen : « Qu'est-ce que signifie le terme de populisme? Est-ce un des composants de la démocratie? [...] Le peuple a-t-il, en démocratie, le droit d'avoir une opinion? Si c'est cela, alors oui, je suis populiste⁴ ».

¹ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra: un livre pour tous et pour personne*, Paris, Librairie Générale Française, 1983, p. 96.

² Mathieu Aubry, « Maxime Bernier assume l'étiquette populiste », *Radio-Canada.ca*, 2018, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1144079/maxime-bernier-populisme-populaire-elections-conservateur-scheer>>, consulté le 21 novembre 2019.

³ « Mélenchon: "Populiste, moi? J'assume!" », *L'Express.fr*, 16 septembre 2010.

⁴ Pierre-André Taguieff, « Populismes et antipopulismes : le choc des argumentations », *Mots. Les langages du politique*, vol. 55, n° 1, 1998, p. 17.

Dans ces trois exemples, il y a une constante. L'étiquette de populiste n'est acceptée que sous condition. Le mot est toxique. Il s'agit d'une insulte, d'une accusation. Il n'est repris qu'après avoir été revalorisé en l'associant à l'intelligence, au combat contre les privilèges ou à la démocratie. Personne ne revendique ouvertement le nom de populiste de la même façon qu'on revendique celui de libéral, de socialiste ou de conservateur. C'est toujours après avoir été étiqueté par des adversaires ou des journalistes que des hommes et des femmes politiques choisissent de se réapproprier le terme.

La connotation péjorative qu'a acquise le populisme dans l'espace public ne surprend plus tant nous y sommes habitués. Les manchettes alarmistes sur la « menace populiste » se suivent et se ressemblent. Nous y trouvons exposées les préoccupations de politiciens⁵, des acteurs de la finance comme la Caisse de dépôts et de placements du Québec⁶ ou même du pape⁷. Ce qui étonne, c'est de trouver un ton semblable dans la littérature scientifique. Ainsi, Jan-Werner Müller propose de « définir enfin la menace » du populisme; Pierre Rosanvallon nous met en garde contre la « tentation populiste »; Philippe Bernier Arcand attire notre attention sur la « dérive populiste » en cours au Québec; d'autres encore mettent directement en opposition le populisme et la démocratie⁸. Comme on le voyait avec les acteurs politiques, ceux et celles qui cherchent à réhabiliter le terme dans les sciences sociales doivent le faire en tenant compte de la valeur négative qui lui est associée. Chantal Mouffe, qui promeut un « populisme de gauche », précise ainsi qu'elle souhaite « dissiper tout éventuel

⁵ Joël-Denis Bellavance, « Montée du populisme: le Canada n'est pas à l'abri, prévient Harper », *La Presse*, 29 novembre 2018.

⁶ Éric Desrosiers, « Le populisme est le principal risque à long terme pour le monde, selon la Caisse de dépôt », *Le Devoir*, 5 mai 2018.

⁷ Nicolas Senèze, « Le pape François dénonce le populisme et appelle au débat politique », *La Croix*, 18 décembre 2018.

⁸ Cf. Jan-Werner Müller, *op. cit.*; Pierre Rosanvallon, « La tentation populiste », dans *La contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, p. 269-277; Philippe Bernier Arcand, *La dérive populiste*, Montréal, Poètes de brousse, 2013; Koen Abts et Stefan Rummens, « Populism versus Democracy », *Political Studies*, vol. 55, n° 2 (juin 2007), p. 405-424.

malentendu » en « [é]cartant le sens péjoratif du terme tel que l'ont imposé les médias pour disqualifier tous ceux qui se sont opposés au *statu quo*⁹ ».

Pourtant, le populisme n'a pas toujours été connoté si négativement. L'un des événements fondateurs des études sur le populisme est le colloque « To Define Populism » présenté à la London School of Economics en 1967¹⁰. Or, comme le rappelle l'historien Tim Houwen, la valeur accordée au concept était à ce moment assez variable. Les intellectuels de gauche, en particulier, étaient généralement plutôt favorables au populisme qui désignait pour eux des mouvements égalitaristes et anti-impérialistes¹¹. Une quinzaine d'années plus tard, la politologue américaine Margaret Canovan déclarait sans gêne son préjugé favorable au populisme dans sa monographie sur le sujet¹². Dans ce contexte, on peut se demander pourquoi le sens péjoratif attaché au mot populisme nous semble aujourd'hui si évident. Qu'est-ce qui explique que le terme soit désormais si frappé par l'infamie que même ceux et celles qui finissent par se le réapproprier ne le font jamais sans prendre leurs précautions?

Intuitivement, on pourrait croire que la réponse à cette question se trouve du côté des objets identifiés au populisme. En effet, si les populistes sont des politiciens démagogues, extrémistes, antidémocrates ou illibéraux, la valeur négative associée au terme se justifie aisément. Mais ce type de réponse court-circuite le véritable problème. Nous l'avons vu, le populisme n'est pas un nom revendiqué, il s'agit d'une étiquette attribuée de l'extérieur. Comme l'affirme le sociologue Marco d'Eramo, « virtually no one defines themselves by that name today, just as no one calls themselves a 'terrorist'¹³. » Le terme n'est pas défini par celles et ceux qui y sont associés. Il n'existe

⁹ Chantal Mouffe, *Pour un populisme de gauche*, Paris, Albin Michel, 2018, p. 23.

¹⁰ Ce colloque a débouché sur la publication d'un ouvrage collectif deux ans plus tard. Cf. Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969, 263 p.

¹¹ Tim Houwen, « The non-European roots of the concept of populism », *SEI Working Papers*, n° 120, 2011, p. 21.

¹² Margaret Canovan, *Populism*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1981, p. 303.

¹³ Marco D'Eramo, « They, the People », *New Left Review*, n° 103, février 2017, p. 131.

pas de corpus théorique populiste du populisme comme il existe un corpus libéral du libéralisme ou socialiste du socialisme. Il n'existe ni Locke ni Marx, ni Mill ni Jaurès du populisme. Comme le remarque l'historien des idées Pierre-André Taguieff, « le discours incluant une quelconque référence au “populisme” se présente [...] globalement comme un discours antipopuliste¹⁴. » Prendre au sérieux cette limite de la littérature sur le populisme nécessite de retourner les projecteurs. Nous en apprenons moins en observant les attitudes ou les idées des personnes identifiées au populisme qu'en mettant en évidence les motivations des intellectuels qui ont formulé le concept et qui l'ont distribué sous la forme d'une « étiquette disqualificatoire¹⁵ ».

L'une des premières personnes à avoir pris au sérieux ce problème est sans doute Canovan. Celle-ci note que dans l'étude du populisme, nous devons tenir compte de l'attitude des intellectuels face à leur objet. En effet, l'un des éléments récurrents dans la définition du populisme est l'hostilité vis-à-vis des élites, ce qui peut inclure les élites intellectuelles. Il est alors difficile pour ces dernières de faire une lecture désintéressée de mouvements qui leur paraissent intrinsèquement hostiles. L'analyse qu'elles en font peut être influencée par leur peur des mouvements populaires : « Interpretations of populism have [...] been deeply influenced by the fears of some intellectuals who have dreaded the grass roots and the appalling things that might crawl out of them¹⁶. »

Une telle attitude trouve sa source dans la dévalorisation séculaire du peuple par la philosophie politique depuis ses origines. Yves Couture rappelle ainsi que pour Platon le peuple représentait « l'anti-philosophe ». Il est décrit dans la *République* comme l'opposé, point par point, du philosophe : « cela veut dire que l'âme populaire, laissée à elle-même [...] serait régie par des passions basses plutôt que par la raison, ou encore

¹⁴ Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste: essai sur les démagogies de l'âge démocratique*, Paris, Flammarion, 2007, p. 94.

¹⁵ *Ibid.*, p. 116-117.

¹⁶ Margaret Canovan, *op. cit.*, p. 11.

qu'elle ne serait pas régie du tout, par manque de tout principe directeur¹⁷. » Une société organisée de façon rationnelle nécessite donc que le peuple laisse les plus sages gouverner. Aristote a une opinion plus nuancée sur le peuple. Couture montre toutefois qu'on trouve chez lui aussi des jugements négatifs, notamment dans la distinction qu'il fait entre l'homme du peuple et l'homme de bien. Le premier travaille, « ce qui l'empêcherait de développer l'excellence propre aux vies les meilleures¹⁸. » Enfermé dans des préoccupations basses, le peuple développerait une hostilité injuste vis-à-vis des meilleurs. Si ce mépris antique du peuple est bien connu, Couture rappelle qu'on en trouve encore des traces dans la philosophie politique moderne. L'universalisme et le progressisme des Lumières s'oppose ainsi au peuple, vu comme « la partie de la population dont les idées, les pratiques et les mœurs semblaient le plus soumises au déterminisme d'une tradition particulière¹⁹. » Le peuple est considéré comme un obstacle au progrès, ce qui peut expliquer la préférence d'un Voltaire pour le despotisme éclairé.

Si l'on cherche dans des traditions de pensées plus récentes, on trouve ce même « dénigrement des masses » dans les théories de la psychologie des foules ou celles de la société de masse. Ernesto Laclau montre ainsi, à partir des écrits de Gustave Le Bon ou d'Hippolyte Taine, comment la foule a été conçue comme un foyer d'irrationalité et de violence au sein de la société moderne. Pour Taine, par exemple :

Les foules sont contrôlées par les parties les plus criminelles de la population, en vertu de la loi de la contagion mentale. L'anarchie est le résultat inévitable de l'action de la foule, puisque celle-ci implique le retour à un état de nature dans lequel les instincts animaux dominant [...] Et l'alcoolisme est étroitement associé à l'action de la foule. Les émeutes se terminent en général par toutes sortes d'orgies et de beuveries²⁰.

¹⁷ Yves Couture, « Le concept de populisme est-il encore pertinent? », dans Yvon Thériault et Christine Couvrat (dir.), *Les formes contemporaines du populisme*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 31-32.

¹⁸ *Ibid.*, p. 32.

¹⁹ *Ibid.*, p. 33.

²⁰ Ernesto Laclau, *La Raison populiste*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, p. 48.

Dans ce schéma de pensée, la frontière entre la rationalité et l'irrationalité correspond à celle entre l'individu et la foule. Le Bon écrivait ainsi : « par le seul fait qu'il fait partie d'une foule organisée, l'homme descend de plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'était peut-être un individu cultivé, en foule c'est un barbare²¹ ». De même, les théories de la société de masse postulent que la société moderne détruit les institutions traditionnelles qui structuraient la vie communautaire transformant ainsi de grands groupes de la population en « masses », c'est-à-dire en amas d'individus isolés²². Celles-ci seraient guidées par le ressentiment, seraient facilement manipulables et seraient par nature autoritaires. L'existence de masses mettrait ainsi en danger l'ordre démocratique libéral²³.

Si le peuple a souvent été dénigré dans la philosophie politique, il ne faut pas oublier qu'il a parfois été valorisé dans certains courants de pensée. C'est le cas notamment du républicanisme. Couture rappelle ainsi que pour Machiavel, c'est le désir du peuple de ne pas être dominé qui est le garant de la liberté²⁴. On trouve également chez Rousseau une valorisation de la simplicité des mœurs et de la sagesse populaire, qu'il oppose aux tares de la civilisation²⁵. Ces thèmes seront repris et accentués dans le romantisme allemand qui opposera l'authenticité du peuple au cosmopolitisme et à l'universalisme abstrait. La valeur accordée au peuple varie ainsi selon les préférences politiques de chacun. Comme le remarque Marco d'Eramo, « appreciation of the people becomes both a tool of political struggle and its stake. Those who are against the people must project an unsavoury image of them [...] Those who are 'democratic' must disseminate a positive, even idyllic image²⁶. »

²¹ Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, cité par *Ibid.*, p. 43.

²² Margaret Canovan, *op. cit.*, p. 163.

²³ *Ibid.*, p. 164-165.

²⁴ Yves Couture, *op. cit.*, p. 34.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Marco D'Eramo, « Populism and the new oligarchy », *New Left Review*, n° 82, août 2013, p. 10.

En nous tournant vers les intellectuels pour expliquer la connotation péjorative du populisme, nous pourrions ainsi tirer une première hypothèse : elle découlerait des jugements négatifs sur le peuple, la foule, les masses qui sont présents dans la pensée politique depuis au moins Platon. Le populisme synthétiserait cette vision négative du peuple. Il y a bien sûr du vrai dans une explication de ce type. On peut trouver des liens explicites entre le dénigrement du peuple dans la théorie politique et l'élaboration du concept de populisme. Par exemple, William Kornhauser, qui compte parmi les premiers usagers du concept, était un théoricien de la société de masse²⁷. Toutefois, cette analyse mérite d'être précisée. En effet, il faudrait expliquer pourquoi c'est le sens négatif du peuple, et non son sens positif, qui a le plus affecté le concept de populisme. Les connotations des deux termes ne coïncident pas toujours. Aujourd'hui, on a beaucoup moins de mal à trouver des personnes se posant en championnes du peuple qu'en championnes du populisme. Il existe donc une indépendance relative entre les deux concepts. Pour cette raison, il nous semble plus prometteur d'analyser les connotations du concept de populisme en étudiant sa propre histoire et ses usages plutôt qu'en refaisant l'histoire du peuple.

Dans ce mémoire, nous chercherons donc à expliquer la connotation péjorative associée au populisme dans les sciences sociales en étudiant les façons dont le terme a été conceptualisé. Cette recherche nous conduira à restituer les contextes politiques et intellectuels qui ont donné lieu à l'émergence du concept. Elle nous conduira également à étudier les théories contemporaines du populisme qui cherchent à établir sa définition définitive. Il faut être clair sur un point ici. Ce sont les usages savants qui nous intéressent ici et non les usages populaires que l'on trouve dans les médias ou dans l'arène politique. En faisant cette précision, nous ne souhaitons pas marquer une coupure franche entre ces deux sphères, mais plutôt délimiter notre enquête. Les sources utilisées pour cette recherche sont des livres et des articles scientifiques, pas des discours de politiciens et politiciennes ou des coupures de journaux. L'étude de

²⁷ William Kornhauser, *The Politics of Mass Society*, New York, The Free Press, 1959, 256 p.

l'usage médiatique du concept et, davantage encore, des interactions entre celui-ci et l'usage scientifique²⁸, serait d'une grande utilité à la recherche sur le populisme. Nous laisserons toutefois ce travail à d'autres.

Enfin, il faut préciser un dernier point. Analyser le discours savant sur le populisme pour y trouver la source de son ambiguïté et de son caractère polémique peut surprendre. Un auteur comme Taguieff attribue ces problèmes à la popularisation du concept : « Il est arrivé une singulière mésaventure au mot “populisme” : il est récemment devenu populaire. Le terme étant sorti du langage savant, ses usages dominants s'inscrivent désormais dans l'espace polémique occupé par les acteurs politiques, les journalistes et les intellectuels médiatiques. »²⁹ À l'inverse, nous émettons l'hypothèse que les intellectuels ont eux-mêmes contribué à faire du populisme un concept de dénonciation. Pour le dire simplement, la tâche scientifique consistant à conceptualiser le populisme s'est bien souvent doublée de l'effort politique de le dénoncer.

Cette situation s'explique non pas par la mauvaise foi des universitaires, mais par des éléments intrinsèques à la politique et au travail des intellectuels. L'historien allemand Reinhart Koselleck avance que les concepts ne servent pas qu'à saisir les phénomènes sociaux, ils contribuent également à les influencer : « Un concept n'est pas seulement l'indice des rapports qu'il saisit, il est aussi l'un de leurs facteurs. Chaque concept ouvre certains horizons, comme il en ferme d'autres, d'expériences possibles et de théories pensables. »³⁰ L'espace universitaire peut donc lui aussi être analysé comme un « espace polémique » où se livre un « combat sémantique qui consiste à tenter de

²⁸ Barry Cannon note qu'il peut exister une boucle de résonance entre les médias et l'université qui ferait entrer des connotations péjoratives forgées dans l'espace public dans l'usage savant d'un concept. Barry Cannon, « Must We Talk about Populism? Interrogating Populism's Conceptual Utility in a Context of Crisis », *New Political Science*, vol. 40, n° 3, juillet 2018, p. 484.

²⁹ Pierre-André Taguieff, « Le populisme et la science politique. Du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 56, 1997, p. 4.

³⁰ Reinhart Koselleck, *Le futur passé: contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », n° 44, 1990, p. 110.

définir des positions politiques ou sociales et à les maintenir ou les imposer par voie de définition »³¹. En acceptant ce postulat, il devient difficile de peindre les intellectuels en simples spectateurs de l'action politique. En tant qu'ils contribuent à forger, légitimer et propager des concepts, ils distribuent les armes avec lesquels se battent les belligérants. Si le terme « populisme » est utilisé pour dénigrer des idées, des actions ou des revendications et pour en défendre d'autres, son usage relève alors d'une logique politique³².

Cette recherche montrera que l'élaboration théorique du concept de populisme – d'abord et avant tout l'œuvre de théoriciens du pluralisme politique – a abouti à construire l'image d'un ennemi aux contours flous. Une telle image permet à la fois de légitimer une vision du monde pluraliste et de délégitimer les idées, les politiques ou les acteurs sociaux perçus comme hostiles à celle-ci. Si le populisme nous apparaît intuitivement comme quelque chose de mauvais ou de dangereux sans que sa définition ne soit toujours claire à notre esprit, c'est avant tout pour cette raison. L'usage dominant du concept au cours du dernier siècle a sédimenté cette image du populisme comme ennemi de la décence, de la raison et de la démocratie.

Dans le premier chapitre, nous proposons de retracer l'histoire conceptuelle du populisme. Nous remonterons à ses origines dans le Midwest et le Sud des États-Unis et dans les campagnes de la Russie impériale. Nous accorderons une attention particulière à l'entrée du concept dans la sociologie et la science politique américaines au milieu du XX^e siècle, puis à sa circulation entre les États-Unis, l'Amérique latine et l'Europe de l'Ouest. L'objectif est de situer les différentes conceptualisations du populisme dans leur contexte afin de mettre en évidence les motivations intellectuelles et politiques qui les ont guidées. Il s'agit non seulement de se remémorer les différentes significations qu'a prises le terme au cours de sa courte histoire, mais surtout

³¹ *Ibid.*, p. 104.

³² Benjamin De Cleen, Jason Glynos et Aurelien Mondon, « Critical research on populism: Nine rules of engagement », *Organization*, vol. 25, n° 5, septembre 2018, p. 656.

d'expliquer les raisons qui ont motivé l'usage du concept et ses changements de sens. De cette façon, nous pourrions tenter de comprendre la connotation négative associée au concept. En effet, nous le verrons, le populisme a été mobilisé dans les sciences sociales moins pour sa dénotation que pour sa valeur politique.

Le deuxième chapitre se penchera quant à lui sur l'usage dominant du concept dans la documentation contemporaine. De plus en plus de politologues définissent aujourd'hui le populisme comme une idéologie. L'approche idéologique est désormais hégémonique dans la recherche et les promoteurs d'autres approches se positionnent face à elle. Dans ce contexte, son influence sur les connotations associées au populisme mérite d'être étudiée. Il s'agit de savoir si cette approche contribue à consolider ou, au contraire, à nuancer la valeur négative du concept. Nous verrons que ce type de conceptualisation permet moins d'éclairer l'analyse politique qu'à identifier des positions politiques adverses. En ce sens, l'approche idéologique consolide le sens polémique du populisme.

CHAPITRE 1

LES ORIGINES DE LA PÉJORATION DU POPULISME

Definition used to be fairly simple when anybody with an elementary grasp of American history knew that a Populist [...] was an adherent of the People's Party, which flourished in the 1890's. Now it has become more complicated.

George Tindall³³

Une première façon de rendre compte de la connotation péjorative associée au populisme est de tenter d'en faire l'histoire. On trouve fréquemment ce genre de retour historique dans la littérature. Le *People's Party* américain et le mouvement des *narodniki* en Russie, deux phénomènes politiques du XIX^e siècle, sont généralement cités comme les manifestations originelles du populisme. En France, on y ajoute parfois le boulangisme, le mouvement politique formé autour du général Georges Boulanger entre 1887 et 1889. D'autres le font remonter à des temps plus anciens : aux jacobins ou à Rousseau, aux *Levellers* et aux *Diggers* ou aux jacqueries médiévales. Nadia Urbinati remonte aussi loin qu'à Pisistrate, le tyran athénien du VI^e siècle avant notre ère, pour trouver un bon exemple de leader populiste³⁴. Or, dans notre cas, il ne s'agit pas de chercher les origines du populisme, ce qui nécessiterait d'abord de choisir l'une ou l'autre des définitions en circulation. Il s'agit plutôt de faire l'histoire du *concept* de populisme, de ses différents usages et des raisons qui les ont motivés. Il s'agit de savoir qui l'utilise, dans quel contexte, avec quelle intention. De cette façon, nous pourrions tenter de comprendre comment s'est sédimentée la connotation péjorative du concept.

³³ George Tindall, « Populism: A Semantic Identity Crisis », *The Virginia Quarterly Review*, vol. 48, n° 4, automne 1972, p. 501.

³⁴ Nadia Urbinati, « Democracy and Populism », *Constellations*, vol. 5, n° 1, 1998, p. 112.

Cette étude nous invite à faire une distinction importante. Le mot populisme a d'abord été le nom que se sont eux-mêmes donné différents acteurs politiques de la fin du XIX^e siècle. C'est plus tard, au milieu du XX^e siècle, qu'il sera repris comme catégorie d'analyse et, en cela, qu'il sera conceptualisé et distribué comme étiquette à de nouveaux phénomènes politiques. Il faut donc distinguer les origines du mot de celles du concept de la science politique.

La première partie de ce chapitre sera consacrée aux origines du mot. Deux mouvements politiques, celui des fermiers américains regroupés au sein du *People's Party* et celui des révolutionnaires *narodniki* en Russie, ont revendiqué le nom de populiste, quoique dans le second cas, il s'agisse d'une traduction postérieure aux événements. Bien que les deux mouvements aient été quasi contemporains, il n'existe aucun lien direct connu entre eux. L'usage d'un même mot pour nommer ces deux objets distincts semble être le fruit du hasard³⁵. Il convient donc de restituer le contexte dans lequel le sens du mot a été forgé. Ce travail permettra d'éviter de tracer trop rapidement une filiation entre les populistes du XIX^e siècle et ceux qui sont qualifiés ainsi aujourd'hui.

La deuxième partie du chapitre se penchera sur les origines et la circulation du concept. C'est un groupe d'intellectuels américains qui, en réaction à l'épisode du maccarthysme, reprendront le terme de populisme, mais en lui attribuant un nouveau sens général. Jusqu'alors, comme le souligne John Allcock, le populisme était un objet d'étude en histoire seulement et référait à l'un ou l'autre des deux mouvements mentionnés plus haut³⁶. L'invention du concept marque un tournant sur deux plans. D'abord, le référent du populisme devient confus. Auparavant, les populistes étaient des personnes s'étant elles-mêmes identifiées comme telles. Ce sont désormais les intellectuels qui attribuent l'étiquette selon des critères variables et pas toujours rigoureux. Ensuite, la connotation du terme entre en jeu. Dès le départ, le concept est

³⁵ J. B. Allcock, « "Populism": A Brief Biography », *Sociology*, vol. 5, n° 3, 1971, p. 372.

³⁶ *Ibid.*

construit comme un outil de lutte contre le maccarthysme. Il est utilisé pour stigmatiser le sénateur et ses partisans. Il ne s'agit pas seulement d'analyser le phénomène, mais aussi de le dénoncer.

La circulation du concept en dehors des États-Unis va accentuer ces deux tendances. En étant repris en Amérique latine et en Europe, le terme sera appliqué à de plus en plus d'acteurs distincts en vertu de définitions assez différentes. On ne sait plus trop bien ce que le mot est censé signifier lorsqu'il est utilisé pour nommer à la fois Joseph McCarthy et les romantiques allemands, le *People's Party* et le Front national, le Ku Klux Klan et Gandhi. Quant à la connotation, elle sera d'autant plus péjorative que le mot servira à nommer des phénomènes considérés comme anormaux ou dangereux.

1.1 La double origine du terme

Il sera question ici des origines *politiques* du terme populisme. Il faut tout de même mentionner qu'il a également été utilisé en littérature pour désigner une école littéraire française des années 1930. L'écrivain Léon Lemonnier a publié en 1929 le *Manifeste du roman populiste* dans lequel il affirmait vouloir « peindre les *petites gens*, les gens *médiocres* qui sont la masse de la société et dont la vie, elle aussi, compte des drames³⁷ ». Bien que le mot populiste eût déjà fait son apparition dans les dictionnaires français depuis le début du siècle en tant que traduction du russe *narodnik*, Lemonnier en faisait un usage qui lui donnait des allures de néologisme : il ne se référait jamais au mouvement politique russe et il affirmait avoir envisagé le terme « humilisme » avant d'arrêter son choix³⁸. Il existe donc une acception *littéraire* du mot populisme dont nous ne traiterons pas dans ce mémoire. Malgré son importance dans le champ de la

³⁷ Léon Lemonnier, cité par Marie-Anne Paveau, « Le « roman populiste » : enjeux d'une étiquette littéraire », *Mots. Les langages du politique*, vol. 55, n° 1, 1998, p. 48. L'auteur souligne.

³⁸ *Ibid.*, p. 47-48.

littérature – le Prix du roman populiste, remis pour la première fois en 1931, existe toujours aujourd’hui – cette acception du terme n’a pas eu d’influence notable sur l’usage du concept en science politique³⁹.

Déjà en 1969, Peter Worsley écrivait que la traduction du mot russe « *narodnik* » en « populiste » avait créé un pseudo problème⁴⁰. Elle donne l’impression que ce mouvement avait quelque chose en commun avec le *People’s Party* américain, quelque chose qui porte le nom de populisme, sans que l’on sache encore tout à fait ce que c’est. L’objectif de cette section n’est pas de chercher des ressemblances entre les deux phénomènes ni même d’insister sur leurs différences, mais plutôt de restituer le contexte dans lequel le mot est apparu à la fin du XIX^e siècle. Nous verrons que pendant longtemps, l’homonymie apparente n’a pas posé problème à qui que ce soit et que c’est d’abord en référence au cas américain que s’est forgé le concept général.

1.1.1 La « révolte populiste » américaine

Le mot populisme a été inventé pour désigner les membres du *People’s Party* aux États-Unis. À ses origines, il côtoie dans les journaux d’autres termes généralement peu flatteurs. *Populites* sera ainsi très utilisé au Sud pour un temps⁴¹. Le terme encore plus péjoratif de *Pops* sera également utilisé, quoique plus rarement⁴². Les membres du parti choisiront eux-mêmes le nom de populiste pour s’autodésigner et l’usage se

³⁹ À l’inverse, on peut dire que c’est le sens politique qui a eu une influence sur l’usage du terme en littérature. En 2012, le Prix populiste a été renommé « Prix Eugène Dabit du roman populiste » en l’honneur du premier lauréat. L’objectif de ce changement de nom était de « se démarquer des manipulations sémantiques qui ont détourné le sens du joli mot de populisme pour désigner le plus souvent des postures politiciennes démagogiques ». Cf. « Histoire du prix populiste », *prixeugenedabit.fr*, en ligne, <<http://www.prixeugenedabit.fr/histoire-et-documents/histoire-du-prix-populiste/>>, consulté le 30 septembre 2019.

⁴⁰ Peter Worsley, « The Concept of Populism », dans Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1969, p. 248.

⁴¹ John Hicks, *The Populist Revolt: A History of the Farmers’ Alliance and the People’s Party*, University of Minnesota Press, 1931, p. 238.

⁴² Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 10.

régularisera rapidement dans les journaux. On retrouve alors, de façon interchangeable, les noms *People's Party* ou *Populist Party* pour désigner la même formation politique.

Il est clair à ce moment que la connotation du mot suit le positionnement politique de ceux qui l'utilisent. « Populisme » est positif pour les adhérents du parti, négatif pour ses adversaires et plutôt neutre pour les autres. On trouve la plus ancienne mention écrite du terme dans un article de l'hebdomadaire américain *The Nation* daté de novembre 1892. Il est alors strictement descriptif et sert à désigner les membres du Parti populiste par opposition à ceux du Parti républicain : « the east and west parts of Kansas are opposed to each other politically, the east being in control of the Populists and the west of the Republicans⁴³. » Selon Tim Houwen, l'usage purement descriptif du mot sera la règle jusqu'en 1896. En cette année d'élection présidentielle, toutefois, plusieurs journalistes de *The Nation* dénoncent le Parti populiste et son candidat à la vice-présidence, Thomas Watson⁴⁴, considéré comme un démagogue aux idées dangereuses. À cette occasion, le néologisme *populistic* apparaît pour désigner le style de campagne jugé déshonorant des populistes qui s'en seraient pris à leurs adversaires à coup d'insultes et d'outrages⁴⁵. Il s'agit sans doute de l'une des premières fois où le populisme et la démagogie sont mis en relation.

Ce n'est toutefois pas la démagogie qui a retenu l'attention des intellectuels s'étant intéressés au Parti populiste, mais bien sa doctrine. En 1896, au commencement du déclin du parti, l'économiste Frank McVey lui consacre un article intitulé « The Populist Movement ». L'auteur rappelle son histoire, évalue ses politiques et tente de le classer politiquement. Il rappelle ainsi que le parti a été fondé par des fermiers et des ouvriers pour répondre aux problèmes sociaux causés par l'industrialisation depuis la

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ En 1896, les populistes ont choisi d'appuyer le candidat démocrate à la présidence, William Jennings Bryan, dont les positions politiques sont jugées proches de celles du parti, tout en rejetant celles de son colistier, Arthur Sewall, un banquier et directeur d'une compagnie de chemin de fer. Ils ont opposé à ce dernier Tom Watson. Cf. John Hicks, *op. cit.*, p. 362-365.

⁴⁵ Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 11.

fin de la Guerre de Sécession. Sa plateforme est, à ses yeux, inadéquate pour répondre aux problèmes qu'elle soulève. En ce sens, McVey est un adversaire du Parti populiste. Il considère que plusieurs de ses politiques sont absurdes et radicales et qu'elles sont fondées sur le mécontentement de ses membres plutôt que sur des principes⁴⁶.

McVey montre l'existence de tensions entre les différentes factions composant le parti. Une minorité, qui compte néanmoins une grande partie du leadership du parti, y milite uniquement en raison de ses positions favorables au bimétallisme, c'est-à-dire au rétablissement de l'étalon-argent aux côtés de l'étalon-or. La majorité, en revanche, attache moins d'importance à cet enjeu qu'aux mesures « socialistes » du programme tel que la nationalisation des chemins de fer et du télégraphe. Dans ce contexte, McVey distingue la faction pro argent (*silverites*) des « vrais populistes » (*the true Populistic element*), aux tendances socialistes. McVey rejette autant la politique monétaire du Parti populiste que ses politiques socialistes. Il considère que les deux factions sont radicales : « the radicals [socialists] were conservative silver men, while the conservatives were radical silverites⁴⁷. »

Au contraire de McVey, l'historien John Hicks, qui publie *The Populist Revolt* en 1931, à la veille des réformes du *New Deal*, est plutôt favorable envers le Parti populiste. Il résume sa doctrine en deux propositions : « one, that government must restrain the selfish tendencies of those who profited at the expense of the poor and needy; the other, that the people, not the plutocrats, must control the government⁴⁸. » Pour lui, ces propositions répondaient à deux problèmes majeurs auxquels étaient confrontés les fermiers de l'Ouest et du Sud, lesquels formaient la base sociale du Parti populiste : les monopoles (*trusts*) et la corruption. Le principal monopole est alors celui des compagnies de chemin de fer. Il s'agit du seul moyen d'exporter la production agricole vers les marchés de l'Est, mais aussi d'importer des fournitures et de la machinerie

⁴⁶ Frank L. McVey, « The Populist Movement », *Economic Studies*, vol. 1, n° 3, 1896, p. 187.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 176.

⁴⁸ John Hicks, *op. cit.*, p. 406.

agricole⁴⁹. Or, à mesure que croît le nombre de kilomètres de chemin de fer dans les jeunes États de l'Ouest, le nombre de compagnies chute, si bien que les rares communautés qui ont accès à plus d'un rail dépendent tout de même, en général, d'une seule compagnie⁵⁰. Conséquemment, les tarifs de fret pouvaient être quatre fois plus élevés à l'Ouest qu'à l'Est pour une distance similaire⁵¹. Mais les chemins de fer ne sont pas les seuls monopoles pesant sur la vie des fermiers :

Southern farmers complained of a fertilizer trust, a jute-bagging trust, a cottonseed oil trust. Trusts indeed they were : trusts that furnished the farmer with the clothing he had to wear; trusts that furnished him with the machines he had to use; trusts that furnished him with the fuel he had to burn; trust that furnished him with the materials of which he built his house, his barns, his fences⁵².

Les populistes prônaient ainsi l'intervention de l'État pour contrer ces monopoles. Quant à leur seconde proposition identifiée par Hicks, que le gouvernement soit sous contrôle du peuple plutôt que des ploutocrates, elle ne découle pas d'une conception abstraite de la démocratie; elle répond au fléau concret de la corruption. En effet, la colère des fermiers envers les chemins de fer n'était pas attribuable qu'aux tarifs élevés, mais également à leur activité politique. Selon Hicks, « [i]t is not unfair to say that normally the railroads – sometimes a single road – dominated the political situation in every western state [...] Beyond a doubt whole legislatures were sometimes bought and sold⁵³ ». Les populistes souhaitaient ainsi éliminer les restrictions au pouvoir du peuple. Contre la fraude électorale, ils prônaient le scrutin secret; contre la manipulation des conventions de nomination par les caciques des partis politiques (qui assuraient la nomination de candidats pro-chemin de fer), ils prônaient les élections primaires; contre les échecs répétés de réformes populaires en raison de l'activité des lobbys, ils prônaient l'initiative populaire et le référendum⁵⁴.

⁴⁹ Margaret Canovan, *op. cit.*, p. 19.

⁵⁰ John Hicks, *op. cit.*, p. 63.

⁵¹ *Ibid.*, p. 61.

⁵² *Ibid.*, p. 79.

⁵³ *Ibid.*, p. 69-70.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 406.

On le voit, tant pour McVey que pour Hicks, ce sont les politiques prônées par le Parti populiste qui définissent le populisme. En ce sens, le mot n'est ni négatif ni positif. Il s'agit du nom communément admis par les sympathisants comme par les adversaires du parti.

1.1.2 *Traduttore, traditore* : le « populisme » russe

En 1895, trois ans seulement après son invention aux États-Unis, le mot populisme apparaît dans le magazine littéraire anglais *The Athenaeum* pour désigner, cette fois, un groupe d'intellectuels russes⁵⁵. C'est l'historien Paul Milyoukov qui signe l'article en question. L'auteur traduit ainsi le mot *narodnitchestvo*, un mot ambigu et lui-même relativement nouveau dans la langue russe. Milyoukov ne fait aucune mention du Parti populiste américain et ne justifie pas sa traduction.

Selon Richard Pipes, le mot *narodnitchestvo* a fait son apparition pour la première fois en 1878 dans les pages du périodique du groupe socialiste révolutionnaire *Terre et liberté*⁵⁶. Dans son sens original, il désigne un principe selon lequel l'émancipation du peuple doit être l'œuvre du peuple lui-même, pas des intellectuels. Les *narodniki*, ainsi que se nomment les adhérents de cette doctrine, affirment que la révolution ne doit pas être menée par des intellectuels au nom d'idéaux abstraits, mais par le peuple pour répondre à ses besoins immédiats⁵⁷. Les intellectuels doivent s'adapter au peuple tel qu'il est et défendre ses revendications explicites. Dans le premier numéro de *Terre et liberté*, Sergueï Stepniak-Kravchinski affirmait ainsi : « At all times, in all places and under all conditions the rising Russian people has demanded land and freedom [...] That is why we, revolutionary-populists (*revoliutsionery-narodniki*) accept it too⁵⁸. » Poussée à ses extrêmes, cette doctrine a mené certains *narodniki* à soutenir les pogroms

⁵⁵ Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 16.

⁵⁶ Richard Pipes, « Narodnitchestvo: A Semantic Inquiry », *Slavic Review*, vol. 23, n° 3, 1964, p. 446.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 445.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 446.

des années 1880 malgré leur rejet de l'antisémitisme. L'un d'eux, déclarant soutenir l'égalité entre les Juifs et les Russes, affirmait du même coup : « Who has given me the guarantee that I am right and all the people wrong? Wouldn't that be intellectual pride?⁵⁹ »

L'organisation *Terre et liberté* s'est scindée en deux groupes distincts dès 1879 en raison d'un différend sur la question de la stratégie politique. Un premier groupe prônait l'usage de méthodes terroristes, espérant par là ébranler le tsarisme et ouvrir la voie à une insurrection populaire⁶⁰. Le second groupe restait quant à lui fidèle au principe de subordination des intellectuels au peuple et refusait par le fait même de s'engager dans des actions politiques autonomes. Dès lors, le mot *narodnitchestvo* sera employé confusément pour désigner l'un ou l'autre des groupes, et parfois les deux à la fois, chacun se réclamant du même principe, prétendant ne diverger que sur la stratégie à adopter⁶¹. Le sens original du mot sera donc rapidement altéré par les approximations dans son usage. Déjà en 1880, le *narodnik* Iosif Kablits se plaint de la confusion autour du terme : « A man calls himself a *narodnik* [...] and turns out to hold liberal views, or vice versa; very often the name is appropriated by conservatives and liberals. »⁶² En 1884, dans un essai intitulé *Narodnitchestvo*, l'historien Alexandre Pypine affirme que le mot est « extremely unclear, difficult to define, and arbitrary⁶³ ».

Conséquemment, il est tombé en désuétude dès la seconde moitié des années 1880. Il sera toutefois ressuscité au milieu de la décennie suivante à la faveur d'une controverse intellectuelle sur la nature du capitalisme en Russie. D'un côté de celle-ci se trouvent des socialistes anticapitalistes qui considèrent que le capitalisme est étranger à la Russie et qu'il n'y survit qu'en raison de l'appui du gouvernement; de l'autre se trouvent des intellectuels marxistes considérant le capitalisme comme une étape naturelle et

⁵⁹ Margaret Canovan, *op. cit.*, p. 253.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 80-81.

⁶¹ Richard Pipes, *loc. cit.*, p. 447.

⁶² *Ibid.*, p. 449.

⁶³ *Ibid.*, p. 450.

nécessairement préalable à l'atteinte du socialisme. Les premiers seront qualifiés de *narodniki* par les seconds⁶⁴. Le mot *narodnitchestvo* prend alors un nouveau sens. Alors qu'il désignait initialement un principe de subordination des intellectuels au peuple, il désigne désormais sous la plume d'auteurs marxistes une théorie voulant que la Russie puisse accéder au socialisme sans passer par l'étape capitaliste. La connotation du mot change également. Le mot était jusque-là plutôt descriptif et, au départ du moins, était revendiqué comme autodésignation par des révolutionnaires socialistes. Pendant la controverse des années 1890, en revanche, l'étiquette est attribuée de façon polémique par les auteurs marxistes à leurs adversaires.

C'est en rapportant cette controverse que Milyoukov traduit *narodnik* par *Populist* dans les pages de *The Athenaeum* en 1895 :

The first [group] values primitive collectivism because it regards it as an inalienable trait in the character of the Russian people [...] The other group derives its deductions from the teachings of Marx and Engels and from a corresponding understanding of history [...] The first group sticks to its old name of "Populist", the second has adopted in recent years the title of "Marxites"⁶⁵.

La traduction, toutefois, ne va pas de soi. Selon Houwen, le mot russe *narod* peut signifier « peuple », mais aussi « nation », et les *narodniki* l'utilisent surtout pour désigner la paysannerie en opposition aux classes urbaines⁶⁶. L'adjectif *narodnyi* signifie quant à lui « démocratique », « populaire » ou, plus généralement, « du côté du peuple ». Pipes note que ce mot était utilisé par des révolutionnaires des années 1860 et 1870, avant l'invention du mot *narodnitchestvo*, et signifiait toujours « démocratique »⁶⁷. Il n'est guère surprenant, dans ce contexte, que l'une des premières traductions du mot *narodnik* dans une langue étrangère n'ait pas été « populiste », mais

⁶⁴ *Ibid.*, p. 452.

⁶⁵ Paul Milyoukov, « Russia », *The Athenaeum*, n° 3532, juillet 1895, p. 25.

⁶⁶ Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 14.

⁶⁷ Richard Pipes, *loc. cit.*, p. 443.

bien « démocrate » : en 1886, neuf ans avant Milyoukov, Lev Tikhomirov proposait en effet cette traduction dans un livre publié en français⁶⁸.

On pourrait croire que cette différence de traduction est attribuable au changement de sens du mot *narodnitchestvo*. En effet, Tikhomirov écrit avant la controverse des années 1890. Toutefois, il est clair que « populisme » n'a jamais été la seule traduction acceptée. Pierre-André Taguieff note ainsi qu'au début des années 1990, alors que le mot populisme se popularise en Europe de l'Ouest dans une forme toujours péjorative, « ceux qui veulent en réactiver la signification russe originelle recourent au néologisme “narodnisme”⁶⁹ ». Des néologismes de cette sorte étaient pourtant utilisés depuis longtemps. Dans *Populism : Its Meanings and National Characteristics* – un ouvrage collectif classique codirigé par Ghita Ionescu et Ernest Gellner – on trouve au moins deux autres traductions du même type. Ainsi, Andrzej Walicki, qui utilise la traduction « *populism* », remarque que dans certaines éditions des œuvres de Lénine, *narodnitchestvo* est traduit par le « néologisme étrange » de *narodism*⁷⁰. De son côté, John Saul évoque le *Narodnikism* russe et le compare au *Populism* nord-américain⁷¹. Il est encore d'autres auteurs qui préfèrent utiliser le terme original russe plutôt que de tenter une traduction. Même Walicki, confronté à la pluralité des objets qualifiés de populistes, se laisse tenter par cette position : « If the word “populism” were accepted as a common name for such disparate phenomena as, for instance, North American populism and Maoism, I would prefer to stress the distinctive, historically concrete features of classical Russian populism by calling it “*narodnitchestvo*”⁷². »

La langue russe contemporaine semble donner du poids à cette position. En effet, il existe désormais deux termes distincts qui se traduisent en français par populisme. Selon Pierre-André Taguieff, le néologisme *popoulizm* a fait son apparition à la fin des

⁶⁸ Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 123.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 326.

⁷⁰ Andrzej Walicki, « Russia », dans Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *op. cit.*, p. 94.

⁷¹ John S. Saul, « Africa », dans *Ibid.*, p. 134-135.

⁷² Andrzej Walicki, *Ibid.*, p. 93.

années 1980 pour dénigrer des leaders politiques anticomunistes tels Boris Eltsine ou Vladimir Jirinovski⁷³. « Populisme », en ce sens, est strictement péjoratif et est utilisé de façon interchangeable avec des termes tels nationalisme, ultranationalisme ou fascisme. Quant à lui, le mot plus ancien de *narodnitchestvo* serait désormais réservé à un usage historiographique.

Ainsi, alors que le nom de populiste était revendiqué par les membres du Parti populiste aux États-Unis, l'usage du terme dans le cas russe est plutôt attribuable à un accident de traduction. S'il est encore fréquent de lire que le mouvement des *narodniki*, aux côtés du parti américain, constitue l'une des deux expériences fondatrices du populisme, force est d'admettre que ce fait doit être nuancé. Comme la plupart des objets aujourd'hui qualifiés de populistes, l'étiquette lui a été attribuée de l'extérieur, dans son cas, en raison de la traduction. À partir des années 1960, certains auteurs ont cherché des similitudes entre les deux mouvements afin d'élaborer une définition générale du populisme⁷⁴. Ce travail s'amorce toutefois après la naissance du concept dans les sciences sociales américaines au courant de la décennie précédente. Dans ce contexte, il faut dire que le concept doit incomparablement plus à l'expérience du Parti populiste – du moins, à sa réinterprétation dans les années 1950 – qu'au mouvement politique russe.

1.2 La naissance du concept et sa circulation

La décennie 1950 marque un tournant dans l'histoire du populisme. Jusque-là, le terme pouvait référer à trois choses : un parti politique américain, un mouvement socialiste russe ou une école littéraire française. Le populisme n'était pas un concept d'analyse

⁷³ Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 137-138. Le mot n'est entré dans le *Dictionnaire raisonné de la langue russe* qu'en 1992.

⁷⁴ Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *op. cit.*

en sciences sociales, il était le nom que s'étaient eux-mêmes donné des groupes qui n'avaient aucun lien entre eux. Ce qui change dans les années 1950, c'est que le populisme sera conceptualisé. La différence est majeure : une historienne étudiant le Parti populiste peut bien noter que celui-ci prônait la nationalisation des chemins de fer ou qu'il comptait dans ses rangs des antisémites sans que ni les nationalisations ni l'antisémitisme ne fassent partie de la définition du *concept* de populisme. De la même façon, le regroupement de divers acteurs politiques ayant accidentellement porté le même nom sous une seule et même définition requiert un effort d'abstraction qui était jusque-là absent de l'usage conventionnel du mot.

L'invention du concept a deux conséquences. La première est que des intellectuels s'accordent le droit de distribuer l'étiquette de populiste à des personnes ou des groupes qui ne s'en sont jamais réclamés. Ils ne s'en priveront pas. De plus en plus de phénomènes recevront dès lors cette qualification au point où il devient difficile de comprendre ce qu'elle est censée signifier. La deuxième conséquence découle du contexte dans lequel le concept a été forgé : dès le départ, il sert d'arme de lutte pour des intellectuels libéraux contre Joseph McCarthy et ses partisans, au moment où le sénateur mène sa croisade anticommuniste. Le concept de populisme est ainsi d'emblée péjoratif et sert à dénoncer certains phénomènes politiques jugés dangereux ou anormaux.

1.2.1 La lutte contre le maccarthysme

S'il fallait attribuer une année de naissance au concept de populisme, ce serait sans doute 1955. En effet, cette année est marquée par la publication de deux livres importants dans son histoire : *The Age of Reform*, de l'historien Richard Hofstadter, et *The New American Right*⁷⁵, un ouvrage collectif dirigé par le sociologue Daniel Bell

⁷⁵ Le livre a été réédité en 1963 sous le titre *The Radical Right*. Nous nous référerons par la suite à cette seconde édition.

auquel ont entre autres contribué Hofstadter et le politologue Seymour M. Lipset. Le premier livre retrace l'histoire du Parti populiste en insistant sur une facette qui aurait été oubliée par les historiens précédents : ses tendances illibérales, paranoïaques et racistes. Plus important encore, il élargit considérablement le sens du mot populiste, lui faisant ainsi perdre sa relation exclusive avec le parti du même nom. Quant au second livre, *The New American Right*, on y retrouve les premiers usages du concept de populisme appliqué à l'analyse d'autre chose que le Parti populiste. Les auteurs à l'origine du nouveau concept sont des théoriciens du pluralisme⁷⁶. Ils formulent leur théorie dans le contexte du maccarthysme et les deux ouvrages seront publiés l'année suivant la chute de McCarthy. Nous le verrons, le contexte ici est de prime importance pour comprendre le parcours du mot populisme.

The Age of Reform compte parmi les livres les plus influents portant sur l'histoire américaine à avoir été publiés au XX^e siècle⁷⁷. Pour cette raison, il mérite que l'on s'y attarde un peu. L'ouvrage d'Hofstadter porte sur le mouvement réformiste américain des années 1890 jusqu'aux années 1930, c'est-à-dire de la naissance du Parti populiste au *New Deal*. L'historien se distingue de ses prédécesseurs, en particulier de John Hicks. Ce dernier était plutôt favorable au Parti populiste qu'il voyait comme un mouvement de masse progressiste et démocratique ayant préfiguré les réformes du *New Deal*⁷⁸. Au contraire, Hofstadter entendait montrer le côté plus sombre du mouvement, largement ignoré jusque-là : « In books that have been written about the Populist movement, only passing mention has been made of its significant provincialism; little

⁷⁶ Michael P. Rogin, *The Intellectuals and McCarthy: The Radical Specter*, Cambridge, M.I.T. Press, 1967, p. 10.

⁷⁷ Anton Jäger, « The semantic drift: Images of populism in post-war American historiography and their relevance for (European) political science », *Constellations*, vol. 24, n° 3, 2017, p. 312.

⁷⁸ Yannis Stavrakakis, « How Did 'Populism' Become a Pejorative Concept? And Why is this Important Today? A Genealogy of Double Hermeneutics », *POPULISMUS Working Papers*, n° 6, 2017, p. 4.

has been said of its relations with nativism and nationalism; nothing has been said of its tincture of anti-Semitism⁷⁹. »

Bien que l'auteur ne réduise pas le mouvement à son antisémitisme, à son hostilité à l'immigration ou à son nationalisme supposés⁸⁰, ce sont ces caractéristiques qui retiennent son attention. Plutôt que de s'intéresser aux programmes électoraux concrets du Parti populiste, Hofstadter tente de saisir « l'idéologie large des populistes » en se penchant sur les discours et les écrits de quelques-uns de ses leaders. Il relève ainsi tour à tour les éléments suivants : le parti était réactionnaire, car il cherchait à recréer un âge d'or fantasmé; il était conspirationniste, car il tentait d'expliquer le malheur des fermiers américains par un complot mené par les compagnies de chemin de fer et les banques; il était antisémite parce qu'il associait les conspirateurs aux Juifs⁸¹.

Le débat qu'Hofstadter a engagé avec les historiens progressistes comme Hicks aurait pu rester confiné aux départements d'histoire des universités américaines s'il n'avait pas lui-même cherché à le faire sortir de ce cadre. En effet, Hofstadter s'intéresse aux populistes du XIX^e siècle parce qu'il croit trouver dans leur mouvement les origines de problèmes politiques de son époque : « my own interest has been drawn to that side of Populism [...] which seems very strongly to foreshadow some aspects of the cranky pseudo-conservatism of our time⁸². » Par « pseudo-conservatisme », il faut comprendre le maccarthysme⁸³. Ainsi, Hofstadter trace un fil conducteur entre le mouvement populiste du XIX^e siècle et le maccarthysme, deux mouvements pourtant opposés idéologiquement. Selon lui, les deux partagent un certain nombre de tendances :

⁷⁹ Richard Hofstadter, *The Age of Reform: From Bryan to F.D.R.*, New York, Alfred A. Knopf, 1955, p. 61.

⁸⁰ Hofstadter vante brièvement les mérites du parti avant de mettre en lumière son héritage dangereux. Il souligne ainsi que les populistes ont été les premiers à prendre au sérieux les problèmes sociaux créés par l'industrialisation, que leurs réformes se sont souvent révélées utiles ou encore qu'ils ont tenté de briser les barrières raciales au Sud. Cf. *Ibid.*

⁸¹ *Ibid.*, p. 60-93.

⁸² *Ibid.*, p. 19.

⁸³ Voir à cet effet la contribution d'Hofstadter dans *The Radical Right*. Cf. Richard Hofstadter, « The Pseudo-Conservative Revolt », dans Daniel Bell (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, p. 63-80.

l'isolationnisme et le nationalisme extrême, les phobies raciales et religieuses ainsi qu'un ressentiment envers les grandes corporations, les syndicats et les intellectuels. Aussi, Hofstadter affirme-t-il que l'héritage populiste se retrouve autant du côté de la réforme que de celui de la réaction⁸⁴.

La conséquence de ce changement de perspective sur l'histoire du Parti populiste a été un élargissement du sens du mot populisme. Hofstadter est même plutôt clair à ce sujet. Dès l'introduction, il avertit son lectorat :

I should perhaps explain the *unusually broad sense* in which I use the [term] "Populism" [...] By "Populism" I do not mean only the People's (or Populist) Party of the 1890's; for I consider the Populist Party to be merely a heightened expression, at a particular moment of time, of a kind of popular impulse that is endemic in American political culture⁸⁵.

L'historien reste évasif sur la signification du « sens inhabituellement large » qu'il attribue au populisme. Il n'en donne pas de définition précise. Il se contente plutôt de souligner que l'esprit du populisme « has survived in our own time, partly as an undercurrent of provincial resentments, popular and "democratic" rebelliousness and suspiciousness, and nativism⁸⁶ », faisant ainsi implicitement référence au maccarthysme. L'usage fluctuant qu'il fait du terme populisme – alternant entre le sens restreint conventionnel et le nouveau sens large – rend d'autant plus difficile de comprendre ce que ce dernier est censé signifier.

Hofstadter n'a pas été le seul historien à tracer cette filiation entre les populistes américains et le maccarthysme. On en compte au moins deux autres pendant la même période : Peter Viereck et Victor Ferkiss. Dans *The Unadjusted Man*, une collection d'essais portant sur le conformisme, Viereck consacre un chapitre à cette tâche. L'auteur voit dans les deux mouvements une même promotion de la démocratie directe contre la démocratie représentative. Les deux partageraient un même ressentiment à

⁸⁴ Richard Hofstadter, *The Age of Reform*, *op. cit.*, p. 21.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 4. Nous soulignons.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 5.

l'encontre des intellectuels de la côte Est et de *Wall Street* et les deux seraient antisémites. Viereck qualifie ainsi les maccarthystes de « néo-populistes » et les populistes de « protomaccarthystes »⁸⁷. De son côté, Ferkiss, dans deux articles publiés en 1955 et 1957⁸⁸, trace un lien d'abord entre les populistes et le fascisme américain, puis entre les adhérents du fascisme et les partisans de McCarthy. Ce qu'il retient du populisme du XIX^e siècle est sa défense des fermiers de classe moyenne, son nationalisme et son antisémitisme ainsi que sa promotion de la démocratie directe, des éléments qui se retrouvent tous chez les fascistes américains. Au moment où Ferkiss écrit, le fascisme américain a perdu l'importance qu'il avait eue dans les années 1930 et 1940, mais l'historien croit qu'on retrouve ses partisans dans les rangs du maccarthysme : « Most of those who figured in the fascist movements of the thirties [...] have melted into the mainstream of the contemporary "radical right"⁸⁹. »

La charge contre les populistes a donné lieu à un ressac important. Dans les années suivantes, un si grand nombre de travaux critiquant ce réexamen pluraliste ont paru que l'on a pu parler d'un renouveau de l'historiographie progressiste sur le Parti populiste⁹⁰. Ce renouveau est perceptible dès le début des années 1960 dans les travaux des historiens C. Vann Woodward, Norman Pollack et Walter Nugent, mais aussi du politologue Michael Rogin⁹¹. Ces auteurs étaient plutôt favorables au Parti populiste et à son héritage progressiste et rejetaient les jugements négatifs véhiculés par les

⁸⁷ Peter Viereck, *The Unadjusted Man: A New American Hero*, New York, Capricorn Books, 1956, p. 127-227.

⁸⁸ Victor C. Ferkiss, « Ezra Pound and American Fascism », *The Journal of Politics*, vol. 17, n° 2, 1955, p. 173-197; Victor C. Ferkiss, « Populist Influences on American Fascism », *The Western Political Quarterly*, vol. 10, n° 2, 1957, p. 350-373.

⁸⁹ Victor C. Ferkiss, « Populist Influences on American Fascism », *loc. cit.*, p. 373.

⁹⁰ Yannis Stavrakakis, *loc. cit.*, p. 9.

⁹¹ C. Vann Woodward, « The Populist Heritage and the Intellectual », *The American Scholar*, vol. 29, n° 1, 1959, p. 55-72; Norman Pollack, *The Populist Response to Industrial America*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, 166 p.; Walter Nugent, *The Tolerant Populists: Kansas Populism and Nativism*, Chicago, University of Chicago Press, 1963, 256 p.; Michael P. Rogin, *op. cit.* Cette revalorisation du Parti populiste s'est poursuivie dans les décennies suivantes. Cf. Lawrence Goodwyn, *Democratic Promise: The Populist Moment in America*, Oxford University Press, 1976, 758 p.; Michael Kazin, *The Populist Persuasion: an American History*, Rev. ed, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1998, 387 p.

pluralistes. Selon Anton Jäger, Pollack et Nugent ont critiqué l'idée selon laquelle il existerait un lien privilégié entre les populistes et l'antisémitisme ou le rejet de l'immigration. Selon eux, ces sentiments étaient largement répandus dans les États-Unis de la fin du XIX^e siècle⁹². De la même façon, Vann Woodward a affirmé que la rhétorique conspirationniste était partagée par d'autres forces politiques de l'époque. La méthodologie employée par les pluralistes a fait l'objet de critiques. Nugent a ainsi accusé ses adversaires de privilégier des explications irrationalistes ou pathologisantes alors que des explications plus simples et plus convaincantes existaient : « [Populist were] bound together not by common neuroses but by common indebtedness, common price squeezes, common democratic and humanitarian ideals, and common wrath at the infringement of them⁹³. » L'idée selon laquelle les populistes faisaient la promotion de la démocratie directe contre la démocratie représentative a également été critiquée. Rogin affirme que les réformes politiques qu'ils prônaient étaient d'abord le scrutin secret et l'élection directe des sénateurs⁹⁴. L'instauration de mécanismes de démocratie directe comme le référendum et l'initiative populaire n'a occupé une place importante dans le programme du Parti populiste qu'après 1896, au moment de son déclin : « as long as Populists were confident of winning a majority of the population to their organization, they cared little about direct democracy⁹⁵. »

Les critiques des pluralistes s'en sont également pris au rapprochement suggéré entre le populisme et le maccarthysme. Le Parti populiste est avant tout connu pour avoir milité en faveur de la régulation des chemins de fer et de l'interventionnisme du gouvernement fédéral, des mesures qui n'intéressaient guère le sénateur McCarthy et ses partisans⁹⁶. Confronté à cette vague de critiques, la principale figure de l'approche pluraliste, Hofstadter, a lui-même fini par admettre des erreurs. Il a ainsi concédé qu'il

⁹² Anton Jäger, *loc. cit.*, p. 315.

⁹³ Cité par Yannis Stavrakakis, *loc. cit.*, p. 11.

⁹⁴ Michael P. Rogin, *op. cit.*, p. 182.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 322.

⁹⁶ Anton Jäger, *loc. cit.*, p. 315.

n'avait pas assez porté attention à la présence de discours antisémites et xénophobes en dehors des cercles populistes, et que son livre laissait ainsi entendre que les populistes étaient sinon les seuls, du moins les principaux porteurs de ce genre de discours⁹⁷.

La question qui se pose maintenant est la suivante : pourquoi, en dépit de l'examen critique qu'il a subi, le sens large du populisme formulé par les historiens pluralistes a-t-il survécu jusqu'à aujourd'hui? L'hypothèse que l'on peut formuler est qu'il doit sa survie à son introduction dans le vocabulaire de la sociologie politique. En effet, le débat sur le Parti populiste opposait des historiens. Or, le « sens large » du populisme n'a pas été forgé que par Hofstadter. On le retrouve à la même époque chez un certain nombre d'intellectuels pluralistes issus de diverses disciplines des sciences sociales, mais unis par une même motivation : la dénonciation du maccarthysme⁹⁸. Ces derniers sont bien moins intéressés par l'histoire du Parti populiste que par l'étude des conditions de possibilité de la démocratie libérale alors que celle-ci semble menacée par le maccarthysme. Le nouveau concept de populisme a donc rapidement acquis son indépendance du Parti populiste. En raison de cette indépendance, les débats sur celui-ci laisseront largement indemne celui-là.

Entre 1955 et 1960 environ, on voit progressivement le « sens large » du populisme se substituer à son sens conventionnel. Dans *The New American Right*, on trouve ici et là l'usage du sens large. Ainsi, Hofstadter qualifie la culture politique américaine de « *populistic* »; les sociologues David Riesman et Nathan Glazer qualifient de « simplifications populistes » les attaques contre *Wall Street*; Seymour Lipset évoque la « xénophobie populiste » comme facteur d'explication de l'isolationnisme⁹⁹. En

⁹⁷ Yannis Stavrakakis, *loc. cit.*, p. 11.

⁹⁸ Certains d'entre eux, notamment Daniel Bell et Seymour Lipset, étaient des collègues d'Hofstadter à l'Université Columbia. Anton Jäger affirme que c'est au sein d'un séminaire interdisciplinaire de Columbia qu'est née la nouvelle interprétation pluraliste du mouvement populiste. Cf. Anton Jäger, *loc. cit.*, p. 313-314.

⁹⁹ Daniel Bell (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, p. 79.

aucun de ces cas, le mot n'est directement rattaché au Parti populiste. C'est toutefois encore le sens conventionnel qui est le plus utilisé dans le livre. Les auteurs cherchent moins à qualifier le sénateur McCarthy de populiste qu'à montrer les éléments de continuité entre le mouvement réformiste et le maccarthysme. C'est le chapitre de Viereck qui traite le plus directement de cette question. Un an avant la publication de son livre *The Unadjusted Man*, l'historien affirmait déjà le lien entre les populistes et McCarthy sur la base de leur promotion de la démocratie directe. Les maccarthystes sont ainsi qualifiés de « revolutionaries of savage direct democracy » prônant un égalitarisme démesuré qui met en danger les droits des minorités¹⁰⁰. Ces tendances se trouveraient toutes dans la tradition politique représentée par les populistes et les progressistes du tournant du siècle : « This outburst of direct democracy comes straight from the leftist rhetoric of the old Populists and Progressives, a rhetoric forever urging the People to take back “their” government from the conspiring Powers That Be¹⁰¹. » Les sociologues Talcott Parsons et Seymour Lipset soulignent également cette continuité, quoique sur des bases différentes. Lipset, par exemple, affirme que McCarthy faisait campagne « against the same groups midwest Populism always opposed¹⁰² ».

En 1956, le sociologue Edward Shils publie *The Torment of Secrecy*, un ouvrage s'intéressant à la place des secrets d'État et de la vie privée dans une « société libre ». Le livre s'attaque évidemment à McCarthy qui, pendant cinq ans, avait fouillé la vie privée de centaines de fonctionnaires américains à la recherche de signes d'une conspiration communiste. Parmi les « sources profondes » des excès du maccarthysme, Shils nomme le populisme qu'il définit ainsi : « Populism proclaims that the will of the people as such is supreme over every other standard, over the standards of traditional

¹⁰⁰ Peter Viereck, « The Revolt Against the Elite », dans Daniel Bell (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, p. 139.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 140.

¹⁰² Seymour Martin Lipset, « The Sources of the “Radical Right” », dans Daniel Bell (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, p. 292.

institutions, over the autonomy of institutions and over the will of other strata¹⁰³. » C'est donc ici le « sens large » du populisme qui prend le dessus sur le sens conventionnel. Shils forge son concept en référence au Parti populiste, mais il affirme explicitement son caractère général. Le populisme, « not just populism in the specific historical meaning », est un phénomène répandu qui existe « wherever there is an ideology of popular resentment against the order imposed on society by a long-established, differentiated ruling class »; « Populism has many faces » écrit-il, précisant que les dictatures nazie et bolchévique étaient populistes¹⁰⁴.

Trois ans plus tard, Lipset publiait *Political Man* dans lequel il reprend lui aussi le lien établi par ses prédécesseurs entre le Parti populiste et McCarthy. Citant les travaux d'Hoftadter et de Ferkiss, il affirme que les mouvements populistes et progressistes du tournant du siècle « étaient fortement teintés d'antisémitisme » et qu'ils « tenaient en piètre estime la démocratie constitutionnelle et le Parlement¹⁰⁵ ». Le maccarthysme est alors analysé comme le plus récent épisode de populisme, succédant notamment au Ku Klux Klan des années 1920. Toutefois, Lipset ne se contente pas d'utiliser le terme populisme en référence à une tradition extrémiste américaine. Il l'utilise également, avec un sens variable, pour désigner l'homme politique français Pierre Poujade et le président argentin Juan Perón¹⁰⁶. Poujade se réclamerait ainsi « du sentiment [populiste], de l'idée que le gouvernement devrait être placé sous le contrôle du peuple, en dehors de l'intermédiaire des partis¹⁰⁷. » Quant à lui, Perón userait de « démagogie

¹⁰³ Edward Shils, *The Torment of Secrecy: The Background and Consequences of American Security Policies*, New York, The Free Press, 1956, p. 98.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 98-104.

¹⁰⁵ Seymour Martin Lipset, *L'homme et la politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 185.

¹⁰⁶ Cet usage n'est pas toujours visible dans la traduction française. L'anglais « *populist* » est en effet souvent traduit par « populaire ». Dans d'autres cas, il disparaît complètement. Par exemple, l'expression « middle-class extremist populist movements » devient « partis extrémistes de la classe moyenne » (*Ibid.*, p. 175). La règle générale semble être que « populiste » ou « populisme » sont utilisés lorsqu'il est question des États-Unis (sens restreint) et que « populaire » est utilisé pour traduire le sens large. Pour les citations qui suivent, nous avons remplacé « populaire » par « populiste » lorsque c'est ce mot qui est utilisé dans la version anglaise.

¹⁰⁷ Seymour Martin Lipset, *L'homme et la politique*, *op. cit.*, p. 175.

[populiste] » et prônerait un « nationalisme [populiste] et anticapitaliste¹⁰⁸ ». Dans tous les cas, le terme est associé à l'extrémisme au point d'en devenir parfois synonyme.

La même année, William Kornhauser publiait *The Politics of Mass Society*. L'auteur y fait une analyse de la théorie de la société de masse et a recours au nouveau concept de populisme pour désigner un de ses traits. Kornhauser affirme que la société de masse est caractérisée par son uniformité qui s'exprime au niveau politique par le « populisme », c'est-à-dire, suivant la définition de Shils, « the belief in the intrinsic and immediate validity of the popular will¹⁰⁹ ». Le maccarthysme est cité comme exemple de mouvement de masse populiste. La démocratie libérale, qui requiert un pluralisme social pour fonctionner, serait ainsi en danger dans une société de masse. Cette dernière donnerait naissance plutôt à une « démocratie populiste », caractérisée par une participation politique massive pouvant facilement déboucher sur de nouvelles formes d'autocratie¹¹⁰. Ce qui est frappant en lisant ce livre, c'est que l'on n'y retrouve aucune mention du Parti populiste. Le concept de populisme semble ici avoir acquis sa pleine autonomie face à lui.

Durant cette période, le terme de populisme perd donc progressivement dans les sciences sociales sa signification restreinte conventionnelle et devient un concept général. Le problème, toutefois, est que le nouveau concept est dès le départ vague et fluctuant. Jäger montre qu'il peut alors avoir cinq sens distincts : il peut désigner un style politique démagogique ou paranoïaque; la promotion de la démocratie directe ou plébiscitaire; une politique fondée sur la défense du statut social plutôt que sur la poursuite d'intérêts rationnels¹¹¹; un mouvement politique de masse; et finalement une

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 191.

¹⁰⁹ William Kornhauser, *op. cit.*, p. 103.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 131-132.

¹¹¹ La théorie de la politique du statut apparaît pour la première fois dans *The Radical Right*, en particulier dans les contributions d'Hofstadter et de Lipset. Selon cette théorie, en période de prospérité économique, c'est la distribution du prestige plutôt que celle des ressources matérielles qui alimenterait les conflits politiques. Les groupes ayant acquis un certain prestige luttent contre les groupes en ascension afin de préserver leur statut social. Cf. Daniel Bell (dir.), *op. cit.*, p. xi-xii.

tradition politique anti-intellectuelle¹¹². Ces définitions se confondent souvent chez un même auteur. Les auteurs pluralistes ont donc échoué à redéfinir le populisme. Ce qu'ils ont réussi, toutefois, c'est à imposer une connotation péjorative au terme. S'il y a un consensus parmi eux, il ne porte pas sur la signification du populisme ou même du maccarthysme, mais sur la conviction que le maccarthysme, exemple type du populisme, représente un danger pour la démocratie libérale.

La critique du maccarthysme s'inscrit ainsi dans un projet plus global d'étude des conditions de possibilités de la démocratie libérale. Après cette expérience traumatisante à maints égards, des intellectuels pluralistes, qui avaient parfois eux-mêmes été critiques du système politique américain par le passé, se donnent désormais pour mission de le défendre¹¹³. Dans ce contexte, le clivage politique qui leur semble le plus pertinent pour analyser la politique contemporaine n'est plus celui qui oppose traditionnellement la gauche et la droite, mais celui entre la modération et l'extrémisme. Dans cette configuration, le populisme est associé au pôle extrémiste alors que la démocratie libérale et le pluralisme sont rattachés au pôle modéré. Shils affirme ainsi :

many of the difficulties of the present situation come from the failure, both among conservatives and liberals, to recognize that the really crucial dividing line in politics is between pluralistic moderation and monomaniac extremism. It has been too easy for moderates of the different positions to think that their true allies were those who appeared to espouse in a more dramatic and aggressive form their own substantive values, while their greatest enemies were those who were opposed to their substantive programs¹¹⁴.

¹¹² Anton Jäger, *loc. cit.*, p. 314-315.

¹¹³ La remarque provient de Rogin et vise avant tout Hofstadter et Lipset. Hofstadter, par exemple, écrivait dans un livre datant de 1948 : « A democratic society, in any case, can more safely be overcritical than overindulgent in its attitude towards public leadership ». Sept ans plus tard, il écrivait que le problème des populistes découle d'une tendance à l'absolutisme moral présente dans la culture politique américaine : « Americans do not abide very quietly the evils of life. We are forever restlessly pitting ourselves against them, demanding changes, improvements, remedies, but not often with sufficient sense of the limits that the human condition will in the end insistently impose upon us. » Cf. Michael P. Rogin, *op. cit.*, p. 9-10.; Richard Hofstadter, *The Age of Reform, op. cit.*, p. 16.

¹¹⁴ Edward Shils, *op. cit.*, p. 227.

On retrouve la même idée chez Lipset, qui affirme que la politique ne doit pas être analysée comme un continuum allant de l'extrême gauche à l'extrême droite en passant par le centre modéré, car « on peut distinguer dans les idéologies et les groupes extrémistes, tout comme dans les groupements démocratiques, une gauche, une droite et un centre¹¹⁵ ». Le clivage déterminant est ici aussi celui entre la tendance modérée ou démocratique et la tendance extrémiste ou antidémocratique, « l'une favorable à un régime parlementaire, l'autre s'efforçant de l'abolir¹¹⁶ ».

Ce changement de perspective implique une évaluation normative. En effet, le pôle extrémiste ou « populiste » est systématiquement associé à l'irrationnel. Shils distingue ainsi les partis pluralistes des partis extrémistes, les premiers se caractérisant par leurs revendications modérées, « their desire for a little more of what they think is good rather than the complete and immediate fulfillment of every dream and impulse¹¹⁷ ». Le pluralisme est vulnérable face à « l'intensité émotionnelle », associée à la « mentalité apocalyptique » des politiciens extrémistes¹¹⁸. De la même façon, Lipset identifie les tendances extrémistes à des « idéologies revendicatives et irrationnelles¹¹⁹ » portées par « les désadaptés [...] les gens peu instruits, les inquiets, les peu évolués, et dans tous les milieux sociaux, ceux qui sont portés à l'autoritarisme¹²⁰ ». Pour Kornhauser, les mouvements de masse « populistes » se caractérisent par leur extrémisme et leur manque de réalisme et de responsabilité. Ils tendent à être antidémocratiques, parce qu'ils privilégient l'action directe aux procédures institutionnelles¹²¹.

Le concept de populisme sert ainsi de terme délégitimant. Peu importe la définition exacte qui lui est rattachée, il est analysé comme le contraire de la démocratie libérale :

¹¹⁵ Seymour Martin Lipset, *L'homme et la politique*, *op. cit.*, p. 148.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 193.

¹¹⁷ Edward Shils, *op. cit.*, p. 225.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 226.

¹¹⁹ Seymour Martin Lipset, *L'homme et la politique*, *op. cit.*, p. 189.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 194.

¹²¹ William Kornhauser, *op. cit.*, p. 43-46.

celle-ci est vue comme la norme rationnelle qu'il faut défendre alors que le populisme est conceptualisé comme une menace irrationnelle à ses conditions de possibilité¹²². Le concept a donc une forte connotation péjorative. Ce serait toutefois faire erreur que de croire que la connotation associée au populisme est toujours demeurée inchangée. Nous avons déjà vu que les historiens progressistes ont largement réhabilité le Parti populiste dès les années 1960. Or, le concept aussi a vu sa connotation changer. Margaret Canovan note ainsi que l'élitisme des intellectuels pluralistes a mené à une réaction au sein du milieu universitaire américain. Pendant les années 1960 et 1970, les théories de la démocratie participative y gagneront en popularité et le concept de populisme, dans sa version plébiscitaire, sera investi d'un sens mélioratif¹²³. Le changement est rapide et radical. Au début des années 1960, les historiens progressistes réagissaient à la généralisation du sens péjoratif du mot dans l'espace public¹²⁴. Une dizaine d'années plus tard, l'historien George Tindall, cherchant à comprendre le sens commun du terme, le définit cyniquement ainsi : « A populist is a rabblouser you like. If you don't like him, he's a demagogue¹²⁵. »

Nous avons vu que l'indépendance grandissante entre le concept et l'expérience originelle du populisme peut expliquer le maintien dans le temps de la connotation péjorative du concept en même temps que la réhabilitation du Parti populiste. Comment expliquer maintenant que la connotation péjorative du concept ait survécu au déclin des théories élitistes de la démocratie? L'hypothèse que l'on peut formuler ici est que la réponse se trouve hors des États-Unis. Le concept de populisme a voyagé. Dès les années 1960, on le retrouve en Amérique latine sous la plume d'auteurs tels Torcuato Di Tella et Gino Germani. À partir des années 1980, on le retrouve également en Europe pour qualifier d'abord l'aile droite du Parti conservateur britannique, puis des acteurs politiques d'extrême droite sur le continent. Or, les voyages successifs du

¹²² Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 20.

¹²³ Margaret Canovan, *op. cit.*, p. 185.

¹²⁴ Anton Jäger, *loc. cit.*, p. 315.

¹²⁵ George Tindall, *loc. cit.*, p. 518.

concept l'ont sorti du contexte particulier dans lequel il était né. La décontextualisation va ainsi accentuer les deux tendances que nous avons déjà notées : le terme devient de plus en plus ambigu en étant appliqué à toujours davantage de phénomènes et sa connotation péjorative prend définitivement le dessus.

1.2.2 La modernisation et l'Amérique latine

Ce qui a permis l'importation du concept américain de populisme dans les sciences sociales d'Amérique latine est la théorie de la modernisation. En effet, les pluralistes américains écrivaient à l'époque de son apogée et on en trouve des traces dans leurs écrits. La théorie de la modernisation peut être grossièrement résumée ainsi : toute société progresse de façon linéaire depuis son état de société traditionnelle – conservatrice, superstitieuse et simpliste – à son état de société moderne – cosmopolite, laïque et fondée sur une division complexe du travail¹²⁶. Les pays d'Amérique du Nord et d'Europe, comme exemples de sociétés modernes, sont ainsi placés au sommet de l'échelle du développement, alors que les pays du Sud global – d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Asie – sont considérés encore comme des sociétés traditionnelles.

Le clivage traditionnel-moderne ne divise pas seulement les sociétés, il divise également les groupes au sein d'une même société. Dans les travaux des pluralistes américains, le populisme sera identifié à des groupes perçus comme réfractaires à la « modernisation ». Ainsi, Hofstadter note que l'expérience du Parti populiste a eu lieu pendant la période de transition entre la société agraire traditionnelle et la société industrielle moderne. Cette transition expliquerait, au moins en partie, « l'anxiété » des fermiers du Midwest et du Sud à cette époque¹²⁷. Le paradigme de la modernisation ne sert pas seulement de cadre d'analyse descriptif, il est également normatif. Il est de prime importance pour les pluralistes de promouvoir et de défendre la société

¹²⁶ Yannis Stavrakakis, *loc. cit.*, p. 6.

¹²⁷ Richard Hofstadter, *The Age of Reform, op. cit.*, p. 7.

industrielle contre les groupes perçus comme nostalgiques de la société traditionnelle. La première est en effet identifiée à la diversité, à la raison et à la remise en cause des loyautés traditionnelles, alors que la seconde est caractérisée par son monisme, son irrationalité et son conservatisme. La société moderne est donc une condition nécessaire au pluralisme et, par extension, à la démocratie libérale : « Pluralism requires more than diversity; it requires as well the consensus and orientations of modern industrial society to protect and limit that diversity¹²⁸. » Or, une thèse centrale des pluralistes de l'après-guerre est que l'hostilité envers la société industrielle se trouve désormais moins du côté de la réforme que du côté de la réaction. Rogin résume ainsi la thèse d'Hofstadter dans *The Age of Reform* :

In the past, conservatives had built factories and railroads and industrialized the society while the reformers raised moral objections. Now the New Deal fed the hungry, saved the banks, and rescued the industrial society from desolation, while the conservatives greeted these practical acts with moral indignation. Pre-New Deal reform shared with post-New Deal reaction a suspicious attitude toward industrial society¹²⁹.

Le populisme, ici compris comme l'hostilité envers la société moderne, est alors transféré de la gauche à la droite sans égard aux raisons qui ont pu motiver ladite hostilité d'un côté comme de l'autre¹³⁰. La théorie de la modernisation permet donc le rapprochement entre les positions politiques situées aux deux extrêmes du spectre gauche-droite ainsi que l'évaluation normative des camps politiques : d'un côté se trouve le camp pragmatique qui accepte la nécessité de la modernisation; de l'autre

¹²⁸ Michael P. Rogin, *op. cit.*, p. 15.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 27.

¹³⁰ Rogin note par exemple que le Parti populiste ne s'opposait pas comme tel à l'industrialisation, mais plutôt au capitalisme industriel et que les partisans de McCarthy étaient d'abord et avant tout interpellés par le communisme et la guerre de Corée. Mais même si l'on accepte qu'ils partageaient une même hostilité envers la « société industrielle », il faut reconnaître que ce terme ne réfère pas à la même chose à la fin du XIX^e siècle et au milieu du XX^e : « While many McCarthy activists were in rebellion against modern industrial society, this society included [...] New Deal reforms of the type agrarian radicals had favored. This was a very different society from that of the “trusts” and the “robber barons” at the turn of the twentieth century. » Cf. *Ibid.*, p. 265.

côté se trouve le camp qui refuse obstinément les nécessités de la vie. La division se situe donc entre le normal et l'anormal¹³¹.

Il ne faut pas attendre très longtemps avant de trouver les premiers usages du concept de populisme appliqués à l'étude de phénomènes politiques de pays du Sud, sociétés traditionnelles par excellence. Au départ, ce sont parfois les mêmes auteurs qui avaient participé au débat sur le maccarthysme qui font cette transposition. Nous avons déjà vu que Seymour Lipset qualifiait le péronisme, le mouvement politique porté par le président argentin Juan Perón, de « nationalisme populiste et anticapitaliste » dès 1959. L'année suivante, dans deux articles aux titres presque identiques¹³², Edward Shils reprend le concept de populisme pour l'analyse des « nouveaux États » issus de la décolonisation. La définition qu'il donne au concept s'éloigne considérablement de celle qu'il avait élaborée dans *The Torment of Secrecy*. Dans son livre sur le maccarthysme, il définissait le populisme comme une forme de démocratie plébiscitaire qui donnait priorité à la volonté populaire sur les institutions traditionnelles. Dans ses deux articles, il le définit comme un courant intellectuel émergent des tensions entre les secteurs traditionalistes, ruraux, et les secteurs modernes dans les sociétés en transition. Shils croit que le populisme trouve ses origines en Europe au XIX^e siècle, d'abord avec le courant romantique en Allemagne, puis avec le mouvement des *narodniki* en Russie¹³³. Il réinterprète ensuite le populisme américain, réduisant l'expérience du Parti populiste à une réaction contre les élites

¹³¹ Yannis Stavrakakis, *loc. cit.*, p. 5.

¹³² Edward Shils, « Political Development in the New States », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 2, n° 3, avril 1960, p. 265-292; Edward Shils, « The Intellectuals in the Political Development of the New States », *World Politics*, vol. 12, n° 3, avril 1960, p. 329-368. Le premier article ne contient que deux mentions du terme, utilisé dans le même sens que dans le second texte. Nous ne traiterons donc que de ce dernier.

¹³³ Il est intéressant ici de noter l'évolution de la terminologie chez Shils. Dans *The Torment of Secrecy*, il évoque les *narodniki* dans un passage portant sur la peur des conspirations au tournant du dernier siècle. À cette occasion, il utilise le néologisme « *Narodniks* ». Il ne fait jamais de rapprochement entre ceux-ci et le populisme. Cf. Edward Shils, *op. cit.*, p. 28.; Au contraire, dans son article de 1960, il n'utilise que le mot *populism* et jamais *narodnitchestvo* ou un dérivé. Cf. Edward Shils, « The Intellectuals in the Political Development of the New States », *loc. cit.*, p. 348-349.

intellectuelles et industrielles de la côte Est. Dans le sillage de la théorie de la modernisation, Shils affirme que ce phénomène politique du XIX^e siècle européen et nord-américain se retrouve désormais dans les pays du Sud. Dans ceux-ci, il prend la forme d'un rejet des institutions traditionnelles et modernes (c'est-à-dire coloniales) au profit d'une valorisation du peuple¹³⁴.

À partir de ce cadre théorique, l'étiquette de populiste a servi à identifier un grand nombre de personnages politiques ou d'intellectuels d'Afrique et d'Asie parmi lesquels on compte Julius Nyerere, Mao Tsé-toung, Frantz Fanon ou encore Gandhi¹³⁵. C'est toutefois à l'Amérique latine que le terme a été le plus souvent associé. La raison en est que là-bas, le concept a fait l'objet d'une réappropriation par des intellectuels locaux. C'est en Argentine et au Brésil que sont apparus les premiers travaux portant sur le populisme à partir d'une perspective proprement latino-américaine¹³⁶. Ce n'est donc pas un hasard si les deux archétypes du populisme dans cette région sont l'Argentin Juan Perón et le Brésilien Getúlio Vargas. Des intellectuels des deux pays s'influençaient mutuellement par l'intermédiaire d'institutions régionales dont la plus importante était sans doute la Commission économique pour l'Amérique latine (CEPAL)¹³⁷. Ce sont eux qui développeront la problématique du populisme en cherchant à expliquer le passé politique récent de leurs pays tout en s'éloignant d'une grille d'interprétation européenne ou nord-américaine. Ainsi, tout en reprenant la théorie de la modernisation développée au Nord, ils l'adapteront au contexte de l'Amérique latine. Nous nous attarderons ici à trois des « pères concepteurs »¹³⁸ du

¹³⁴ Edward Shils, « The Intellectuals in the Political Development of the New States », *loc. cit.*, p. 348-349.

¹³⁵ Tous ces exemples sont tirés de Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *op. cit.*

¹³⁶ Diana Quattrocchi-Woisson, « Les populismes latino-américains à l'épreuve des modèles d'interprétation européens », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 56, 1997, p. 165.

¹³⁷ Diana Quattrocchi-Woisson parle même d'une « galaxie cépaline » pour qualifier le groupe d'intellectuels gravitant autour de la CEPAL ayant les premiers conceptualisé le populisme en Amérique latine. Cf. *Ibid.*

¹³⁸ Selon la belle expression de Quattrocchi-Woisson. Cf. *Ibid.*

populisme : les sociologues argentins Torcuato Di Tella et Gino Germani ainsi que le politologue brésilien Francisco Weffort.

Di Tella est l'un des premiers auteurs du Sud à se pencher sérieusement sur le concept de populisme dans un texte publié en 1965. Le sociologue y affirme que la modernisation en Amérique latine prend un autre chemin que celui qui a été suivi par l'Europe au XIX^e siècle. Les forces réformistes ne sont pas les mêmes : « In the place of Liberalism or Labour, there is an assortment of political movements which, for lack of a better word, have been often grouped under the omnibus concept of "populism"¹³⁹. » L'usage du terme ici a des allures de néologisme. Dans des travaux précédents portant sur le péronisme et des mouvements politiques semblables en Amérique latine, Di Tella avait tour à tour adopté les termes de « bonapartisme », puis de « nationalisme populaire »¹⁴⁰. En arrêtant son choix sur celui de populisme, il en propose une définition originale :

It may be defined as a political movement which enjoys the support of the mass of the urban working class and/or peasantry but which does not result from the autonomous organizational power of either of these two sectors. It is also supported by non-working-class sectors upholding an anti-*status quo* ideology¹⁴¹.

Le populisme est ainsi compris comme une force réformatrice, mais dominée par un leadership manipulateur. Malgré tout, Di Tella nuance beaucoup sa dangerosité supposée. Plutôt que de l'associer d'emblée à l'extrémisme, il en dresse une typologie, distinguant des types plus ou moins radicaux. Surtout, il juge que les conditions politiques et économiques de l'Amérique latine ne permettent pas une transition vers la société moderne semblable à celle qu'a connue l'Europe. L'établissement d'une démocratie libérale n'a donc pas pu avoir lieu et ce sont des mouvements populistes qui ont pris en charge le processus de modernisation. Di Tella est ainsi ambivalent quant à l'attitude à adopter face à ces derniers : « the present author considers populism

¹³⁹ Torcuato Di Tella, « Populism and Reform in Latin America », dans Claudio Veliz (dir.), *Obstacles to Change in Latin America*, Oxford, Oxford University Press, 1965, p. 47.

¹⁴⁰ Diana Quattrocchi-Woisson, *loc. cit.*, p. 172-173.

¹⁴¹ Torcuato Di Tella, *op. cit.*, p. 47.

the only force on the side of reform in Latin America. The problem, then, is how to adjust to the harsh realities of populism [...] Rejection in the name of liberal ideals is as futile as uncritical acceptance¹⁴². »

Le concept de populisme apparaît plus tardivement dans les écrits de Germani même s'il s'était déjà intéressé, avant Di Tella¹⁴³, aux mouvements politiques plus tard désignés par ce terme. Dès 1961, il propose un schéma du développement des pays d'Amérique du Sud en six stades, allant des indépendances nationales du début du XIX^e siècle à l'instauration progressive des démocraties représentatives, d'abord à « participation restreinte », puis « étendue » et finalement « totale »¹⁴⁴. Il note toutefois que ce modèle de développement n'a pas toujours été suivi. Dans bien des cas, en lieu et place de la démocratie représentative, ce sont des mouvements « nationaux-populaires » qui ont émergé, caractérisés par leur manipulation des classes populaires et leur autoritarisme. Sans surprise, c'est au péronisme que s'intéresse avant tout Germani. Il cherche à comprendre pourquoi, malgré la manipulation et l'autoritarisme, « les ouvriers argentins avaient vécu ce régime comme s'il était leur propre révolution¹⁴⁵ ». Sa réponse sera que les classes populaires ont obtenu, au sein du régime de Perón, un « degré effectif de participation » politique¹⁴⁶. En outre, elles y ont gagné des libertés concrètes, immédiates, inconnues dans le passé : « Prendre parti dans une grève, élire un représentant syndical dans l'atelier, discuter sur un pied d'égalité avec le patron [...] voilà mille occasions de vivre un changement effectif¹⁴⁷. » Quant aux libertés perdues sous la dictature péroniste, il s'agissait de libertés qu'elles n'avaient jamais eues : « Si la "liberté d'expression" est atteinte, ce sont les intellectuels qui en

¹⁴² *Ibid.*, p. 74.

¹⁴³ Di Tella est un « disciple » de Germani et a travaillé sous sa direction à l'Institut de sociologie de l'Université de Buenos Aires. Cf. Diana Quattrocchi-Woisson, *loc. cit.*, p. 172.

¹⁴⁴ Gino Germani, « Démocratie représentative et classes populaires en Amérique latine », *Sociologie du travail*, vol. 3, n° 4, 1961, p. 98.

¹⁴⁵ Diana Quattrocchi-Woisson, *loc. cit.*, p. 168.

¹⁴⁶ Gino Germani, « Démocratie représentative », *loc. cit.*, p. 110.

¹⁴⁷ *Ibid.*

souffrent (pour eux il s'agit d'une liberté *concrète*) mais en quoi cela touche-t-il les paysans et les ouvriers?¹⁴⁸ »

Germani n'utilise pas encore le concept de populisme. Le mot apparaîtra dans une version révisée de son modèle publié dans son livre en anglais *Authoritarianism, Fascism, and National Populism* en 1978¹⁴⁹. L'évolution de la terminologie, passant de « national-populaire » à « populisme national », ne s'explique pas par la traduction entre le français et l'anglais. En effet, en espagnol, l'expression « *movimientos nacionales-populares* » est utilisée dans la traduction de l'article de 1961; le titre du livre anglais est quant à lui traduit en espagnol par *Autoritarismo, fascismo y populismo nacional*¹⁵⁰. Dans un article de 1973, Germani utilise les deux expressions, bien qu'il privilégie toujours la première : « j'ai appelé le péronisme un mouvement populiste (un *movement national populaire* pour être plus précis)¹⁵¹ ». La transition n'est pas strictement terminologique. Le passage d'une expression à l'autre affecte l'analyse de Germani. La dimension « populaire » des mouvements nationaux-populaires s'explique par le fait qu'il s'agit de mouvements appuyés par les classes populaires en raison de « l'expérience de participation » qu'elles y acquièrent¹⁵². La dimension « populiste » du populisme national s'explique autrement. Germani définit le populisme comme un mouvement multiclassé défendant une idéologie hétérogène, combinant des éléments de gauche comme de droite¹⁵³. Il a donc un sens plus large que le concept de mouvement national-populaire. Le populisme national n'est ainsi qu'un

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 112. L'auteur souligne.

¹⁴⁹ Gino Germani, *Authoritarianism, Fascism, and National Populism*, New Brunswick, Transaction Books, 1978, 292 p.

¹⁵⁰ Gino Germani, « Clases Populares y Democracia Representativa en América Latina », *Desarrollo Económico*, vol. 2, n° 2, juillet 1962, p. 23-43; Gino Germani, *Autoritarismo, fascismo y populismo nacional*, Buenos Aires, Temas Grupo, 2003, 306 p.

¹⁵¹ Notre traduction. Le texte original se lit : « he denominado al peronismo un movimiento populista (un *movement nacional popular* para ser más precisos) ». Cf. Gino Germani, « El surgimiento del peronismo: El rol de los obreros y de los migrantes internos », *Desarrollo Económico*, vol. 13, n° 51, 1973, p. 446.

¹⁵² Gino Germani, « Démocratie représentative », *loc. cit.*, p. 112.

¹⁵³ Gino Germani, *Authoritarianism, Fascism, and National Populism*, *op. cit.*, p. 88.

type possible, distingué par le sociologue du « populisme libéral » dans lequel le mouvement est appuyé avant tout par les classes moyennes¹⁵⁴.

Le concept de populisme est donc plutôt péjoratif pour Germani, surtout dans sa forme « nationale ». Il est analysé comme une forme d'autoritarisme des classes populaires s'exprimant à travers le leadership d'un démagogue charismatique¹⁵⁵. Néanmoins, le sociologue offre une analyse nuancée du phénomène. S'il qualifie Perón de « tyran » et son régime « d'autoritaire » ou même parfois de « totalitaire »¹⁵⁶, il rejette les analyses qui en font un mouvement irrationnel. Au contraire, il cherche à montrer la rationalité propre des acteurs ayant soutenu le péronisme. En effet, Germani croit qu'une modernisation « à l'européenne », démocratique et libérale, formait une voie impossible à suivre pour les classes populaires argentines en raison du contexte historique et politique. Pour cette raison, il affirme : « we must come to the conclusion that the course they chose, which transformed them into the human basis of an authoritarian movement [...] cannot be considered blindly irrational¹⁵⁷ ».

Weffort amorce ses réflexions sur le populisme au cours de la même période. En 1967, il consacre un article, publié dans la revue française *Les temps modernes*, à ce concept. L'usage qu'il fait du terme s'éloigne de la perspective comparatiste de ses homologues argentins. Pour Weffort, le populisme est le nom d'un phénomène politique et historique brésilien, comme en témoignent les premières lignes de son article : « le populisme ne peut être compris que dans le contexte du processus de crise politique et de développement économique qu'inaugure la révolution de 1930¹⁵⁸. » Il s'agit d'un style de régime politique qui « se confond à bien des égards avec l'histoire du Brésil »

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 96.

¹⁵⁵ Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 23.

¹⁵⁶ Diana Quattrocchi-Woisson, *loc. cit.*, p. 168.

¹⁵⁷ Gino Germani, *Authoritarianism, Fascism, and National Populism*, *op. cit.*, p. 242.

¹⁵⁸ Francisco Weffort, « Le populisme dans la politique brésilienne », *Les temps modernes*, n° 257, octobre 1967, p. 624. La révolution brésilienne de 1930 a mis fin au régime de la « Vieille République », en place depuis 1889, et a porté au pouvoir Vargas.

depuis la dictature de Getúlio Vargas (1937-1945)¹⁵⁹. L'auteur montre les contradictions du populisme brésilien moins pour le dénigrer que pour affirmer sa complexité. Il s'agit à la fois d'un phénomène de manipulation des classes populaires et d'expression de leur montée en puissance¹⁶⁰. Weffort croit que le populisme émerge dans un contexte de crise lorsqu'aucune section de la classe dominante n'est en mesure d'exercer l'hégémonie. Dès lors, le chef de l'État ne représente plus directement ces groupes, il assume la position d'arbitre entre leurs intérêts. Pour maintenir son pouvoir autonome, il s'appuie sur les classes populaires, ce qui signifie qu'il tend, dans son rôle d'arbitre des intérêts dominants, « à opter pour les solutions qui éveillent le moins de résistance ou le plus de soutien populaire¹⁶¹ ». Vargas a ainsi construit sa légitimité auprès du peuple en lui « donnant » une législation du travail. Or, comme le remarque Weffort, le prestige du président va alors se transférer sur l'État. En effet, une fois les droits accordés sous forme de lois, le rapport de donation disparaît : « Ce qui compte désormais, c'est le citoyen qui revendique "ses droits" d'homme libre dans les rapports de travail¹⁶². »

Le populisme se définit ainsi comme un style de régime reposant sur le pouvoir personnel d'un chef politique s'appuyant sur les classes populaires tout en préservant les intérêts des classes dominantes. La connotation associée au terme est ici aussi ambiguë. Les régimes de Vargas et de ses successeurs¹⁶³ ont permis l'intégration des classes populaires à la société brésilienne et la consolidation de l'État. En ce sens, le populisme est une force modernisatrice. De l'autre côté, il s'agit d'un phénomène de manipulation qui a servi avant tout à préserver les intérêts des classes dominantes et le pouvoir personnel de quelques chefs. Weffort oppose ainsi au populisme la mobilisation autonome des classes populaires qui apparaît vers la fin de la période

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 626.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 637.

¹⁶² *Ibid.*, p. 642.

¹⁶³ Pour Weffort, le populisme ne caractérise pas seulement la dictature de Vargas, mais aussi la période démocratique qui l'a suivie (1945-1964).

populiste : « Les grèves fréquentes de travailleurs, l'importance croissante des groupes nationalistes, la mobilisation de l'opinion publique sur le thème des réformes de structure [...] sont quelques-uns des faits qui annonçaient l'apparition d'un *mouvement populaire* d'un style nouveau¹⁶⁴. »

Le populisme est donc analysé en Amérique latine comme une étape nécessaire au développement du sous-continent. Il n'en demeure pas moins un phénomène manipulateur et autoritaire. S'il est positif, il l'est dans le même sens où le capitalisme est positif pour Marx : il s'agit d'une force progressiste qui met en place les conditions de son propre dépassement. Si ces auteurs viennent « réhabiliter »¹⁶⁵ le populisme, c'est moins pour le célébrer que par pragmatisme. Pour eux, le contexte latino-américain ne permet tout simplement pas une modernisation acceptable d'un point de vue des valeurs libérales.

Le travail de conceptualisation auquel s'adonneront ces sociologues et politologue aura pour effet de transformer le populisme en un objet d'étude proprement latino-américain. La meilleure preuve est sans doute l'hésitation avec laquelle l'historien anglais Alistair Hennessy, chargé de rédiger un chapitre sur le populisme en Amérique du Sud pour l'ouvrage collectif de Gellner et Ionescu, aborde son sujet : « In any general discussion of populism, Latin America is the odd man out¹⁶⁶. » Pour lui, ce sont les intellectuels du Sud qui sont responsables de cette situation : « Latin American intellectuals have created semantic confusion by turning the accepted notion on its head¹⁶⁷ ». Si l'on peut rejeter l'idée selon laquelle le populisme avait une définition « acceptée » avant leur intervention, Hennessy a tout de même raison sur un point : la confusion s'installe lorsque le même mot sert à désigner des phénomènes assez différents. En ce sens, bien que les analyses du populisme de Germani, Di Tella ou

¹⁶⁴ Francisco Weffort, *loc. cit.*, p. 646. Nous soulignons.

¹⁶⁵ Diana Quattrocchi-Woisson, *loc. cit.*, p. 168.

¹⁶⁶ Alistair Hennessy, « Latin America », dans Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969, p. 28.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 28-29.

Weffort aient été plus rigoureuses que celles des pluralistes américains, elles ont contribué, à leur façon, à l'ambiguïté du concept général.

Après une relative absence au cours des années 1980, le concept de populisme ressurgira au début des années 1990 en Amérique latine pour qualifier les présidences de l'Argentin Carlos Menem (1989-1999), le Brésilien Fernando Collor de Mello (1990-1992) et le Péruvien Alberto Fujimori (1990-2000)¹⁶⁸. Le terme est toutefois désormais utilisé dans un sens sensiblement différent de celui qui prévalait dans les sciences sociales des années 1960 et 1970. Les « néo-populistes » sont clairement identifiés à une droite néolibérale plutôt éloignée du réformisme de gauche nationaliste qui caractérisait les populistes « classiques » de l'après-guerre. Cet usage du concept ne semble pas être l'héritier de celui que l'on trouvait dans le sous-continent vingt ans plus tôt. Il ressemble plutôt au nouvel usage qui est apparu en Europe au cours des années 1980.

1.2.3 L'émergence des nouvelles droites européennes

L'introduction du concept de populisme en Europe de l'Ouest répond à la montée de nouveaux courants de droite qui semblent rompre avec la droite conservatrice traditionnelle. L'usage qui est ici fait du concept ressemble donc davantage à celui qui existait aux États-Unis à la suite de l'épisode maccarthyste qu'à celui qui était désormais dominant dans les études sur la modernisation. Les deux tendances que nous avons notées sont encore ici à l'œuvre : l'étiquette est assignée à toujours plus d'acteurs politiques et sa connotation négative se sédimente.

C'est au travers des études sur le Parti conservateur britannique que le concept de populisme sera introduit en Europe. En 1977, le politologue américain Douglas Schoen publie un ouvrage dans lequel il analyse le parcours politique d'Enoch Powell, un

¹⁶⁸ Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 35.

député conservateur ayant acquis une notoriété nationale et un soutien populaire important entre 1968 et 1975 en raison de ses prises de position contre l'immigration. Schoen tente ainsi d'expliquer les raisons de ce soutien massif. Il teste alors deux cadres d'analyse qui avaient précédemment été utilisés par les pluralistes américains s'étant penchés sur le maccarthysme : la théorie de la société de masse et celle de la politique du statut¹⁶⁹. C'est dans ce contexte que l'on retrouve le concept de populisme. S'il rejette au final les deux théories pour leur préférer une explication basée sur les théories économiques de la démocratie, Schoen reprend néanmoins le concept de populisme, mais en lui attribuant un sens original. Pour lui, Powell est un politicien populiste non parce qu'il croit en la suprématie de la volonté populaire (il s'agit de la définition de Shils), mais plutôt parce qu'il croit que les politiciens « had to voice the people's feelings *especially* if they ran counter to fashionable opinion or the élite consensus¹⁷⁰ ».

Le travail de Schoen marque ainsi une rupture par rapport aux travaux précédents sur le populisme. Le mot avait permis aux pluralistes américains de lier un phénomène de droite à une tradition de gauche. En Amérique latine, il désignait des acteurs politiques professant une idéologie hétéroclite, combinant des éléments de gauche et de droite. Désormais, le concept de populisme désigne un phénomène « réactionnaire » : il s'agit de faire jouer « the reactionary prejudices of the common man against the liberal commitments of the enlightened¹⁷¹ ». En raison de sa décontextualisation, un concept qui servait jusque-là à lier la réforme et la réaction sert désormais à désigner exclusivement cette dernière et à pointer le fossé qui la sépare des élites progressistes. Le concept de populisme, lorsqu'il émerge en Europe, sera ainsi réservé presque exclusivement à l'analyse des « nouvelles droites »¹⁷².

¹⁶⁹ La théorie de la société de masse était soutenue par Kornhauser. Celle de la politique du statut était défendue par les auteurs de *The Radical Right*. William Kornhauser, *op. cit.*; Daniel Bell (dir.), *op. cit.*

¹⁷⁰ Douglas E. Schoen, *Enoch Powell and the Powellites*, London, Macmillan, 1977, p. 273.

¹⁷¹ Margaret Canovan, *op. cit.*, p. 225.

¹⁷² Il existe une exception notable. Le Mouvement socialiste panhellénique (PASOK) et son leader Andréas Papandréou, Premier ministre de la Grèce de 1981 à 1989, puis de 1993 à 1996, ont régulièrement été qualifiés de « populistes ». Cf. Tim Houwen, *loc. cit.*, p. 28.

Suite à l'épisode du « powellisme », c'est une autre politicienne britannique qui deviendra la porte-étendard du populisme en Europe. Dès 1979, Margaret Thatcher reçoit cette étiquette (plus exactement celle de « populisme autoritaire ») sous la plume du théoricien marxiste Stuart Hall. Pour lui, le populisme consiste en une neutralisation de l'antagonisme entre les classes populaires et le pouvoir de façon à préserver les intérêts des classes dominantes¹⁷³. L'unité *populiste* s'oppose pour Hall à la rupture *populaire*, cette dernière étant une condition de possibilité du changement social. Le populisme se comprend donc comme un phénomène de manipulation des classes populaires par lequel ces dernières sont amenées à soutenir les intérêts des classes dominantes. L'opposition entre populisme et mouvements populaires, que l'on trouvait déjà chez Weffort¹⁷⁴, est ainsi reprise, mais avec une nuance importante. Pour le politologue brésilien, le populisme avait un rôle historique positif en ce qu'il permettait l'intégration des classes populaires et la prise en compte de leurs intérêts. Hall ne retient que la dimension négative du phénomène. Ainsi, alors que pour Weffort, le populisme était caractérisé par ses contradictions internes, pour Hall, il s'agit essentiellement d'un phénomène manipulateur associé à la droite.

C'est toutefois grâce à son usage dans les études sur le Front national (FN) que le concept de populisme connaîtra du succès en Europe. C'est Pierre-André Taguieff qui introduit le premier le concept de national-populisme dans deux articles publiés en 1984 et 1986, au moment des premières percées électorales du FN¹⁷⁵. Le national-populisme n'y est jamais clairement défini. L'expression est même complètement absente de l'article de 1984, bien qu'elle figure dans son titre. Dans celui de 1986, l'équivalence entre le FN et le national-populisme est posée dès la première phrase,

¹⁷³ Stuart Hall, *The Hard Road to Renewal: Thatcherism and the Crisis of the Left*, London, Verso, 1988, p. 49.

¹⁷⁴ Il faut dire, toutefois, que Hall ne cite pas les travaux de Weffort. Il est donc difficile de savoir s'il s'en est directement inspiré même si on y trouve des similitudes importantes.

¹⁷⁵ Pierre-André Taguieff, « La rhétorique du national-populisme », *Mots. Les langages du politique*, vol. 9, n° 1, 1984, p. 113-139; Pierre-André Taguieff, « La doctrine du national-populisme en France », *Etudes*, vol. 364, n° 1, 1986, p. 27-46.

sans explication : « La présente étude ne vise qu'à exposer la doctrine explicite du parti national-populiste, qui se confond largement avec celle de son président, J.-M. Le Pen¹⁷⁶. » Le terme populisme n'est pas non plus défini, mais on comprend que Taguieff le reprend de Hall : « L'analogie n'est guère contestable entre lepénisme, thatcherisme et reaganisme, en tant que courants et mouvements relevant du "populisme autoritaire"¹⁷⁷. » Les trois mouvements partageraient l'objectif de rompre avec la social-démocratie pour lui substituer un nouveau consensus politique autour du néolibéralisme et du nationalisme.

Dans des travaux plus tardifs, Taguieff explique que la notion de national-populisme renvoie à deux pôles présents dans le discours du FN : l'un protestataire (populisme), l'autre identitaire (nationalisme)¹⁷⁸. Cette explication rend toutefois suspecte la référence à Hall dans ses premiers travaux. En effet, l'auteur anglais utilisait la notion de populisme non pour marquer la protestation, l'opposition entre les « petits » et les « gros », mais au contraire pour montrer l'unité que Thatcher tentait de créer entre le peuple et le pouvoir. Pour Hall, le populisme consiste précisément en la neutralisation de la protestation populaire.

À partir des années 1990, l'analyse du FN change de perspective. L'étiquette de populisme est toujours utilisée (désormais sans le « national »), mais elle ne s'explique plus par l'idéologie du parti ou de son leader; elle s'explique par son électorat¹⁷⁹. Les enquêtes d'opinion montrent en effet un soutien croissant des classes populaires à son endroit. Le populisme du FN s'explique maintenant par le fait qu'il est devenu le parti des classes populaires. Il s'agit encore une fois d'une nouvelle définition qui rompt avec les usages précédents.

¹⁷⁶ Pierre-André Taguieff, « La doctrine du national-populisme en France », *loc. cit.*, p. 27.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 46.

¹⁷⁸ Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 231.

¹⁷⁹ Annie Collovald, *Le populisme du FN: un dangereux contresens*, Broissieux, Éditions du Croquant, 2004, p. 68.

Les raisons justifiant l'attribution de l'étiquette de populiste au FN sont, on le voit, assez variables. On peut compter trois significations différentes du mot présentes au tournant de la décennie 1990. La première est la promotion d'un néolibéralisme analogue à celui de Thatcher ou de Ronald Reagan. La seconde renvoie à la dimension protestataire du discours du FN, qui en appelle aux « petits » contre les « gros ». La troisième, enfin, est le succès électoral du parti auprès des classes populaires. La même étiquette a ainsi été maintenue malgré la fluctuation des interprétations du FN. Ainsi, plutôt que d'identifier le FN au populisme à partir d'une définition préétablie, l'identité populiste du FN est posée d'emblée et le concept est défini à partir de l'idéologie du parti. Comment expliquer cette apparente circularité?

Selon Annie Collovald, cette situation s'explique par le contexte intellectuel dans lequel s'inscrivent les analystes du FN à la fin des années 1980. L'analyse du FN comme parti (national-)populiste a d'abord été popularisée par des historiens spécialistes du XX^e siècle, pour la plupart collègues de Taguieff à l'Institut d'études politiques (IEP) de Paris¹⁸⁰. Ces derniers étaient à ce moment en plein débat sur la place du fascisme dans l'histoire de France. Contre l'historien israélien Zeev Sternhell, qui voyait les origines du fascisme dans des courants de droite française, ils défendaient l'idée selon laquelle la société française avait toujours été « allergique » au fascisme¹⁸¹. Sans s'étendre sur cette controverse, disons seulement que l'apparition de la notion de national-populisme leur permet de classer le FN dans la typologie des droites françaises en évitant les qualificatifs de fascisme, nazisme ou extrême droite. Le national-populisme fonctionne alors comme catégorie qui compte très peu de représentants¹⁸² et qui, pour cette raison, est encore malléable.

Le maintien de la catégorie, et donc la distinction d'avec le fascisme, semble ainsi avoir été plus important que sa définition. En affirmant d'emblée l'identité entre le FN et le

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 26.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁸² La catégorie est, pour l'occasion, étendue au poujadisme et au boulangisme. Cf. *Ibid.*, p. 36-37.

(national-)populisme et en définissant ce dernier à partir de la doctrine du FN, Taguieff et ses collègues semblent avoir fait fi des différentes significations du concept qui étaient déjà en circulation. On peut alors conclure avec Anton Jäger que la principale contribution de Taguieff aux recherches sur le populisme n'est pas vraiment sa définition, mais plutôt le fait d'avoir sédimenté l'équivalence entre le FN et le populisme : « Although the definitional content of the word was by no means clear, its “ascriptional” qualities now seemed straightforward: since the Front National was to be seen as “populist”, a cogent definition of the word should be able to comprise all of the commitments set out by Le Pen and his movement¹⁸³. »

On voit un phénomène analogue se dérouler au courant des années 1990 alors que le concept se propage dans le reste de l'Europe de l'Ouest par le truchement des études comparatives. Ce qui intéresse d'abord et avant tout leurs auteurs est la montée de mouvements politiques radicaux de droite. Le populisme est alors omniprésent dans leurs écrits, mais pour des raisons variables, et il joue souvent un rôle marginal dans leurs explications. Le politologue allemand Hans-Georg Betz travaille ainsi sur les « partis populistes de droite radicale » qu'il définit ainsi : ils sont radicaux en raison de leur rejet des normes politiques et culturelles dominantes et leur antiétatisme; ils sont situés à droite parce qu'ils rejettent l'égalité, l'intégration des groupes marginalisés et parce qu'ils font appel à la xénophobie et à l'antisémitisme; finalement, ils sont populistes parce qu'ils instrumentalisent des sentiments d'anxiété et font appel au sens commun des gens ordinaires¹⁸⁴. Or, il paraît évident que ce qui conduit Betz à comparer le FN, la Ligue du Nord italienne, le parti régionaliste flamand Vlaams Blok ou le Parti de la liberté d'Autriche (FPÖ) n'est pas un critère vague comme leur appel au sens commun ou à l'anxiété ambiante, mais plutôt leurs affinités idéologiques. Le populisme

¹⁸³ Anton Jäger, *loc. cit.*, p. 318.

¹⁸⁴ Hans-Georg Betz, *Radical Right-Wing Populism in Western Europe*, Houndmills, Basingstoke, Macmillan, 1994, p. 4.

est donc secondaire dans l'analyse de Betz et est souvent utilisé comme synonyme « d'extrémisme ».

De leur côté, Herbert Kitschelt et Anthony McGann distinguent la « nouvelle droite radicale » du « populisme de droite » : ce dernier reprend les thèmes de la première (révolte contre les taxes et rejet de l'immigration non blanche), mais en les articulant à une dénonciation de la classe politique aux commandes des partis traditionnels de gouvernements¹⁸⁵. Le populisme se conçoit alors comme une sous-catégorie de l'extrême droite contemporaine. Le concept joue ici un rôle plus important que pour Betz en ce qu'il permet d'opérer des distinctions. Les conditions d'émergence des partis populistes, leur base sociale et leur radicalisme sont ainsi assez différents. Les auteurs utilisent donc le concept d'une façon beaucoup plus restreinte pour qualifier la Ligue du Nord et le FPÖ. Ils l'utilisent également pour qualifier le thatchérisme, quoiqu'ils le font à partir d'une définition différente¹⁸⁶.

Quant à lui, Paul Taggart étudie la montée de partis protestataires de gauche et de droite. Les premiers, issus des « nouveaux mouvements sociaux », représentent la « nouvelle politique » alors que les seconds, néolibéraux et xénophobes, représentent le « nouveau populisme »¹⁸⁷. Ici, le populisme est donc explicitement réservé à la droite. Il n'y a pas de distinction conceptuelle entre la « nouvelle droite » ou la « droite radicale » et le populisme. Taggart précise qu'il utilise le mot pour dénoter deux traits des nouveaux partis d'extrême droite : leur caractère d'exclusion et leur prétention à représenter la majorité¹⁸⁸. Or, l'exclusion (xénophobie, antisémitisme, hostilité à l'immigration) est associée, non au populisme, mais à la droite par Betz et à l'extrême

¹⁸⁵ Herbert Kitschelt et Anthony J. McGann, *The Radical Right in Western Europe: A Comparative Analysis*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995, p. 19-21.

¹⁸⁶ Kitschelt et McGann affirment que le thatchérisme a été qualifié « par certains observateurs » (qu'ils ne citent pas) de populisme de droite. Les auteurs remarquent les similitudes avec ce qu'eux-mêmes nomment la nouvelle droite radicale, mais continuent néanmoins d'utiliser le terme populisme lorsqu'ils se réfèrent à Thatcher, en contradiction avec leur propre définition. Cf. *Ibid.*, p. 241-256.

¹⁸⁷ Paul A. Taggart, *The New Populism and the New Politics: New Protest Parties in Sweden in a Comparative Perspective*, Londres, Macmillan Press, 1996, p. 2.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 32-33.

droite par Kitschelt et McGann. Quant à la prétention à représenter la majorité, elle permet difficilement de distinguer les nouveaux populistes des autres acteurs politiques¹⁸⁹. Comme pour Betz, l'usage du concept de populisme est ici bien moins déterminant que celui de droite. Les partis qualifiés de « nouveaux populistes » auraient simplement pu être qualifiés de « nouvelle droite » sans que l'analyse change¹⁹⁰.

On le voit, ces auteurs identifient toujours le même groupe de partis d'extrême droite au populisme, mais pour des raisons différentes. Pour Betz, le populisme signifie l'appel au sens commun et l'instrumentalisation de l'anxiété; pour Kitschelt et McGann, le populisme consiste en une politique négative basée sur le rejet de la classe politique; pour Taggart, enfin, les populistes en appellent à la majorité silencieuse contre les politiciens, les immigrants, les fonctionnaires, les intellectuels et les bénéficiaires d'aides sociales. Les auteurs ne partent donc pas d'une définition préétablie pour l'appliquer à un groupe d'acteurs politiques. La principale raison expliquant leur usage du terme populisme semble plutôt être, comme on le voyait dans le cas du FN, qu'ils souhaitent par-là distinguer l'extrême droite contemporaine de l'extrême droite traditionnelle, fasciste¹⁹¹. Ce faisant, ces auteurs ont sédimenté l'équivalence entre l'extrême droite et le populisme sans définir clairement ce dernier.

Le piège est alors tendu : un nombre croissant d'acteurs politiques sont associés au populisme sans qu'il y ait de définition générale, constante et acceptée du terme. L'ambiguïté du concept est alors maximale. Quant à sa connotation, elle est encore ici péjorative pour différentes raisons. D'abord, le populisme est une notion péjorative en

¹⁸⁹ Taggart se réfère lui-même à la « majorité silencieuse », formule popularisée par Richard Nixon sans, par ailleurs, qualifier ce dernier de « nouveau populiste ». Cf. *Ibid.*, p. 33.

¹⁹⁰ Taggart explique qu'il a ajouté l'adjectif « nouveau » devant « populisme » pour marquer un rapprochement avec la « nouvelle politique » de la gauche. On peut ainsi faire l'hypothèse qu'il a préféré le concept de populisme à celui de droite radicale pour les mêmes raisons esthétiques. Cf. *Ibid.*, p. 177.

¹⁹¹ Hans-Georg Betz, *op. cit.*, p. 3.; Paul A. Taggart, *op. cit.*, p. 36-37.; Encore une fois, le cas de Kitschelt et McGann diffère quelque peu. La distinction entre « nouvelle droite radicale » et « ancienne droite fasciste » leur suffit. Cf. Herbert Kitschelt et Anthony J. McGann, *op. cit.*, p. 28-42.

raison des mots auxquels il est associé : extrémisme, radicalisme, propagande xénophobe, extrême droite; le concept dénote un danger ou un mal de la démocratie libérale. Ensuite, on trouve dans certains travaux un retour de théories de la modernisation, faisant du populisme une anomalie du développement. Betz affirme ainsi que la transition rapide de la société industrielle à la société « post-industrielle » a mené à une montée des sentiments de désillusion et d'anxiété que les partis populistes de droite ont su exploiter¹⁹². Le phénomène est ainsi expliqué en puisant dans le vocabulaire de la psychopathologie.

1.3 Conclusion

La distinction que nous avons faite entre l'usage du mot populisme comme nom de mouvements politiques et son usage comme concept apparaît ainsi fructueuse pour comprendre l'évolution de sa connotation. Lorsque populisme est le nom accepté tant par les adhérents que par les adversaires d'un mouvement politique, sa connotation ne pose pas problème. C'est lorsqu'il est utilisé comme concept que la question se pose. Parce que le concept est attribué par des intellectuels, sa connotation doit être expliquée par les motivations de ceux-ci et non par des traits propres aux groupes désignés comme populistes.

Or, nous l'avons vu, ces motivations sont variables selon l'époque et le lieu. Dans les États-Unis des années 1950, les intellectuels pluralistes sont interpellés par le maccarthysme, qu'ils analysent comme un mouvement de masse qui leur est hostile et qui menace les institutions politiques. Dans les années 1960 et 1970, ce sont plutôt les mouvements « modernisateurs » autoritaires dans les pays du Sud qui attirent l'attention des politologues. En Europe, ce sont les attaques contre l'État social et

¹⁹² Hans-Georg Betz, *op. cit.*, p. 27-35.

contre les politiques libérales par la droite néolibérale et l'extrême droite à partir des années 1980. Ce qui intéresse les chercheurs, ce n'est pas le populisme lui-même, mais plutôt ces enjeux particuliers. Ce sont donc des raisons assez différentes qui expliquent l'usage du terme dans les trois cas. Aux États-Unis, c'est pour marquer le lien entre le mouvement réformiste du tournant du XX^e siècle et le maccarthysme. En Amérique latine, on transforme un terme qui s'était infiltré dans la théorie de la modernisation pour en faire un concept d'analyse proprement latino-américain. En Europe, le mot est utilisé pour marquer la différence entre l'ancienne extrême droite et la nouvelle.

Jusqu'aux années 1990 environ, le populisme est un concept périphérique utilisé dans différents champs de recherche, les principaux étant l'histoire des États-Unis, les études sur la modernisation et celles sur les droites radicales. Il est peu étudié pour lui-même. Dans ce contexte, sa définition est extrêmement variable. Si l'on peut trouver une certaine continuité dans l'usage du concept, elle ne se situe pas dans sa signification, mais plutôt dans ses connotations. On sait à quoi le populisme est associé : à la paranoïa maccarthyste, à l'autoritarisme et au charisme d'un Juan Perón, à la xénophobie et au racisme de l'extrême droite européenne. Sans tout à fait savoir ce que le terme signifie, on sait du moins qu'il s'agit d'une chose délétère.

CHAPITRE 2

LES IMPASSES DE L'APPROCHE IDÉOLOGIQUE DU POPULISME

Les inquisiteurs ont tort selon la raison, parce qu'ils rassemblent dans le même fagot des doctrines contrastantes [...] Présenter aux yeux du peuple une seule hérésie [...] c'est de bonne règle pour un prédicateur : parce qu'on montre les hérétiques comme un unique embrouillamini de diaboliques contradictions qui offensent le sens commun.

Umberto Eco¹⁹³

Jusqu'aux années 1990 environ, le populisme est demeuré avant tout un concept pour intellectuels. Le mot est présent dans la recherche universitaire, mais très peu dans l'espace public. Les intellectuels des États-Unis et d'Amérique latine attribuaient l'étiquette à des phénomènes politiques du passé. Ils écrivent respectivement après la chute de McCarthy et après le renversement des régimes de Perón et de Vargas. Sans surprise, le populisme n'intéresse alors que les chercheurs, en particulier les historiens, les sociologues et les politologues. Le nouvel usage du terme en Europe à partir des années 1980 change la donne. Le concept vise désormais des acteurs politiques contemporains qui s'installeront durablement dans le paysage politique de leurs pays respectifs. Le populisme devient donc un phénomène d'actualité qui attire l'attention des journalistes et des acteurs politiques. Il fait son entrée dans la sphère publique.

Taguieff voit dans la popularisation du terme au cours des années 1990 la source de son flou conceptuel et de sa péjoration¹⁹⁴. Nous espérons avoir montré que ces attributs

¹⁹³ Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, Paris, Éditions Grasset, 2012, p. 291.

¹⁹⁴ Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 93-94.

caractérisaient le populisme bien avant cette période. Cette popularisation a tout de même des conséquences importantes pour notre analyse. En effet, elle s'accompagne d'une explosion de la recherche sur le populisme. Selon les chiffres compilés par Marco D'Eramo à partir du catalogue de l'Université de Californie, il y a eu plus de titres sur le populisme publiés dans la seule décennie 1990 que pendant les soixante-dix années qui l'ont précédée¹⁹⁵. La popularisation ne se limite donc pas à la sphère publique, elle est aussi perceptible dans la sphère universitaire. On peut supposer que les usages du mot par les journalistes, les hommes et femmes politiques et les universitaires se sont alimentés mutuellement¹⁹⁶.

Dans ce contexte, la recherche change de nature. Confrontés à l'omniprésence du terme, les universitaires se mettent à l'étudier pour lui-même. Alors que, par le passé, le populisme était un concept présent dans différents champs de recherche, il devient désormais un objet d'étude autonome. Les intellectuels cherchent à le clarifier, à le définir. Ce changement de statut a donc pour effet de placer la question de la définition au centre des débats. On peut noter deux conséquences sur les usages subséquents du concept. D'abord, il y a une certaine régularisation des définitions. Même si le terme est encore très souvent utilisé sans définition claire¹⁹⁷, le débat permet de dégager un certain nombre de positions sur la question. Ensuite, les définitions du passé, qui avaient toujours été liées à un contexte particulier, sont mises de côté au profit de définitions abstraites, adaptables à plusieurs contextes. En d'autres termes, en définissant *le* populisme, on cherche à ramener à l'unité une multitude d'objets ayant

¹⁹⁵ Il y a eu 1187 livres ou articles contenant le mot « populisme » publiés entre 1920 et 1989 contre 1336 publiés entre 1990 et 1999. Cf. Marco D'Eramo, « Populism and the new oligarchy », *New Left Review*, n° 82, août 2013, p. 15-16. Les auteurs de l'*Oxford Handbook of populism*, sans fournir de chiffres précis, confirment ce nouvel élan dans la recherche à partir des années 1990. Cf. Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 9.

¹⁹⁶ Barry Cannon, *loc. cit.*, p. 484.

¹⁹⁷ Les auteurs de l'*Oxford Handbook of Populism*, à partir d'un échantillon de 158 articles publiés dans diverses revues scientifiques entre 1990 et 2015, notent que dans une majorité des cas (57 %) le populisme n'est pas défini clairement. Cf. Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *op. cit.*

accidentellement reçu cette étiquette pour en faire autant de manifestations concrètes d'un même phénomène abstrait.

Les définitions du populisme sont ainsi bien moins éclectiques que par le passé. Elles ont une portée bien plus générale. Elles sont également mieux adaptées à la recherche comparative. En somme, elles semblent beaucoup plus « scientifiques » qu'elles ne l'avaient été jusque-là. Or, s'il est vrai qu'au XX^e siècle le terme a circulé moins en raison de sa définition qu'en raison des impressions et des noms propres auxquels il était associé, ces nouvelles réflexions sur la définition devraient enfin permettre de clarifier le phénomène. En outre, les connotations négatives associées au concept depuis sa naissance devraient passer au second rang, après sa dénotation. Le populisme devrait ressembler moins à une insulte polie qu'à un outil d'analyse politique.

Dans ce chapitre, nous proposons de revenir sur le débat sur la définition du populisme. Plus particulièrement, nous examinerons l'approche scientifique dominante dans la littérature contemporaine, celle faisant du populisme une idéologie, pour analyser ses effets sur les connotations du terme. Nous défendrons que cette approche échoue non seulement à transformer le mot en un concept clair et utile à l'analyse politique, mais qu'elle contribue également à consolider son sens péjoratif. Ces problèmes nous semblent attribuables en partie au présupposé sous-jacent à tout le débat sur la définition : celui selon lequel *le* populisme est un phénomène unifié qui doit, par conséquent, avoir une définition unique.

La première partie du chapitre présentera le débat actuel sur la définition du populisme. Son objectif est double. Il s'agit d'abord de clarifier le champ des études contemporaines sur le populisme en montrant notamment ce qui le distingue de la littérature plus ancienne dont nous avons traité au chapitre précédent. Il s'agit ensuite d'exposer la différence propre à l'approche idéologique comparativement aux autres approches actuelles. L'approche idéologique définit le populisme à partir de son

contenu plutôt que de sa forme. Elle permet donc de l'établir comme famille politique à part entière.

Après avoir exposé ce débat, la deuxième partie s'intéressera de plus près à la façon dont les auteurs de la thèse idéologique conceptualisent le populisme. L'objectif sera de montrer que le concept tel qu'il est formulé dans cette approche contribue à obscurcir plutôt qu'à clarifier la réalité politique, et ce pour deux raisons. La première est que la quête d'une définition unifiée du phénomène conduit à la décontextualisation des expériences « populistes » concrètes. La seconde est que le statut du populisme comme « idéologie » demeure ambigu et sème la confusion. L'utilité du concept paraît donc fortement compromise.

La troisième partie du chapitre montrera comment la définition idéologique du populisme contribue à consolider sa connotation péjorative. Les trois éléments de définition du concept – l'anti-pluralisme, l'anti-élitisme et le moralisme – conduisent à interpréter le phénomène comme une idéologie irrationnelle et dangereuse. La connotation péjorative qui suit le concept de populisme depuis ses origines au milieu du siècle dernier est ainsi reconduite. De cette façon, des identités politiques plus traditionnelles – comme la gauche, la droite, le socialisme, le nationalisme, le conservatisme, etc. – sont secondarisées et les expériences politiques du passé comme du présent deviennent floues en même temps que s'impose dans le champ de la science politique le terme dévalorisant de populisme.

2.1 Le débat sur la définition du populisme

Les réflexions sur la définition du concept de populisme ne se sont pas amorcées seulement dans les années 1990. On en trouve des traces dans la littérature plus ancienne. Un événement est en ce sens marquant. Il s'agit d'un colloque international,

organisé en 1967 à la London School of Economics (LSE), intitulé sobrement « To Define Populism ». Si l'objectif du colloque était celui annoncé dans son nom, il s'agit d'un échec. Vers la fin de la rencontre, deux des participants, Isaiah Berlin et Donald McRae, ont tenté de ramener à l'unité les différentes perspectives présentées au cours des deux journées de discussion. John Allcock résume ainsi la liste des caractéristiques que devrait contenir la définition du populisme selon eux :

Populism involves [...] the idealisation of a *Volk* and secondly, primitivism, by which is meant a belief that the future is to be an improved archaic past. Further, its attitude to the state is fundamentally ambivalent. [...] Populist ideology is personalist (in that it involves a somewhat physiocratic notion of the whole man); it is localist, xenophobic, anti-militarist, conspiratorial, and closely affiliated to religion. Its economic ideology tends to emphasise easy credit, currency reform rather than economic planning, and an almost complete opposition to economic competition. The political components of its world view include, very frequently, a strong anti-elitism (although it may be inspired by an elite) and a belief in the importance of spontaneity. Less frequently there will be apocalyptic dreams, centred on a populist redeemer or hero.

Comme le remarque Allcock, ce genre de définition, qui multiplie les critères et les exceptions, « do not help us to understand the word any more clearly¹⁹⁸. » L'introduction du livre de Gellner et de Ionescu, issu du colloque, confirme ce sentiment d'échec : « There can, at present, be no doubt about the *importance* of populism. But no one is quite clear just what it *is*¹⁹⁹. »

Cette tentative de cerner le phénomène en multipliant les éléments de définition a été abandonnée dans la littérature contemporaine. Elle a été remplacée par la recherche d'une définition minimale. L'objectif est toutefois demeuré le même, celui de trouver une définition capable de faire le pont entre les différents acteurs politiques associés au populisme. Ce nouvel élan dans la recherche a provoqué un regain d'enthousiasme parmi les chercheurs. Publié cinquante ans après le colloque de la LSE, l'*Oxford Handbook of Populism (OHP)*, qui vise à rendre compte de l'état actuel des connaissances sur le sujet, s'amorce sur un ton beaucoup plus optimiste que le livre de

¹⁹⁸ J. B. Allcock, *loc. cit.*, p. 379.

¹⁹⁹ Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *op. cit.*, p. 1. Les auteurs soulignent.

Gellner et de Ionescu. Ses auteurs se réjouissent du « niveau de maturité » qu'aurait nouvellement acquis la littérature contemporaine en s'éloignant des théorisations contextuelles du populisme au profit de définitions abstraites applicables à différents contextes historiques et géographiques²⁰⁰.

La documentation est donc moins fragmentée qu'elle l'avait été par le passé. On trouve un certain nombre d'approches qui émergent du débat sur la définition. L'*OHP* en reconnaît quatre : les approches économique, idéologique, stratégique et socioculturelle²⁰¹. Quant à eux, Cas Mudde et Cristóbal Rovira Kaltwasser définissent le populisme comme une idéologie et nomment cinq autres approches : l'approche d'Ernesto Laclau, les définitions socioéconomique, stylistique, stratégique et l'approche de la mobilisation populaire (*popular agency*)²⁰². Benjamin Moffitt et Simon Tormey défendent l'approche stylistique du populisme et se distinguent des approches le définissant comme idéologie, comme stratégie, comme logique politique et comme discours²⁰³. Il est important de noter que certaines approches se voient attribuer des noms différents selon les auteurs. Ainsi, l'approche comme logique politique est celle de Laclau. Les approches socioculturelle et stylistique sont quant à elles assez similaires pour ne former qu'une seule catégorie.

La catégorisation qui sera présentée ici est bâtie sur celles qui sont déjà proposées. Nous retiendrons quatre approches : le populisme peut être défini comme style, comme stratégie, comme logique politique et comme idéologie. Les trois autres approches qui apparaissent dans les typologies de l'*OHP*, de Mudde et Rovira Kaltwasser ainsi que de Moffitt et Tormey sont exclues pour différentes raisons. L'approche économique (ou socioéconomique) a été soutenue avant tout par des économistes et non des

²⁰⁰ Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *op. cit.*, p. 1-2.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 12.

²⁰² Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *Populism: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 2-9.

²⁰³ Benjamin Moffitt et Simon Tormey, « Rethinking Populism: Politics, Mediatization and Political Style », *Political Studies*, vol. 62, n° 2, 2014, p. 383-390.

politologues. Qui plus est, elle est aujourd'hui considérée comme marginale dans la littérature scientifique²⁰⁴. L'approche de la mobilisation populaire est attribuée par Mudde et Rovira Kaltwasser à l'historien du Parti populiste américain Lawrence Goodwyn. Le populisme serait ici analysé comme une force de mobilisation politique des gens ordinaires visant la construction d'une démocratie communale²⁰⁵. Puisque cette approche est ancrée dans l'histoire politique des États-Unis et n'a pas une visée universelle, elle peut être exclue d'une typologie générale. Finalement, l'approche discursive, qui définit le populisme comme discours, ne nous apparaît pas constituer une catégorie à part entière. La raison en est que la signification du terme « discours » est fluctuante. Il désigne parfois un style de communication. Il est d'autres fois synonyme d'idéologie. Ernesto Laclau et Chantal Mouffe ont élaboré une théorie du discours qui fait du social un espace discursif dans lequel les identités se constituent par leurs relations réciproques²⁰⁶. Les définitions discursives peuvent donc se rencontrer dans les approches axées sur le style, l'idéologie et la logique politique.

Nous verrons que, bien que ces quatre approches théoriques du populisme – comme style, stratégie, logique et idéologie – soient toutes fondées sur la présomption d'unité du phénomène, les trois premières situent cette unité dans sa *forme*. Seule la thèse idéologique suppose une unité *substantielle* entre les différents cas de populisme. Il faut être clair ici sur cette distinction entre forme et substance. Compris comme style, stratégie ou logique politique, le populisme dénote des actions, des attitudes ou des manières de faire de la politique. Il s'agit d'éléments formels, indépendants des idées ou des politiques défendues par les acteurs populistes. Celles-ci sont donc extérieures à la définition du populisme. À l'inverse, si le populisme est compris comme idéologie, il est défini à partir de ces éléments substantiels et indépendamment des éléments

²⁰⁴ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 4. Pour des raisons similaires, les auteurs de l'OHP l'écartent délibérément du livre, même s'ils reconnaissent son existence. Cf. Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *op. cit.*, p. 14.

²⁰⁵ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 3.

²⁰⁶ Sur la théorie du discours de Laclau et Mouffe, voire David Howarth, *Discourse*, Philadelphie, Open University Press, 2000, p. 101-125.

formels. La différence entre ces deux façons de penser l'unité du phénomène provoque des effets différenciés sur les connotations associées au populisme.

2.1.1 Le populisme comme style politique

Le populisme a parfois été défini comme style politique. Le problème de cette approche est que la notion de *style* est presque aussi ambiguë que celle de *populisme*. Nous reprendrons donc ici la définition proposée par Benjamin Moffitt et Simon Tormey : « we define the concept of political style as the repertoires of performance that are used to create political relations²⁰⁷. » En ce sens, le répertoire populiste comprend trois éléments : l'appel au peuple, l'appel à un sentiment de crise ou à une grande mission salvatrice et l'usage de « mauvaises manières ». Ces trois dimensions visent à réduire l'impression de distance entre le leader populiste et le peuple.

Le premier élément est bien rendu par Pierre-André Taguieff ainsi que par Jan Jagers et Stefaan Walgrave. D'abord, Taguieff a défini le populisme comme un style rhétorique fondé sur l'appel au peuple comme « force opposée à une puissance supposée établie²⁰⁸ ». Il s'agit de la forme moderne de la démagogie : l'appel au peuple sert à le faire rêver en proposant des solutions immédiates et simples aux problèmes sociaux²⁰⁹. De cette façon, le leader populiste se positionne symboliquement du côté du peuple contre les étrangers, les élites ou les partis politiques. Si Taguieff s'intéresse avant tout au contenu du discours, il affirme néanmoins que celui-ci doit son efficacité à sa mise en scène par laquelle il exploite les thèmes de la culture de masse²¹⁰. D'une façon similaire, Jagers et Walgrave offrent une définition minimale du populisme comme style de communication politique qui se réfère au peuple²¹¹. En parlant du

²⁰⁷ Benjamin Moffitt et Simon Tormey, *loc. cit.*, p. 387.

²⁰⁸ Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 167-168.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 194.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 195-196.

²¹¹ Jan Jagers et Stefaan Walgrave, « Populism as Political Communication Style: An Empirical Study of Political Parties' Discourse in Belgium », *European Journal of Political Research*, vol. 46, n° 3, 2007,

peuple, les populistes veulent montrer qu'ils en sont proches. Il existe d'autres moyens d'exhiber cette proximité – des moyens qui relèvent davantage de l'attitude – mais les deux auteurs, tout comme Taguieff, croient que l'élément le plus important est le contenu du discours : « Consequently, we understand thin populism as displaying closeness to the people simply by talking about the people²¹². » Ainsi, l'objectif de l'appel au peuple est de se positionner hors de la politique ordinaire (*politics as usual*) des politiciennes et politiciens, des élites ou du « système » pour plutôt prendre le parti du peuple²¹³.

Le deuxième élément du style populiste apparaît dans les travaux tardifs de Margaret Canovan. L'autrice considère le populisme comme un style politique rédempteur, opposé au style pragmatique²¹⁴. Ce dernier correspond à une vision minimale de la démocratie comme moyen de gérer pacifiquement les conflits sociaux. Le style rédempteur, au contraire, correspond à une vision romantique de la démocratie qui la voit comme un moyen d'atteindre le salut par la politique. En ce sens, le populisme mobilise l'enthousiasme populaire derrière la mission de ramener la démocratie entre les mains des gens ordinaires²¹⁵. Alors que Canovan parle de « rédemption » et de « salut », elle reste évasive sur les raisons pour lesquelles le peuple doit être sauvé. Moffitt et Tormey nous aident ainsi à compléter l'analyse de Canovan. Les auteurs affirment que le populisme mobilise un sentiment de crise qui permet de simplifier le débat politique²¹⁶. Moffitt distingue la crise de l'échec. Celui-ci est une situation objective alors que la crise est subjective : « a crisis only becomes a crisis when it is perceived as a crisis²¹⁷ ». Contrairement à l'échec, la crise comprend une dimension

p. 322. Les auteurs proposent également une définition « dense » (*thick*) qui comprend, outre l'appel au peuple, l'antiélitisme et une conception du peuple comme groupe homogène.

²¹² *Ibid.*, p. 323.

²¹³ Benjamin Moffitt et Simon Tormey, *loc. cit.*, p. 391.

²¹⁴ Margaret Canovan, « Trust the People! Populism and the Two Faces of Democracy », *Political Studies*, vol. 47, n° 1, mars 1999, p. 8-9.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 14-15.

²¹⁶ Benjamin Moffitt et Simon Tormey, *loc. cit.*, p. 391.

²¹⁷ Benjamin Moffitt, « How to Perform Crisis: A Model for Understanding the Key Role of Crisis in Contemporary Populism », *Government and Opposition*, vol. 50, n° 2, avril 2015, p. 197.

temporelle, un sentiment d'urgence qui oblige à agir rapidement²¹⁸. Une dimension importante du style populiste est ainsi la spectacularisation des échecs dans le but de simplifier l'action politique et de mobiliser les gens ordinaires.

Le troisième élément du style populiste est l'usage de « mauvaises manières ». Pierre Ostiguy traite bien de cet aspect. L'auteur avance que la politique ne doit pas seulement être analysée à partir d'un axe gauche-droite, mais également à partir d'un axe « haut-bas ». Celui-ci renvoie à une différenciation culturelle quant à la façon d'être et d'agir en politique²¹⁹. La division peut porter sur le niveau de langage, la façon de se vêtir ou encore la gestuelle. Le pôle « haut » est associé aux bonnes manières, à la politesse ou au cosmopolitisme alors que le « bas » réfère à l'impulsivité, à la rudesse et au chauvinisme. Ostiguy définit donc le populisme comme l'exhibition de manières « basses » qui transgressent la façon appropriée (élevée) de faire de la politique ou de se comporter en public²²⁰. L'axe « haut-bas » départage également les manières de prendre des décisions en politique. Ici, le « haut » correspond à une forme légale, impersonnelle et institutionnalisée de prise de décision, alors que le « bas » se caractérise par un leadership fort et personnel²²¹. L'objectif d'un acteur populiste est ainsi d'être perçu comme « l'un des nôtres » par les secteurs de la population se reconnaissant dans le style « bas »²²².

Les différentes définitions du style populiste n'intègrent pas toujours l'ensemble de ces éléments. Ce qui permet tout de même de les ranger dans une même catégorie est que la notion de style est mobilisée pour une même raison. Le concept sert à désigner un moyen, utilisé par certains acteurs politiques, de s'afficher symboliquement du côté du

²¹⁸ *Ibid.*, p. 200.

²¹⁹ Pierre Ostiguy, « Populism: A Socio-Cultural Approach », dans Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 77.

²²⁰ *Ibid.*, p. 76.

²²¹ *Ibid.*, p. 81.

²²² *Ibid.*, p. 77.

peuple. Cette proximité vis-à-vis du peuple peut apparaître dans un type de rhétorique, dans des comportements ou dans les deux à la fois.

L'unité du populisme est pensée ici sur le plan strictement formel. Ce que les différents acteurs identifiés au populisme ont en commun est un style, pas une politique ou des idées. Pour cette raison, il n'y a pas de problème théorique à voir le phénomène apparaître à gauche comme à droite²²³. La connotation oscille ici entre une appréciation négative du style populiste, qui l'associe à la démagogie ou à l'autoritarisme, et une appréciation plus neutre qui voit le style comme un élément essentiel de la politique. Par exemple, Taguieff associe le populisme à un style démagogique, manipulateur, corrompant le débat démocratique en mobilisant le ressentiment des masses²²⁴. À l'inverse, Moffitt et Tormey utilisent le terme style dans un sens plutôt neutre. Leur objectif en mobilisant ce terme n'est pas de dénoncer des comportements inauthentiques ou manipulateurs, mais plutôt d'analyser comment certaines actions influencent les identités politiques. Pour eux, le style est un élément qui ne peut pas être éliminé de la politique²²⁵.

2.1.2 Le populisme comme stratégie

Une deuxième façon de traiter du populisme est de l'approcher comme une stratégie politique. Le principal promoteur de ce type d'analyse est Kurt Weyland. Celui-ci définit le populisme comme « a political strategy through which a personalistic leader seeks or exercises government power based on direct, unmediated, uninstitutionalized

²²³ Benjamin Moffitt et Simon Tormey, *loc. cit.*, p. 392.

²²⁴ Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 194-195.

²²⁵ Benjamin Moffitt et Simon Tormey, *loc. cit.*, p. 389.

support from large numbers of mostly unorganized followers²²⁶. » Cette définition a d'abord été forgée dans le contexte latino-américain, mais elle ne s'y limite pas.

Ici, le populisme est d'abord et avant tout une stratégie de conquête et d'exercice du pouvoir politique. Sa principale caractéristique est qu'elle repose sur un individu plutôt que sur une organisation formelle, comme un parti, ou un groupe informel, comme une junte²²⁷. Le leadership populiste est donc personnel. De l'autre côté, le groupe auquel s'adressent les populistes est le peuple, une catégorie hétérogène, mais qui est prise pour un tout ayant une volonté unique incarnée dans la personne du leader²²⁸. En raison de l'absence d'une institution intermédiaire, la relation entre le populiste et sa base est perçue comme directe : il s'adresse à elle par la télévision et les médias sociaux ou lors de grands rassemblements publics. Le discours des populistes est largement non idéologique. Parce qu'il s'adresse à un groupe hétérogène, le leader tend à laisser de côté les promesses concrètes qui risquent de lui aliéner des secteurs de la population et cherche plutôt à mobiliser le peuple autour de grandes missions héroïques telles que la reconstruction de la patrie ou sa défense contre les « ennemis du peuple »²²⁹.

Les populistes sont donc des opportunistes avant d'être des idéologues et cherchent avant tout à conquérir le pouvoir : « only where personalistic leaders put vote maximization ahead of ideological purity can we speak of populism²³⁰. » Pour cette raison, le fascisme italien et le nazisme, même s'ils reposaient tous deux sur un leadership personnel fort, n'étaient pas populistes aux yeux de Weyland, car ils mettaient en avant la ferveur idéologique. De la même façon, les acteurs de l'extrême droite européenne ne sont pas populistes s'ils privilégient le maintien de l'idéologie au détriment de la possibilité d'accéder au pouvoir. Par exemple, Weyland affirme que

²²⁶ Kurt Weyland, « Populism: A Political-Strategic Approach », dans Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 50.

²²⁷ *Ibid.*, p. 56.

²²⁸ *Ibid.*, p. 59.

²²⁹ *Ibid.*, p. 58.

²³⁰ *Ibid.*, p. 50.

Jean-Marie Le Pen n'est pas un populiste parce qu'il a préféré préserver la pureté idéologique de son parti au détriment de l'élargissement de sa base électorale. En revanche, la stratégie de « dédramatisation » poursuivie par sa fille et successeuse à la tête du FN, Marine Le Pen, prouve qu'elle est populiste²³¹. La distinction entre deux types de leadership personnel – opportuniste et « idéocratique » – a l'avantage de réduire l'extension du concept en distinguant le populisme de l'extrémisme de droite. Toutefois, l'endroit où est tracée la frontière entre le populisme et le non-populisme peut parfois surprendre.

Comme pour l'approche stylistique, l'élément commun aux différents populistes est ici aussi de nature formelle. Une même stratégie peut être mobilisée par des acteurs politiques aux idées opposées. Mais la nature particulière de la stratégie populiste tend à la rendre hostile à toute idéologie. Le concept dénote une stratégie de manipulation sans aucun projet politique. Sa connotation ressemble donc à celle que l'on voyait dans l'approche stylistique. La différence est qu'il n'y a pas de place ici pour une appréciation plus neutre du phénomène. Les populistes servent leurs propres intérêts, s'attaquent aux différentes contraintes limitant leur pouvoir personnel et laissent généralement un bien maigre héritage politique qui contraste avec leurs déclarations grandiloquentes²³². Ce qui est dénoncé par l'usage du terme ici est la personnalisation de la politique et ses conséquences.

2.1.3 Le populisme comme logique politique

Une autre approche du populisme est celle qui l'analyse comme une logique politique. Il s'agit ici de l'approche proposée par Ernesto Laclau et reprise par Chantal Mouffe et les membres de ce qu'on a parfois appelé « l'école d'Essex »²³³. Le populisme est

²³¹ *Ibid.*, p. 63.

²³² *Ibid.*, p. 60-61.

²³³ Du nom de l'université d'attache de Laclau, plusieurs des membres de « l'école » étant d'anciens étudiants ou des collègues du théoricien. L'un de ses principaux représentants est Yannis Stavrakakis.

compris par Laclau comme une logique de construction des identités collectives populaires, une tâche qu'il assimile au politique lui-même. Parce qu'elle intervient dans le domaine *du* politique plutôt que de *la* politique, cette théorie se situe à un niveau d'abstraction plus élevé que les autres approches que nous avons vues jusqu'ici.

Les trois éléments essentiels de la conception du populisme de Laclau sont la logique des équivalences, l'antagonisme et le signifiant vide. D'abord, l'auteur affirme qu'un peuple est construit à la jonction de deux logiques sociales opposées : la logique de la différence – où les demandes sociales sont traitées de façon différenciée, au cas par cas – et la logique des équivalences pour laquelle les porteurs de ces différentes demandes, lorsque celles-ci restent insatisfaites, développent une certaine solidarité²³⁴. Dans ce second cas, les demandes sont considérées comme équivalentes et forment ce que Laclau appelle une chaîne d'équivalences. Or, ces équivalences ne sont pas déduites d'un élément positif partagé par l'ensemble des demandes, mais plutôt d'une opposition commune à un *autre*. Deuxièmement, en poursuivant sur cette idée, la construction d'un peuple nécessite la construction d'une frontière antagonique séparant le peuple de cet *autre* (le gouvernement, les élites, le « système » qui refusent d'accéder aux demandes). La raison pour laquelle il s'agit ici d'un antagonisme et non simplement d'une différence est que cet *autre* empêche la pleine constitution du peuple en laissant insatisfaites ses demandes : « puisque la plénitude de la communauté est précisément l'envers imaginaire d'une situation vécue comme *être déficient*, ceux qui sont responsables de cette situation ne peuvent constituer une partie légitime de la communauté : la rupture avec eux est inévitable²³⁵. » Tant que les demandes inscrites dans une chaîne d'équivalences demeurent insatisfaites, l'antagonisme avec le pouvoir demeure.

Le troisième élément important de la théorie du populisme de Laclau est le signifiant vide. Pour l'auteur, un simple sentiment de solidarité entre demandes insatisfaites ne

²³⁴ Ernesto Laclau, *op. cit.*, p. 88.

²³⁵ *Ibid.*, p. 106. L'auteur souligne.

constitue pas un peuple. Il faut que ce sentiment se cristallise dans une identité « qui ne représente plus les demandes démocratiques *comme* équivalentes, mais le lien d'équivalence comme tel²³⁶. » Cette identité est représentée par ce que Laclau nomme des signifiants vides, c'est-à-dire des mots ou des images qui sont vidés partiellement de leur contenu particulier pour incarner une universalité plus grande. Le mot « peuple » ainsi que ses équivalents (sans-culottes, *descamisados*, non-privilégiés²³⁷, etc.) peuvent devenir des signifiants vides lorsque leur sens particulier – ils désignent une partie seulement de la communauté (la *plebs*) – est en partie vidé pour leur permettre de représenter la totalité (le *populus*). Ce qui rend possible cette opération, c'est qu'il y aura toujours des demandes sociales qui resteront insatisfaites. Du point de vue de celles-ci, la communauté telle qu'elle existe se révèle « comme fausse totalité, comme partie qui est source d'oppression »; la *plebs* peut ainsi « aspirer à constituer un *populus* véritablement universel qui est nié par la situation existant réellement²³⁸. »

Pour Laclau, le populisme est donc une logique de construction d'un peuple. Un peuple se construit lorsque différentes demandes entrent dans une chaîne d'équivalences de façon antagonique au pouvoir et que cette chaîne se consolide autour de symboles populaires. L'approche de Laclau est parfois incluse dans la catégorie des approches idéologiques²³⁹. La raison pour laquelle nous la qualifions autrement²⁴⁰ est que, comme pour les deux autres approches que nous avons vues jusqu'ici, le populisme se définit par une forme plutôt qu'un contenu (ou, pour reprendre la terminologie de Laclau, un « rôle ontologique » plutôt qu'un « contenu ontique »²⁴¹). Le populisme ici n'a rien à

²³⁶ *Ibid.*, p. 115.

²³⁷ *Descamisados* signifie littéralement « sans-chemise ». Le terme était utilisé en Argentine sous le régime de Juan Perón. L'étiquette de « non-privilégié » a été d'abord mobilisée par le premier ministre grec Andréas Papandréou. Elle a été reprise par la suite par Aléxis Tsípras.

²³⁸ Ernesto Laclau, *op. cit.*, p. 116.

²³⁹ Barry Cannon, *loc. cit.*, p. 482. Cannon distingue tout de même la version « post-marxiste » de Laclau des versions libérales de l'approche idéologique.

²⁴⁰ Il est à noter que Moffitt et Tormey utilisent eux aussi la catégorie de « logique politique » pour qualifier l'approche de Laclau. Benjamin Moffitt et Simon Tormey, *loc. cit.*, p. 384.

²⁴¹ Ernesto Laclau, *op. cit.*, p. 108.

voir avec les idées des acteurs politiques (ni d'ailleurs avec une stratégie de conquête du pouvoir ou un style) : il s'agit d'une façon de constituer les groupes composant la société et qui lutteront dans l'arène politique²⁴². C'est en ce sens que l'approche de Laclau est une théorie *du* politique plutôt que de *la* politique. Il n'est donc pas difficile de voir pourquoi la logique populiste peut être à l'œuvre dans des mouvements politiques de droite ou de gauche.

Le concept ici a une valeur beaucoup plus positive que dans les autres approches. Bien qu'on trouve dans le camp populiste des leaders politiques comme Margaret Thatcher²⁴³ – avec qui Laclau ne partage certainement aucune affinité politique – le problème que posent ces personnes *n'est pas* leur populisme, mais leur idéologie. La connotation péjorative est donc ici absente du concept.

2.1.4 Le populisme comme idéologie

L'approche dominante dans la littérature scientifique contemporaine est sans contredit celle faisant du populisme une idéologie. C'est le politologue néerlandais Cas Mudde qui a formulé la définition qui est devenu hégémonique :

I define populism as an ideology that considers society to be ultimately separated into two homogeneous and antagonistic groups, “the pure people” versus “the corrupt elite,” and which argues that politics should be an expression of the *volonté générale* (general will) of the people²⁴⁴.

Mudde a repris cette définition dans ses travaux subséquents coécrits avec Cristóbal Rovira Kaltwasser. Elle a également été reprise, souvent textuellement, parfois avec de légères variations, par de nombreux auteurs²⁴⁵. Par exemple, Koen Abts et Stefan

²⁴² *Ibid.*, p. 141.

²⁴³ *Ibid.*, p. 98.

²⁴⁴ Cas Mudde, « The Populist Zeitgeist », *Government and Opposition*, vol. 39, n° 4, ed 2004, p. 543.

²⁴⁵ Koen Abts et Stefan Rummens, « Populism versus Democracy », *Political Studies*, vol. 55, n° 2, juin 2007, p. 409.; Ben Stanley, « The Thin Ideology of Populism », *Journal of Political Ideologies*, vol. 13, n° 1, février 2008, p. 102.; Matthijs Rooduijn, « The Nucleus of Populism: In Search of the Lowest

Rummens en proposent une version un peu plus concise : le populisme est pour eux « a thin-centered ideology which advocates the sovereign rule of the people as a homogeneous body²⁴⁶. » La domination de cette définition est également reconnue par les tenants d'autres approches théoriques. Moffitt et Tormey affirment ainsi : « There is little doubt that the conceptualisation of populism as an ideology has become the dominant position in the literature over the past few years²⁴⁷ ». Weyland reconnaît la recrudescence de la thèse idéologique et la pose en principale concurrente de son approche stratégique²⁴⁸. Yannis Stavrakakis et Anton Jäger, de « l'école d'Essex », évoquent quant à eux un « nouveau courant dominant » et qualifient la définition de Mudde de première définition opérationnelle du concept de populisme²⁴⁹.

L'élément central de cette approche est évidemment la notion d'idéologie. Définir le populisme comme idéologie a toujours posé problème en raison de la diversité des acteurs politiques identifiés au populisme. Conséquemment, Mudde et Rovira Kaltwasser reprennent une distinction proposée par le politologue Michael Freeden entre les idéologies « minces » (*thin*), dont fait partie le populisme, et les idéologies « denses » (*thick*) comme le socialisme, le libéralisme ou le fascisme²⁵⁰. Une personne n'est jamais *seulement* populiste. Le populisme est un ensemble limité d'idées qui apparaît toujours en combinaison avec une idéologie dense : à gauche, il se combine généralement avec une forme de socialisme et à droite avec un type de nationalisme²⁵¹.

Selon Mudde et Rovira Kaltwasser, l'idéologie mince populiste repose sur trois concepts. Le premier, le peuple, est le plus important en ce qu'il donne sens aux deux

Common Denominator », *Government and Opposition*, vol. 49, n° 4, octobre 2014, p. 592.; Nadia Urbinati, « The Populist Power », *Democracy Disfigured*, Harvard University Press, 2014, p. 131.

²⁴⁶ Koen Abts et Stefan Rummens, *loc. cit.*, p. 409.

²⁴⁷ Benjamin Moffitt et Simon Tormey, *loc. cit.*, p. 383.

²⁴⁸ Kurt Weyland, *op. cit.*, p. 49.

²⁴⁹ Yannis Stavrakakis et Anton Jäger, « Accomplishments and Limitations of the 'New' Mainstream in Contemporary Populism Studies », *European Journal of Social Theory*, vol. 21, n° 4, novembre 2018, p. 548.

²⁵⁰ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 6.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 21.

autres : l'élite, qui est son opposé, et la volonté générale qui est son expression. Le peuple est conçu comme un groupe homogène et moralement pur. Les populistes rejettent, par exemple, les divisions de classes qu'ils voient comme des divisions factices créées par les élites²⁵². Le populisme est ainsi anti-pluraliste. Le second concept est celui d'élite. Selon Mudde et Rovira Kaltwasser, la distinction entre le peuple et l'élite est morale plutôt qu'empirique, comme l'indiquent les adjectifs « pur » et « corrompu » dans leur définition²⁵³. Les élites sont bien sûr des gens ayant un certain pouvoir, mais les populistes eux-mêmes ainsi que leurs alliés en sont exclus. La distinction entre le peuple et l'élite n'est donc pas fondée sur un critère objectif. Il s'agit avant tout d'une distinction morale entre amis et ennemis. Le troisième élément est l'appel à la volonté générale. Mudde et Rovira Kaltwasser reprennent ici la distinction que fait Rousseau entre la *volonté de tous*, qui est la somme des volontés individuelles, et la *volonté générale* qui se comprend comme la capacité des membres d'une communauté à se donner des lois qui correspondent à leur intérêt commun²⁵⁴. Les auteurs interprètent cette seconde notion comme une forme de monisme : les populistes supposent qu'il existe *une* volonté générale plutôt qu'une pluralité d'intérêts divergents. Pour eux, l'appel populiste à la volonté générale peut avoir des effets positifs ou négatifs : il peut permettre à différents groupes opprimés de joindre leurs forces et défendre le principe de souveraineté populaire; il peut également servir à étouffer les voix discordantes qui menacent l'homogénéité du peuple²⁵⁵.

Il existe d'autres définitions du populisme qui peuvent être considérées comme « idéologiques » et qui sont très similaires à la conception de Mudde sans la reprendre telle quelle. Jan-Werner Müller croit que le populisme n'est pas une « idéologie dense », mais qu'il montre néanmoins « une logique interne spécifique et

²⁵² *Ibid.*, p. 12-13.

²⁵³ *Ibid.*, p. 11.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 16.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 18.

identifiable²⁵⁶. » En particulier, il définit le populisme comme la « revendication morale d'un monopole de la représentation populaire²⁵⁷ ». Müller se situe donc, lui aussi, sur le terrain des idées. On retrouve dans ses travaux les mêmes éléments que l'on trouvait chez Mudde et Rovira Kaltwasser²⁵⁸. En effet, la distinction entre le peuple et les élites est morale et le peuple est considéré comme une entité homogène : « les populistes considèrent que des élites immorales, corrompues et parasitaires viennent constamment s'opposer à un peuple envisagé comme homogène et moralement pur²⁵⁹ ». Quant au troisième élément, l'appel à la volonté générale, Müller apporte une nuance. Pour Rousseau, ce sont les citoyens qui déterminent ce qu'ils croient être la volonté générale. Au contraire, les populistes affirment connaître la volonté réelle du peuple sans même avoir besoin de le consulter. Ce faisant, ils font appel non à la volonté générale, mais à l'*esprit du peuple*²⁶⁰. Cette nuance débouche sur une conception différente du rapport entre populisme et démocratie. Alors que Mudde et Rovira Kaltwasser affirment que le populisme peut être démocratique ou autoritaire, Müller croit qu'il est nécessairement antidémocratique.

Kirk Hawkins propose quant à lui une approche du populisme qu'il appelle discursive. Il définit la notion de discours comme quelque chose combinant des éléments idéologiques et rhétoriques²⁶¹. Le populisme est ainsi un ensemble d'idées, mais qui demeurent latentes et qui ne débouchent pas sur des politiques précises. Il se manifeste par un langage emphatique et hyperbolique. Bien qu'il préfère le terme de discours à celui d'idéologie mince, Hawkins minimise la différence entre les deux étiquettes. Dans les deux cas, le populisme est vu « as a set of *ideas* rather than as a set of actions

²⁵⁶ Jan-Werner Müller, *Qu'est-ce que le populisme ? Définir enfin la menace*, Paris, Premier Parallèle, 2016, p. 175.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 54.

²⁵⁸ Müller se dit lui-même en « plein accord » avec l'approche de Mudde. Cf. *Ibid.*, p. 52.

²⁵⁹ *Ibid.*

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 59.

²⁶¹ Kirk A. Hawkins, « Is Chávez Populist?: Measuring Populist Discourse in Comparative Perspective », *Comparative Political Studies*, vol. 42, n° 8, août 2009, p. 1045.

isolated from their underlying meanings for leaders and participants²⁶². » Quant à la définition elle-même, Hawkins considère le populisme comme « a Manichaeian discourse that identifies Good with a unified will of the people and Evil with a conspiring elite²⁶³. » L'opposition peuple-élite est ici aussi morale. La notion rousseauiste de *volonté générale* apparaît également dans cette définition et le populisme est compris comme une forme d'anti-pluralisme. Les droits des minorités peuvent être violés au nom de la volonté du peuple²⁶⁴.

Toutes ces définitions peuvent ainsi être ramenées à trois éléments qui forment, peut-on dire, le noyau de l'approche idéologique du populisme : l'anti-pluralisme, l'anti-élitisme et le moralisme. L'idéologie populiste est anti-pluraliste, car le peuple est considéré comme un corps homogène. Le recours à la notion de volonté générale ou à celle de *Volksggeist* vient renforcer cette idée. Comme l'affirment Abts et Rummens, c'est parce que le peuple est homogène qu'il peut avoir une volonté unique et identifiable²⁶⁵. Elle est anti-élitiste, car les populistes s'en prennent à des groupes perçus comme puissants et utilisant leur pouvoir à mauvais escient, contre le peuple. L'élite est « corrompue » pour Mudde et Rovira Kaltwasser, « immorale » et « parasitaire » pour Müller et elle représente le Mal pour Hawkins. Enfin, l'idéologie populiste est moraliste, car elle repose sur des distinctions d'ordre moral et non empirique. L'appartenance au peuple ou à l'élite ne dépend pas de critères sociologiques, culturels ou économiques, mais plutôt du camp politique dans lequel on se range. Sont du peuple les personnes qui sont du bon côté et de l'élite celles qui sont du mauvais. Pour les populistes, la politique se résumerait donc à une confrontation entre les forces du bien et les forces du mal.

La connotation associée au concept dans cette approche est péjorative. L'idéologie populiste entre en contradiction avec le libéralisme ou même avec la démocratie.

²⁶² *Ibid.*, p. 1043.

²⁶³ *Ibid.*, p. 1042.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 1044.

²⁶⁵ Koen Abts et Stefan Rummens, *loc. cit.*, p. 408-409.

Müller, par exemple, juge qu'il « ne peut y avoir de démocratie sans pluralisme²⁶⁶. » Puisque le populisme serait toujours anti-pluraliste, il représenterait une menace constante à la démocratie. Dans des cas extrêmes, le populisme est même associé au totalitarisme. On trouve cette association chez Abts et Rummens, Nadia Urbinati de même que dans certains travaux de Müller²⁶⁷. Reprenant à leur compte l'appareil théorique du philosophe Claude Lefort, ils avancent que les populistes tentent de résoudre le paradoxe constitutif de la démocratie qui est que le pouvoir appartient à la fois au peuple et qu'il n'appartient à personne²⁶⁸. Or, la résolution de ce paradoxe, qui ne peut se faire que par l'identification du peuple à un contenu déterminé, à une personne ou à un parti, est précisément le signe du totalitarisme. La position de Mudde et Rovira Kaltwasser est sans doute ici la plus nuancée. Les auteurs croient que le populisme peut être ou bien un danger ou bien un correctif à la démocratie²⁶⁹. Malgré tout, le populisme est toujours antilibéral. Il ne peut être démocratique que dans un contexte dictatorial où il agit comme force de démocratisation.

Dans la documentation contemporaine, le populisme est donc défini de quatre façons distinctes. Comme style, stratégie ou logique, les connotations qui lui sont associées sont liées non aux politiques des populistes, mais à leur manière d'agir ou de faire de la politique. Le populisme pose problème parce qu'il s'agit d'une forme de démagogie ou de manipulation. Ou encore, il est positif parce qu'il dénote une forme véritable de politique. Lorsqu'il est interprété comme idéologie, toutefois, ce sont les idées des populistes qui définissent le phénomène. Celles-ci posent problème parce qu'elles sont opposées aux idéaux démocratiques ou libéraux. La différence ici mérite notre

²⁶⁶ Jan-Werner Müller, *op. cit.*, p. 23.

²⁶⁷ Koen Abts et Stefan Rummens, *loc. cit.*, p. 414.; Nadia Urbinati, *op. cit.*, p. 132.; Jan-Werner Müller, « “The People Must Be Extracted from Within the People”: Reflections on Populism », *Constellations*, vol. 21, n° 4, 2014, p. 488.

²⁶⁸ Ces auteurs fondent leur rapprochement entre le populisme et le totalitarisme sur trois textes de Lefort. Claude Lefort, « La logique totalitaire », *L'Invention démocratique*, Paris, Fayard, 1981, p. 87-110; Claude Lefort, « La question de la démocratie » et « Permanence du théologico-politique », *Essais sur le politique, XIXe - XXe siècles*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 17-32 et 275-329.

²⁶⁹ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 79.

attention. En effet, les auteurs de l'approche idéologique défendent que le populisme forme une famille idéologique. Or, ils reconnaissent également que le populisme se trouve tant à gauche qu'à droite. Il faut donc se demander comment ils résolvent cet apparent paradoxe. Nous verrons que la solution qu'ils proposent passe par une réinterprétation libre de la notion d'idéologie mince.

2.2 L'idéologie populiste : la construction rétrospective d'une famille politique

Le débat sur la définition a eu pour effet de simplifier le champ des études sur le populisme. Les usages idiosyncratiques du concept se sont raréfiés et ont laissé place à un nombre limité de grandes approches parmi lesquelles l'approche idéologique occupe une place dominante. Cette évolution de la littérature a été célébrée comme une avancée pour la science politique. Les principales critiques du concept – selon lesquelles le populisme est un terme vague ou une insulte – pourraient désormais être dépassées²⁷⁰. En outre, la substitution des définitions contextuelles par des définitions générales permettrait à la recherche comparative de s'épanouir. De cette façon, la littérature contemporaine ne permettrait pas seulement d'enfin définir un terme encombrant pour la science politique. Elle permettrait aussi, et surtout, de développer de nouvelles connaissances sur les réalités politiques d'aujourd'hui.

L'objectif de cette section est de nuancer cet enthousiasme de la documentation. Nous montrerons que la définition idéologique dominante souffre de nombreux problèmes qui permettent de mettre en doute son utilité pour l'avancement de la recherche en science politique. Nous défendrons que l'entreprise visant à inclure dans une même famille idéologique tous les acteurs politiques associés au populisme contribue à obscurcir plutôt qu'à éclairer le phénomène. Quant à la notion d'idéologie mince, qui

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 1.

doit servir de ciment conceptuel à cette famille politique, elle ne permet pas d'établir le populisme comme idéologie distincte. L'approche idéologique conduit donc la recherche à une série de confusions.

2.2.1 Le problème de l'unité

La recherche de la définition *du* populisme repose sur un présupposé évident : celui selon lequel le nom de populisme correspond à un seul et unique phénomène. Ce postulat ne repose pas sur des observations empiriques. Par exemple, le concept n'est pas employé pour dénoter une convergence idéologique, perceptible empiriquement, entre des acteurs politiques radicaux de gauche et de droite²⁷¹. L'unité du phénomène repose sur une intuition : on croit savoir *qui* est populiste et ces derniers se trouvent tant à gauche qu'à droite. C'est Benjamin Moffitt qui énonce le plus clairement cette intuition : « while authors might disagree as to what populism *is*, they do not tend to disagree about who populists *are*²⁷². » Moffitt ne fait pas partie des auteurs associés à l'approche idéologique, mais on retrouve chez ces derniers la même intuition. Ainsi, Mudde et Rovira Kaltwasser vantent la valeur de leur définition en signalant qu'elle englobe « the broad range of political actors *normally associated with the phenomenon*²⁷³ » et Hawkins croit que les données récoltées à l'aide de la méthode de recherche empirique qu'il a développée se comparent bien « to *common understandings of actual cases of populism*²⁷⁴ ».

²⁷¹ L'un des rares cas de convergence de ce type est le gouvernement de coalition formé par le parti de gauche SYRIZA et le parti de droite ANEL en Grèce entre 2015 et 2019. Or, celui-ci est considéré comme le premier exemple d'alliance entre populistes de gauche et de droite en Europe, ce qui montre que ce ne sont pas des rapprochements de ce type qui ont alimenté la recherche sur le populisme. Cf. Paris Aslanidis et Cristóbal Rovira Kaltwasser, « Dealing with Populists in Government: The SYRIZA-ANEL Coalition in Greece », *Democratization*, vol. 23, n° 6, septembre 2016, p. 1078.

²⁷² Benjamin Moffitt, *loc. cit.*, p. 198. L'auteur souligne.

²⁷³ Cas Mudde et Cristóbal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 20. Nous soulignons.

²⁷⁴ Kirk A. Hawkins, *loc. cit.*, p. 1042. Nous soulignons.

Le point de départ de la recherche ici n'est donc pas l'existence d'une réalité qui échappe à nos catégories d'analyse, mais plutôt l'existence d'un mot problématique. Par le passé, en particulier en Amérique latine, le concept de populisme avait été élaboré pour répondre à un manque dans l'appareil théorique des sciences sociales. Le développement du sous-continent suivait une voie particulière qui nécessitait d'être analysée à l'aide de catégories adaptées. Dans le débat actuel sur la définition, le concept de populisme ne semble pas répondre à un tel manque. Tout se passe comme si les protagonistes du débat n'élaborent pas un concept qui correspond à une réalité, mais cherchent plutôt une réalité qui correspond au concept de populisme.

L'unité du populisme est une présupposition qui teinte la littérature et qui est très peu remise en question. Sans que l'on sache tout à fait ce qu'est le populisme, on a du moins la certitude qu'il s'agit d'une seule chose. Comme le remarque Marco d'Eramo, le débat sur la définition du populisme présuppose un réalisme des universaux : ce débat « rests on confidence that the concepts we use are — in scholastic terminology — universals with their own independent reality²⁷⁵. » D'Eramo fait ici référence à une vieille querelle issue de la philosophie médiévale portant sur la question des relations entre la sémantique et l'ontologie²⁷⁶. En bref, il s'agit de savoir si les concepts universaux (c'est-à-dire qui peuvent s'appliquer à plusieurs objets singuliers) sont des choses ou des noms. Malgré son ancienneté et ses allures byzantines, ce débat peut nous aider à expliquer ce qui pose problème ici avec la présomption d'unité du populisme. La querelle des universaux oppose principalement les réalistes et les nominalistes. Les premiers adhèrent à l'idée selon laquelle, pour reprendre les mots du philosophe Claude Panaccio, « à toute abstraction intellectuelle justifiée doit correspondre une séparation dans l'être [...] À chaque concept distinct et non arbitraire

²⁷⁵ Marco D'Eramo, « They, the People », *loc. cit.*, p. 133.

²⁷⁶ Alain de Libera, *La querelle des universaux: de Platon à la fin du Moyen Age*, Paris, Seuil, 1996, p. 23.

doit par conséquent correspondre une entité distincte²⁷⁷. » Les concepts universaux correspondent donc à des choses qui existent réellement dans le monde au même titre que les objets singuliers. À l'inverse, les nominalistes croient que seules existent réellement les choses singulières. Par conséquent, les universaux ne sont que des mots désignant une pluralité de choses²⁷⁸. Ainsi, pour les réalistes, dans la proposition « Socrate est un homme », tant « homme » que « Socrate » sont des choses réelles. Toutefois, pour les nominalistes, « homme » n'existe pas réellement : il s'agit d'un mot qui renvoie à *des* hommes singuliers (Socrate, Platon, Aristote, etc.).

Le débat sur la définition du populisme suppose une position réaliste. En effet, la question « qu'est-ce que le populisme? » suppose que le populisme est une chose réelle, indépendante de l'esprit humain, que l'on peut observer et définir. À partir d'une position nominaliste, les problèmes posés par le concept sont assez différents. Ainsi, pour d'Eramo, « the appropriate question would not be 'What is populism?' but rather 'When did this term appear? How has its meaning changed? Who uses it? When? Why? To what purpose?'²⁷⁹ » La position réaliste ne peut pas poser ces questions parce qu'elle prend le mot pour la chose. L'unité linguistique est transférée dans la réalité. L'existence d'un mot unique, tant et si bien qu'il est employé correctement, signifie qu'il existe une réalité unique qui lui correspond.

Nous pouvons voir un bon exemple de ce présupposé réaliste dans un article de Matthijs Rooduijn intitulé « The Nucleus of Populism: In Search of the Lowest Common Denominator ». On pourrait croire que l'auteur échappe au problème que nous avons nommé parce qu'il problématise la question de l'unité du populisme. Il se demande, en effet, si les différents acteurs ayant été étiquetés « populistes » ont vraiment quelque chose en commun. Il écrit :

²⁷⁷ Claude Panaccio, « Guillaume d'Ockham et la perplexité des platoniciens », *Cahiers d'épistémologie*, n° 155, 1992, p. 8.

²⁷⁸ Alain de Libera, *op. cit.*, p. 138-139.

²⁷⁹ Marco D'Eramo, « They, the People », *loc. cit.*, p. 134.

Within each body of literature, the classification of political actors as populist is often in accordance with a *contextual* definition of populism. It is therefore unclear whether Perón would be labelled populist by European standards and whether [Ross] Perot would be seen as a populist according to the Latin American point of view²⁸⁰.

À ce point, Rooduijn est tout près d'admettre que le concept de populisme renvoie à plusieurs réalités distinctes. Toutefois, la réponse qu'il apporte au problème montre qu'il partage le même a priori réaliste que ses collègues. L'auteur analyse six cas archétypaux de populisme (le Parti populiste, Ross Perot, Juan Perón, Hugo Chávez, Jean-Marie Le Pen et Silvio Berlusconi). Il découvre qu'ils ont en commun quatre caractéristiques, toutes de nature idéologique : la centralité du peuple, l'antiélitisme, l'homogénéité du peuple et la proclamation d'une crise. De cette découverte, l'auteur tire la conclusion suivante : « actors labelled as populist actually have something in common and [...] it is not a coincidence that they have all been labelled in the same way²⁸¹. » Le problème ici est que Rooduijn se dispense d'expliquer comment des acteurs ayant été étiquetés de la même façon, mais pour des raisons différentes, se retrouvent en dernière analyse à avoir « quelque chose en commun ». C'est ici que nous voyons poindre la position réaliste. Pour Rooduijn, le populisme a une existence indépendante de l'esprit humain. Les auteurs ayant travaillé sur le sujet ont bien pu écrire des choses différentes, contradictoires et même erronées. Il n'en demeure pas moins qu'ils observaient tous un même objet. Chacun en a saisi une dimension ou un élément. Il est donc possible, à partir de ces définitions partielles, de découvrir sa véritable définition.

Le problème de cette perspective est qu'elle ne permet pas de comprendre que les concepts ont une histoire, qu'ils émergent et peuvent disparaître et, qu'entre les deux, leur signification change. C'est ce que nous avons tenté de montrer au chapitre précédent. Le concept (ou le mot) de populisme ne signifie pas la même chose lorsqu'il est employé par Hicks, Germani ou Taguieff. Et s'il ne signifie pas la même chose, ce

²⁸⁰ Matthijs Rooduijn, *loc. cit.*, p. 573. L'auteur souligne.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 591-592.

n'est pas parce que chacun de ces auteurs travaille à partir de définitions différentes et parcellaires d'un *même* objet, mais parce qu'ils traitent d'objets *différents*. Or, une perspective réaliste ne permet pas de saisir ces changements conceptuels. La réapparition périodique du mot populisme dans l'histoire est prise pour la résurgence d'un même phénomène. Ainsi peut-on lire dans l'ouvrage de Mudde et Rovira Kaltwasser, en conclusion d'une courte histoire du populisme dans le monde : « In roughly 150 years populism has spread from a small elitist group in tsarist Russia and a broad but unorganized group in parts of the United States to a diverse political phenomenon that covers the globe²⁸². » De ce point de vue, ce n'est pas le mot qui s'est répandu dans le monde entier, mais la chose elle-même, de sorte qu'il existerait une filiation objective, même si elle est inconsciente, entre les populistes du XIX^e siècle et ceux que l'on trouve aujourd'hui partout dans le monde.

L'analyse du populisme est alors décontextualisée. Les enjeux théoriques et politiques qui ont conduit aux différentes formulations du concept sont évacués au profit d'une définition forgée a posteriori. Comme l'indique la sociologue française Annie Collovald, « le "populisme" n'accède ainsi à son évidence actuelle qu'après avoir non seulement fait table rase du passé mais aussi transformé le passé pour le faire coïncider avec les attentes intellectuelles et politiques du présent²⁸³. » Ainsi peut-on trouver dans la littérature contemporaine des comparaisons douteuses comme celles entre le Parti populiste américain, les *narodniki* et le boulangisme : « [w]hat united the US, Russian, and French populists of the nineteenth century was their shared celebration, to differing extents, of the "true" common rural people²⁸⁴ ». Un tel énoncé pose problème pour deux raisons. La première est que l'usage du temps passé suggère que ces trois mouvements avaient un lien objectif. En réalité, leur étiquetage a varié dans le temps. Dans le cas du boulangisme, c'est seulement dans les années 1990, cent ans après les

²⁸² Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 40.

²⁸³ Annie Collovald, *op. cit.*, p. 79.

²⁸⁴ Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *op. cit.*, p. 4.

faits, qu'il a été interprété comme une expérience populiste, et à ce titre, comparé aux deux autres mouvements. Auparavant, il avait été analysé comme un cas de bonapartisme, c'est-à-dire comme un mouvement politique autoritaire soutenu par les classes populaires²⁸⁵. En ce sens, il y avait peu d'intérêt à le comparer au parti politique américain ou au mouvement intellectuel anti-tsariste.

La seconde raison est que le « populisme » de chacun d'entre eux a signifié des choses différentes. Ce qui intéressait les contemporains du Parti populiste comme Frank McVey, c'était son programme; les historiens se sont par la suite intéressés à sa postérité aux États-Unis tant du côté du *New Deal* que du maccarthysme. Dans le cas du mouvement *narodnik*, les débats portaient plutôt sur la stratégie socialiste à adopter dans le cadre d'un pays n'ayant pas encore terminé sa transition vers le capitalisme. Pour le boulangisme, c'est plutôt la recherche des origines idéologiques du Front national qui a conduit à son interprétation, a posteriori, comme forme de populisme. Nous avons affaire ici à trois concepts distincts de populisme et non à trois interprétations d'un même concept. On remarque que le critère retenu pour unir les trois mouvements, la célébration du « vrai peuple rural », n'a joué de rôle dans aucun cas²⁸⁶. La comparaison ne repose pas sur une unité objective entre ces trois objets; elle contribue à *créer* cette unité. Les anciens usages du concept de populisme sont ainsi remplacés par une nouvelle définition à valeur universelle et transhistorique qui brouille notre compréhension des réalités du passé. Ironiquement, en cherchant à clarifier le sens général du mot, on aboutit plutôt à obscurcir les sens particuliers qu'il a pu revêtir jusqu'ici.

²⁸⁵ Michel Winock, « Populismes français », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 56, n° 1, 1997, p. 78.

²⁸⁶ L'apposition de ce critère au cas du boulangisme est, par ailleurs, assez surprenante puisqu'il n'a jamais été considéré comme un mouvement politique rural. Boulanger lui-même a été élu député de Paris. Ce qui a toujours caractérisé son mouvement, c'est « le caractère composite de sa clientèle ou de ses partisans ». Ses soutiens formaient un « syndicat de mécontents » réunissant les opposants de tous bords à la Troisième république : « bonapartistes, monarchistes, catholiques antilaïques, et même une partie des blanquistes ». Cf. *Ibid.*, p. 78-79.

Le présupposé de l'unité entraîne la recherche dans une direction déterminée. Les chercheurs doivent se demander ce qui unit une série d'acteurs aux politiques opposées dont on pense savoir intuitivement qu'ils sont populistes plutôt que de demander s'ils ont quelque chose en commun. Plutôt que de construire le concept sur le constat qu'un groupe d'acteurs politiques a en partage une identité politique qui le distingue d'autres groupes de la société, on le construit sur la base de noms propres hérités de la tradition. La conséquence est que l'on doit réinterpréter le passé pour justifier l'élaboration d'une définition unique du populisme. Nous pouvons voir ici une première raison qui nous conduit à douter de l'utilité du concept. En privilégiant une définition abstraite aux définitions contextuelles, on tend à obscurcir plutôt qu'à clarifier l'analyse des mouvements politiques du passé qui ont été étiquetés « populistes ». Reste à voir ce qu'il advient de ceux du présent.

2.2.2 Des vertus de l'ambiguïté : le populisme comme idéologie « mince »

Les populismes « réellement existants » se retrouvent d'un bout à l'autre du spectre idéologique. Situer le critère de définition du populisme dans son idéologie pose donc problème à première vue. Les auteurs de l'approche idéologique y répondent en précisant que le populisme est une idéologie d'un type particulier : il s'agit d'une idéologie *mince* qui se combine à d'autres idéologies. L'ambiguïté, mainte fois notée, du phénomène s'expliquerait ainsi. Le problème, toutefois, est que cette solution souffre elle-même d'ambiguïté. En effet, la « minceur » prend deux sens différents dans les travaux des auteurs de la thèse idéologique. Elle signifie parfois que l'idéologie populiste se fonde sur un nombre *limité* de concepts ou d'idées. D'autres fois, elle signifie que le populisme est une idéologie *incomplète*, qui n'existe donc empiriquement qu'en combinaison avec d'autres idéologies établies.

Les deux significations de la notion d'idéologie mince se retrouvent la plupart du temps entremêlées chez un même auteur. Considérons le cas de Koen Abts et Stefan

Rummens. Dans leur article, les auteurs expliquent d'abord la notion ainsi : « Populism does not provide a comprehensive vision of society. It only gives a precise meaning and priority to certain key concepts of political discourse, thereby generating a certain ideological picture of parts of the political domain²⁸⁷. » Ici, la notion est entendue dans son premier sens. L'idéologie populiste est mince parce qu'elle ne contient qu'un nombre limité d'idées (les auteurs nomment les concepts clefs de « peuple », de « démocratie » et de « souveraineté »). Toutefois, dès la page suivante, Abts et Rummens utilisent la notion dans son deuxième sens :

Populist ideology [...] only implies *that* the people constitute a homogeneous body, it does not say *what* this substantive identity should be. All actual populist movements need to supplement their thin-centered populist ideology with additional values and beliefs that give content to this substantive unity²⁸⁸.

Ici la minceur du populisme s'explique par le fait que les idées qu'il contient demeurent indéterminées. La notion d'homogénéité du peuple reste ouverte à la contestation sur la nature de cette homogénéité. Le sens de celle-ci sera fixé par une autre idéologie. Par exemple, dans un populisme de gauche, l'identité du peuple homogène sera une identité de classe alors que dans un populisme de droite, il s'agira d'une identité nationale. L'idéologie populiste a donc besoin d'être complétée par une autre idéologie.

La différence ici est importante. Considérée dans son premier sens, l'idéologie mince populiste peut avoir une existence autonome : un parti politique pourrait défendre comme cause unique le populisme de la même façon que d'autres partis à cause unique défendent les droits des personnes retraitées, la liberté sur Internet ou les droits des animaux. Compris dans son second sens, toutefois, l'idéologie populiste est trop mince pour exister par elle-même. Elle ne peut apparaître qu'en combinaison avec une autre idéologie. Cette fluctuation du sens de la notion est rendue visible par l'hésitation avec laquelle elle est expliquée. Par exemple, Mudde et Kaltwasser affirment dans certains cas que le populisme apparaît *presque toujours* en combinaison avec d'autres éléments

²⁸⁷ Koen Abts et Stefan Rummens, *loc. cit.*, p. 408.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 409. Les auteurs soulignent.

idéologiques, et dans d'autres cas, qu'il apparaît *nécessairement* sous forme combinée²⁸⁹. Dans le premier cas, le populisme est compris comme une idéologie limitée; dans le second, comme une idéologie incomplète en elle-même.

La définition qu'a donnée Freedon du concept d'idéologie mince correspond à la première signification, celle d'idéologie au nombre limité d'idées. L'auteur a introduit ce concept pour traiter du féminisme et de l'écologie, puis du nationalisme. Ces trois idéologies se distinguent des idéologies « denses » – comme le libéralisme, le conservatisme et le socialisme – en ce qu'elles ne proposent de solutions que pour un nombre restreint de problèmes politiques²⁹⁰. Elles peuvent exister dans l'espace public sous deux formes : ou bien elles se restreignent à leur noyau et défendent une cause unique, ou bien elles empruntent des éléments d'autres idéologies pour se densifier. Dans tous les cas, une idéologie mince possède un noyau et a une existence autonome. La combinaison avec d'autres idéologies est une possibilité, pas une nécessité.

On peut voir le problème que pose l'inclusion du populisme dans la famille des idéologies minces en le comparant au cas du nationalisme. Freedon affirme que le nationalisme « oscillates between [...] being a distinct thin-centred ideology and being a component of other, already existing, ideologies²⁹¹. » Le nationalisme peut être une idéologie distincte, quoique mince, dans de rares occasions, notamment lors de mouvements de libération nationale ou lors de guerres. Dans de telles circonstances, les quelques idées formant le noyau du nationalisme (la valorisation de la nation, la volonté de lui donner une expression institutionnelle, le sentiment d'appartenance, etc.) sont suffisantes pour le considérer comme une idéologie à part entière. Dans la plupart des cas, toutefois, le nationalisme s'entend avant tout comme une partie ou un modificateur d'autres idéologies établies. Dans ce cas, la perspective doit être inversée : « it is not that nationalism needs to be 'filled out by other idea-systems' as

²⁸⁹ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 6-7.

²⁹⁰ Michael Freedon, « Is Nationalism a Distinct Ideology? », *Political Studies*, vol. 46, n° 4, 1998, p. 750.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 751.

that it helps to fill them out²⁹². » Selon cette seconde perspective, il ne faudrait pas parler, par exemple, de « nationalisme libéral », mais plutôt d'une dimension nationaliste *à l'intérieur* de l'idéologie libérale²⁹³. Ici, le nationalisme ne formerait donc pas une famille idéologique distincte. Il pourrait simplement être subsumé sous l'une ou l'autre des idéologies établies.

Compris dans son second sens, le populisme n'est tout simplement pas une idéologie distincte et sa minceur n'y change rien²⁹⁴. L'usage de la notion d'idéologie mince ne sert pas ici à désigner le caractère limité du populisme, il sert plutôt à transformer un problème central du concept (son ambiguïté) en une caractéristique positive : le populisme est ambigu parce qu'il désigne un élément abstrait présent au sein d'idéologies contradictoires. En ce sens, il s'apparente davantage au nationalisme lorsque ce dernier est conçu comme une dimension à l'intérieur d'autres idéologies plutôt que lorsqu'il est vu comme une idéologie distincte. Ainsi, son inclusion dans la famille des idéologies minces représente un cas d'étirement conceptuel, c'est-à-dire une tentative d'accroître le nombre de cas auxquels s'applique un concept en obscurcissant sa définition²⁹⁵. Le concept d'idéologie mince devient effectivement obscur lorsqu'il peut désigner autant une idéologie limitée qu'un élément abstrait au sein de différentes idéologies.

La confusion entre ces deux conceptions du populisme conduit à deux problèmes. Le premier est celui de la priorité accordée à l'idéologie mince. Il est bien présenté par Barry Cannon : « If populism is the “thin ideology,” why should this be privileged in the analysis of a particular political movement over the “full” ideology, which gives it

²⁹² *Ibid.*

²⁹³ *Ibid.*, p. 759.

²⁹⁴ C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle parvient Freedon lui-même. Cf. Michael Freedon, « After the Brexit Referendum: Revisiting Populism as an Ideology », *Journal of Political Ideologies*, vol. 22, n° 1, janvier 2017, p. 1-11.

²⁹⁵ Giovanni Sartori, « Concept Misformation in Comparative Politics », *The American Political Science Review*, vol. 64, n° 4, 1970, p. 1041.

its programmatic content²⁹⁶ ? » On trouve, en effet, chez les auteurs de l'approche idéologique, plusieurs formulations laissant entendre que le populisme constitue un élément essentiel de l'identité politique de certains acteurs alors que leur idéologie dense serait un élément accidentel. Ben Stanley affirme ainsi : « populist movements have exhibited a large degree of diversity in *their choice of ideological bedfellows*²⁹⁷ ». De la même façon, Mudde et Kaltwasser écrivent : « Each populist actor emerges because of a particular set of social grievances, which influences *its choice of host ideology*²⁹⁸ ». Dans ces deux cas, l'idéologie hôte ou dense est perçue comme étant l'objet d'un choix de la part d'acteurs qui sont *a priori* populistes. Étrangement, le terme populisme semble être utilisé ici dans un sens qui est pourtant explicitement rejeté par les tenants de l'approche idéologique : celui d'*opportunisme*²⁹⁹. En effet, les politiques défendues par les populistes ne seraient pas choisies en fonction de leurs valeurs, mais en fonction du contexte politique dans lequel ils évoluent et qu'ils tenteraient d'exploiter. C'est donc par opportunisme, plutôt que par principe, que les populistes choisiraient les politiques qu'ils défendent.

En accordant de cette façon la priorité au populisme dans l'analyse, on en fait une famille idéologique à part entière qui est modifiée par les idéologies denses auxquelles il se combine. Ainsi, Mudde et Rovira Kaltwasser écrivent : « populism inevitably employs concepts from other ideologies, which [...] enable the formation of “subtypes” of populism. » Or, ne serait-ce pas plus exact d'affirmer l'inverse? C'est-à-dire que le populisme modifie des idéologies établies et crée des sous-types de socialisme, de nationalisme, de conservatisme ou de libéralisme? Après tout, on peut penser qu'un parti « populiste de gauche » aura généralement plus d'affinités avec un parti socialiste

²⁹⁶ Barry Cannon, *loc. cit.*, p. 485.

²⁹⁷ Ben Stanley, *loc. cit.*, p. 107. Nous soulignons.

²⁹⁸ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 21. Nous soulignons.

²⁹⁹ Sur le rejet de l'opportunisme comme critère de définition du populisme, cf. Cas Mudde, « The Populist Zeitgeist », *loc. cit.*, p. 542-543.

ou social-démocrate qu'avec un parti « populiste de droite »³⁰⁰. Ne serait-ce pas préférable dans ce contexte de le classer dans la même famille idéologique que les socialistes et les socio-démocrates plutôt que dans celle du populisme?

Le second problème est celui de la réinterprétation des idéologies hôtes du populisme. En analysant le populisme comme idéologie distincte plutôt que comme une dimension d'autres idéologies établies, les auteurs de l'approche idéologique font l'erreur de ranger dans la catégorie de populisme des éléments qui font partie de l'idéologie à laquelle il est jumelé. Examinons deux exemples. Le premier provient de Müller. Ce dernier affirme :

Le national-socialisme était une forme de populisme, mais tout populisme n'aboutit pas au national-socialisme ou à une autre forme de totalitarisme. Dans les années 1920 et 1930, il fallut que le racisme et l'exaltation de la violence se surajoutent à la revendication d'un monopole de la représentation pour qu'une logique populiste devienne spécifiquement national-socialiste³⁰¹.

Ici, le nazisme est interprété comme l'une des formes possibles du populisme, défini comme « revendication d'un monopole de la représentation ». Or, il est difficile de concevoir le nazisme sans aucune forme de « monopole de la représentation », c'est-à-dire un nazisme pluraliste. Le populisme, ainsi défini, n'est pas une idéologie qui s'est combinée à une autre. Il s'agit d'un élément *déjà présent* dans la définition du nazisme.

Le second exemple provient du livre de Mudde et Kaltwasser : « combining populism and anti-Semitism, some populists believe the national political elites are part of the age-old anti-Semitic conspiracy, accusing them of being “agents of Zionism”³⁰². » Ici

³⁰⁰ Une étude de Simon Otjes et Tom Louwse confirme cette hypothèse dans le cas des Pays-Bas. Comparant les votes au parlement du Parti socialiste (SP) et du Parti de la liberté (PVV), les auteurs concluent : « In general, SP and PVV vote very differently: the left-wing populist SP votes in the same ways as the other parties of the left, while the right-wing populist PVV votes in the same way as the other parties of the right. » Le seul enjeu sur lequel l'accord entre les deux partis est fort est celui de la relation vis-à-vis de l'Union européenne. Cf. Simon Otjes et Tom Louwse, « Populists in Parliament: Comparing Left-Wing and Right-Wing Populism in the Netherlands », *Political Studies*, vol. 63, n° 1, mars 2015, p. 75.

³⁰¹ Jan-Werner Müller, *op. cit.*, p. 66.

³⁰² Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 14.

encore, la « combinaison » entre le populisme et l'antisémitisme n'est pas évidente, car les attributs du premier sont déjà présents dans la définition du second. En effet, l'antisémitisme est anti-pluraliste, car il fait des Juifs une « race » ayant un caractère homogène, opposé à la « race aryenne », elle aussi homogène. Édouard Drumont, l'une des principales figures de l'antisémitisme français du XIX^e siècle, comparait ainsi les deux « races » : « Le Sémite est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé; l'Aryen est enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, franc, confiant jusqu'à la naïveté [...] le Sémite est négociant d'instinct, l'Aryen est agriculteur [...] le Sémite n'a aucune faculté créatrice, au contraire l'Aryen invente³⁰³ ». L'antisémitisme est également anti-élitiste, car il fait des Juifs des ennemis puissants, associés tantôt au capitalisme international, tantôt au communisme international, qui chercheraient dans tous les cas la domination mondiale³⁰⁴. Finalement, l'antisémitisme est moraliste parce qu'il fabrique un Juif mythique, imaginaire, dont l'identité repose sur l'adéquation simple « Juif = Mal³⁰⁵ ». On peut se demander à quoi ressemblerait un antisémitisme dépourvu de ces trois attributs qui sont pourtant censés appartenir en propre au populisme. Dans ces deux exemples, les idéologies denses sont réinterprétées. On leur retire des éléments de leur définition pour en faire des attributs d'une autre idéologie. Il n'est pas certain que cette décision permette d'enrichir l'analyse politique.

L'ambiguïté entre les deux sens de la notion d'idéologie mince conduit donc l'analyse dans une série de confusions. Doit-on parler de populisme de droite ou de droite populiste? Laquelle de l'idéologie mince ou dense est la plus importante à l'analyse? Les idées et les politiques d'une personne doivent-elles être attribuées à son idéologie mince ou son idéologie dense? Comment tranche-t-on? Ces questions découlent d'une confusion plus fondamentale, celle entre le contenu et la forme. En effet, comme idéologie distincte, le populisme réfère à un contenu, à des idées ou des politiques

³⁰³ François de Fontette, *Sociologie de l'antisémitisme*, 1. éd, Paris, P.U.F., 1984, p. 9-10.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 57.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 23.

partagées par un groupe d'acteurs politiques. Comme dimension d'autres idéologies, il réfère plutôt à un élément formel dont le contenu est fourni de l'extérieur par des idéologies non populistes. Le résultat est que la question de départ – qu'est-ce que le populisme? – ne trouve pas ici de réponse claire. Or, malgré ce manque de clarté, il existe une tendance dans les analyses des auteurs de l'approche idéologique à préférer le populisme aux identités politiques mieux définies et, souvent, explicitement revendiquées. Cette tendance est contestable, surtout lorsque le populisme est analysé avant tout comme un problème.

2.3 Le « problème » du populisme : le danger et l'irrationalité

Le débat actuel sur la définition est en grande partie motivé par l'intuition selon laquelle le populisme représente quelque chose de mauvais. Le sous-titre du livre de Müller est à cet égard plutôt explicite : « Définir enfin la menace³⁰⁶ ». L'auteur se donne pour objectif de « bien répondre à la question consistant à savoir ce qu'est à proprement parler le populisme [...] et en quoi consiste exactement le “problème” du populisme³⁰⁷ ». Définir le populisme sert ici à mieux le combattre. Or, chercher *le* problème du populisme pose un obstacle analogue à celui que nous avons vu dans la recherche de *la* définition du phénomène chez les tenants de l'approche idéologique. Puisque ce qui définit le populisme est son idéologie, le problème devrait être ses idées et ses politiques. Mais comme celles-ci sont diversifiées, qu'elles dépendent des éléments idéologiques combinés au populisme, le problème doit se trouver à un niveau d'abstraction plus élevé. Ainsi le problème n'est pas que les populistes sont racistes ou xénophobes, qu'ils dilapident les fonds publics, qu'ils rejettent les institutions parlementaires ou la démocratie. Ces choses sont vraies pour certains, mais pas pour

³⁰⁶ Jan-Werner Müller, *op. cit.*

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 12.

tous. Le problème est donc quelque chose de plus fondamental qui est la source commune de toutes ces choses. Il s'agit de leur idéologie mince qui est anti-pluraliste, anti-élitiste et moraliste. Et celle-ci ne se manifeste empiriquement que sous des formes diverses : sous la forme du racisme, de l'antiparlementarisme, de l'autoritarisme, etc. De cette façon, la multiplicité des dangers que posent les cas concrets de populisme est ramenée à l'unité.

Ce que nous défendons ici est que la préférence des tenants de l'approche idéologique pour une définition générique du populisme les conduit à consolider des connotations péjoratives qui ont été associées au phénomène dans le passé. Des pratiques et des idées diverses sont interprétées à partir d'un même schème, ce qui n'est pas toujours justifiable. Le résultat est que des incohérences dans l'analyse sont transformées en incohérences dans l'objet analysé. De la même façon, des idées réellement dangereuses sont assimilées à d'autres qui ne le sont pas franchement. De cette façon, l'irrationalité et le danger deviennent caractéristiques de tous les mouvements politiques identifiés au populisme. Nous pouvons le constater en analysant comment sont mobilisées les trois notions formant la définition du populisme dans l'approche idéologique : l'anti-pluralisme, l'anti-élitisme et le moralisme.

2.3.1 L'anti-pluralisme

L'anti-pluralisme renvoie à l'idée selon laquelle les populistes voient le peuple comme une entité homogène. Le premier sens qui vient à l'esprit lorsqu'on parle d'homogénéité du peuple est celui d'homogénéité ethnique. La notion renvoie alors au racisme ou à la xénophobie auxquels on associe souvent le populisme de droite. Mais comme le populisme peut également être de gauche ou « inclusif »³⁰⁸, il faut que

³⁰⁸ Cas Mudde et Cristóbal Rovira Kaltwasser, « Exclusionary vs. Inclusionary Populism: Comparing Contemporary Europe and Latin America », *Government and Opposition*, vol. 48, n° 2, 2013, p. 147-174.

l'homogénéité puisse signifier quelque chose de plus. Ainsi, un discours affirmant une identité d'intérêts entre personnes ou groupes différents sera également soupçonné d'anti-pluralisme.

On peut voir un exemple de cette confusion dans l'article de Rooduijn, dans un passage portant sur le Parti populiste américain : « The 'people' the Populists referred to was seen as a *uniform entity* that transcended specific classes and other groups. According to [Lawrence] Goodwyn, the Populists saw the 'people' as an *alliance* of northern farmers, southern blacks and urban workers³⁰⁹. » L'auteur fait ici des termes « alliance » et « uniformité » des synonymes. Pourtant, il est évident que les deux mots signifient des choses différentes. Si une entité est uniforme, c'est qu'elle est exempte de diversité interne. Une alliance, au contraire, suppose l'union entre des acteurs différents (que Rooduijn nomme, par ailleurs). En présentant ces deux termes comme des synonymes, l'auteur confond deux formes d'appel au peuple assez distinctes : fédérer des groupes sociaux aux intérêts divergents autour d'une lutte commune comme a tenté de faire le Parti populiste devient équivalent au fait de tenter de fixer une fois pour toutes l'identité du vrai peuple à partir d'un critère indiscutable (la race, la nation, la religion)³¹⁰.

D'une façon semblable, Müller affirme que l'homogénéité du peuple n'est pas nécessairement nationale ou ethnique, mais les populistes ont besoin d'un « critère moral préexistant à toute décision et séparant le bon peuple des mauvaises élites, d'un critère moral expliquant aussi qui fait réellement partie du peuple authentique et qui n'en fait pas partie³¹¹. » Comme exemple d'un tel critère, il nomme le travail : « l'abbé

³⁰⁹ Matthijs Rooduijn, *loc. cit.*, p. 580. Nous soulignons.

³¹⁰ C'est précisément sur la base de cette distinction que Stavrakakis et al. refusent de qualifier les partis d'extrême droite de populistes. Ceux-ci, affirment-ils, n'utilisent pas le mot « peuple » comme signifiant vide permettant l'expansion d'une chaîne de demandes sociales. Au contraire, ils lui donnent un sens précis, celui de « race » ou de « nation » qui fonctionne, dans leur discours, comme des identités naturalisées. Cf. Yannis Stavrakakis, Giorgos Katsambekis, Nikos Nikisianis, et al., « Extreme Right-Wing Populism in Europe: Revisiting a Reified Association », *Critical Discourse Studies*, vol. 14, n° 4, août 2017, p. 425.

³¹¹ Jan-Werner Müller, *op. cit.*, p. 66.

Sieyès [...] justifiait l'idée que le tiers état était l'authentique peuple français au motif qu'il *travaillait* contre l'aristocratie et le clergé³¹². » Or, il nous semble qu'un tel critère n'est pas de même nature que ceux de race, d'origine ethnique ou de religion. Ceux-ci sont des attributs immuables : personne ne peut changer sa couleur de peau ou son lieu de naissance et personne ne change de foi sur demande. Ainsi, une personne défendant que les seuls vrais Américains sont les *white anglo-saxon protestants* tient là un critère clair et indiscutable. Au contraire, le critère du travail est flou et peut recevoir plusieurs significations, comme le montre bien Canovan. Celle-ci note que l'Alliance des fermiers du Kansas (l'une des organisations fondatrices du Parti populiste) a tenté de l'inscrire dans ses règles d'adhésion :

They were prepared to admit any who "really worked" – a category which included not only farmers, laborers, and mechanics but also doctors, preachers, and teachers. But they excluded those who "lived off the labor of others" – under which heading they included bankers, lawyers, speculators, peddlers, commission merchants, etc. Clearly, any such classification must run into impossible distinctions³¹³.

En définissant le peuple comme tous ceux qui travaillent, on revient au problème initial : savoir ce qui compte comme « vrai travail » n'est pas beaucoup plus évident que de savoir qui compte comme membre du « vrai peuple ». Un tel critère est ouvert à la contestation. Il ne permet donc pas fixer une fois pour toutes l'identité du peuple. Au contraire, il peut très bien permettre la mobilisation de groupes marginalisés qui, sur la base d'une conception élargie du travail, peuvent se réclamer du peuple travailleur³¹⁴.

Le recours à la notion confuse d'homogénéité conduit à interpréter le populisme dans son ensemble comme une idéologie à la fois irrationnelle et dangereuse pour la

³¹² *Ibid.*, p. 67. L'auteur souligne.

³¹³ Margaret Canovan, *op. cit.*, p. 54-55.

³¹⁴ Les mobilisations féministes autour de la revendication de reconnaissance du travail invisible sont un exemple du caractère hautement contestable de la notion de travail. Ces luttes visent à élargir son sens pour lui permettre d'inclure des activités non rémunérées, majoritairement exercées par des femmes, auxquelles on dénie traditionnellement le titre de travail. Cf. Camille Robert et Louise Toupin (dir.), *Travail invisible : portraits d'une lutte féministe inachevée*, Éditions du remue-ménage, Montréal, 2018.

démocratie. Irrationnelle, parce que le peuple est toujours empiriquement pluriel. Croire en son uniformité est donc une sorte de lubie toujours démentie par les faits. Müller affirme ainsi que les populistes croient en l'existence d'un peuple « moral » ou « existentiel » dont l'existence ne peut pas être démontrée empiriquement. L'auteur s'appuie sur l'exemple des élections présidentielles mexicaines de 2006, lors desquelles le candidat perdant (par une faible marge), Andrés Manuel López Obrador, a refusé de concéder la victoire à son adversaire. Müller croit que c'est l'idéologie populiste de López Obrador qui l'a conduit à refuser le résultat et non les allégations de fraudes électorales³¹⁵. La victoire des « traîtres au peuple » n'était possible que sur le plan empirique (c'est-à-dire électoral) et non sur le plan moral « et aux yeux des populistes, et dans leur imaginaire, tout ce qui relève du monde empirique est toujours [...] à ranger derrière ou après la morale³¹⁶. » Ainsi, pour Müller, les populistes sont irrationnels parce qu'ils croient à un peuple imaginaire et nient la réalité des faits.

L'idéologie populiste est également dangereuse, parce que cette lubie d'homogénéité peut conduire les populistes à la suppression de toute diversité. Comme l'affirment Abts et Rummens, la conséquence de la logique identitaire du populisme est la destruction du non identique. Il s'agit donc d'une idéologie « protototalitaire³¹⁷ ». Mudde et Rovira Kaltwasser, bien que plus nuancés, affirment également le danger potentiel de l'idéologie homogénéisante du populisme. Les auteurs croient que le populisme est une force de démocratisation dans le cadre d'un régime autoritaire, mais qu'il représente un danger dans le cadre d'une démocratie libérale pluraliste. La raison est qu'ils interprètent l'homogénéité du peuple comme *alliance* dans le premier cas et comme *uniformité* dans le second. Dans le premier cas, l'appel à la souveraineté populaire contre la répression de l'État « contributes to the formation of a “master frame” through which opposition leaders can mobilize (all) those opposed to the

³¹⁵ À vrai dire, Müller n'évoque jamais ces allégations, ce qui renforce chez le lecteur l'impression que López Obrador a agi de façon totalement irrationnelle.

³¹⁶ Jan-Werner Müller, *op. cit.*, p. 81-82.

³¹⁷ Koen Abts et Stefan Rummens, *loc. cit.*, p. 414.

regime³¹⁸. » Dans le cadre d'un régime libéral, au contraire, l'appel au peuple est interprété comme un appel à une volonté uniforme fermée aux compromis avec les intérêts et les droits des minorités. Sans être une idéologie antidémocratique ou totalitaire, le populisme « can legitimize authoritarianism and illiberal attacks on anyone who (allegedly) threatens the homogeneity of the people³¹⁹ ».

2.3.2 L'antiélitisme

L'antiélitisme, comme critère de définition du populisme, pose des problèmes analogues. Il s'agit, ici encore, d'une notion formelle et non substantielle, une notion qui est donc incomplète. L'antiélitisme ne dit rien de l'identité des élites ni de la nature des accusations dirigées contre elles. Rooduijn dresse la liste des cibles potentielles des populistes :

[Anti-elitism] could be directed to a political elite (politicians in general, political parties, the 'established' political order), an economic elite (business elites, bank executives or capitalism in general), a cultural elite (intellectuals), a media elite (journalists) or a legal elite (judges)³²⁰.

Quant aux reproches, les populistes peuvent accuser les élites d'être déconnectées des gens ordinaires, d'être arrogantes, égoïstes, incompetentes ou encore corrompues. L'antiélitisme peut ainsi être mobilisé pour des raisons assez différentes.

Comme la notion d'homogénéité, celle d'antiélitisme permet de regrouper des idées et des pratiques qui débouchent pourtant sur des politiques hétéroclites. S'en prendre aux politiciens incompetents permet de leur opposer une expertise technocratique; dénoncer l'arrogance des intellectuels permet, au contraire, de justifier le rejet des avis d'experts ou de scientifiques. Dénoncer la déconnexion des politiciens en raison de leur politique migratoire sert d'argument pour réduire l'immigration; s'en prendre à

³¹⁸ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 88.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 18.

³²⁰ Matthijs Rooduijn, *loc. cit.*, p. 575.

l'avidité des banquiers peut servir à promouvoir une politique de redistribution des richesses. Ainsi, comme le souligne Barry Cannon, « while rejections of elites may unite so-called right-populists and left-populists [...] their ideological underpinnings are fundamentally distinct³²¹. »

Mais l'anti-élitisme souffre d'un autre problème. L'approche idéologique ne peut faire autrement que de traiter le rejet des élites en tant qu'idée. Ce faisant, elle transforme des pratiques politiques concrètes et toujours contextualisées en une croyance dogmatique. Le rejet des élites devient donc un rejet de l'élitisme. Ce glissement, nullement anodin, a pour conséquence de favoriser une conception du populisme comme phénomène irrationnel pour deux raisons. La première est qu'il place les populistes dans une situation faussement contradictoire : ils dénoncent les élites alors qu'ils en font eux-mêmes partie, du moins lorsqu'ils sont au pouvoir ou qu'ils sont présents au parlement depuis longtemps. Il s'agit d'un faux problème. Il n'est pas contradictoire pour un membre de l'élite politique de critiquer les élites économiques ou médiatiques par exemple. Il n'est pas non plus contradictoire pour un politicien de l'opposition de dénoncer les élites politiques au pouvoir. C'est seulement en interprétant une pratique politique concrète (la dénonciation d'une élite) comme une idéologie (l'anti-élitisme) que l'on peut considérer le populisme comme un phénomène contradictoire : s'ils sont anti-élitistes, les populistes devraient logiquement rejeter leur propre élitisme.

Les tenants de l'approche idéologique doivent donc montrer comment les populistes résolvent le prétendu paradoxe dans lequel ils se trouvent. On peut trouver deux solutions dans leurs écrits. Or, elles renforcent toutes deux une conception irrationaliste du populisme. La première est le recours au moralisme. Comme la distinction entre le peuple et l'élite est morale et non empirique, les populistes peuvent très bien s'exclure ainsi que leurs alliés et considérer que seuls leurs ennemis font partie de l'élite³²². Ils

³²¹ Barry Cannon, *loc. cit.*, p. 485.

³²² Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 12.

sont alors blanchis des soupçons de contradiction. En revanche, leur dénonciation de l'élite cible une pure chimère, ce qui prouve leur irrationalité. La seconde solution est celle du conspirationnisme. Ici, les populistes peuvent très bien être au pouvoir tout en dénonçant « les anciennes élites qui continueraient prétendument de tirer les ficelles en coulisse, et qui, ce faisant, empêcheraient les populistes de mettre en application la véritable volonté du peuple³²³. » Ils n'auraient donc pas réellement remplacé les anciennes élites, puisque celles-ci auraient en fait conservé leur pouvoir. La résolution du paradoxe nécessite ici le recours à des théories du complot.

L'approche idéologique favorise une conception irrationaliste du populisme pour une deuxième raison. En transformant la critique de la corruption des élites en idée, il n'y a plus de distinction possible entre des accusations fondées et infondées. La corruption, après tout, est un phénomène réel et peut devenir, dans certains contextes, un enjeu politique central. On peut donc demander avec Allan Sikk :

where exactly should a line be drawn between conscientious anticorruption stance and opportunistic anti-establishment rhetoric. What level of corruption – whether real or perceived – is “acceptable” so that anti-corruption rhetoric can be deemed as populist anti-establishment rhetoric?³²⁴

Pour Mudde et Rovira Kaltwasser, cette question n'est pas pertinente. Pour eux, ce qui importe pour la définition du populisme, c'est la *croyance* en la corruption des élites que celle-ci soit fondée ou non. Ainsi, les auteurs notent qu'Hugo Chávez et Alexis Tsípras ont tous deux régulièrement accusé les élites économiques d'entraver le travail de leurs gouvernements respectifs, des allégations qui, aux yeux des politologues, n'étaient « incidemment » pas infondées³²⁵. Plutôt que d'analyser ces déclarations dans leur contexte, elles sont vues comme des idées qui seraient défendues en toutes circonstances par les populistes. En somme, c'est une coïncidence si les allégations de

³²³ Jan-Werner Müller, *op. cit.*, p. 88-89.

³²⁴ Allan Sikk, « Parties and Populism », *Centre for European Politics, Security and Integration Working Papers*, n° 2, 2009, p. 8-9.

³²⁵ « [I]ncidentally, neither allegation was unfounded ». Cf. Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 13.

Chávez et Tsípras correspondent à la réalité, parce qu'ils auraient tenu le même discours dans des circonstances différentes. Ainsi, leurs allégations « non infondées » sont, aux yeux des auteurs, une forme d'antiélitisme au même titre que les discours conspirationnistes et antisémites soutenus par le parti d'extrême droite hongrois Jobbik dont ils parlent quelques lignes plus loin³²⁶.

Le critère de l'antiélitisme soulève finalement le problème de la distinction entre le populisme et le non-populisme. Si le terme peut tout désigner, de la critique de l'incompétence des politiciens au conspirationnisme, on peut se demander s'il permet d'opérer des distinctions pertinentes. Après tout, Mudde et Rovira Kaltwasser affirment eux-mêmes : « Most politicians claim full agency when things go well and almost full lack of agency when things go wrong. » Ils ont tendance à « externaliser » leurs échecs en les présentant comme « a consequence of “globalization” and international institutions like the EU and the IMF³²⁷. » Sur ce point, la plupart des politiciens ne semblent donc pas très différents des populistes, qui sont néanmoins décrits par les auteurs à l'aide d'un tout autre champ lexical. Les populistes expliqueraient leurs échecs par le fait que le véritable pouvoir est détenu par « some shadowy forces that continue to hold on to illegitimate powers to undermine the voice of the people », une explication qui rappellerait le « style politique paranoïaque » décrit par Richard Hofstadter³²⁸. Ainsi, le critère de l'antiélitisme, tel qu'employé par les tenants de l'approche idéologique, est très malléable, ce qui peut rendre son usage arbitraire.

³²⁶ *Ibid.*, p. 14.

³²⁷ *Ibid.*, p. 112.

³²⁸ *Ibid.*, p. 12.

2.3.3 Le moralisme

Le troisième élément de la définition idéologique du populisme est le moralisme. Nous avons déjà commencé à le voir, celui-ci est nourri par les deux autres éléments. En effet, puisque le peuple homogène n'a pas d'existence empirique et les élites dénoncées ne correspondent pas à toutes les élites, l'opposition peuple-élite doit nécessairement être une distinction morale. Le bon peuple des populistes n'inclut que leurs partisans et l'élite malfaisante correspond à leurs adversaires. Nous avons déjà vu également ce qui cloche dans cette vision du phénomène. D'abord, si l'homogénéité du peuple désigne une pratique d'alliances entre groupes sociaux marginalisés, on peut difficilement en conclure que les populistes croient en un peuple imaginaire. Ensuite, la contradiction entre le statut d'élite des populistes et leur « antiélitisme » est en fait un faux problème. Ils n'ont donc pas besoin de le résoudre en évoquant des conspirations sordides.

Toutefois, le moralisme signifie également autre chose. Il qualifie la vision qu'auraient les populistes de la politique. Ainsi, Hawkins affirme : « [Populism] assigns a moral dimension to everything, no matter how technical, and interprets it as part of a cosmic struggle between good and evil. History is not just proceeding toward some final conflict but has already arrived, and there can be no fence sitters in this struggle³²⁹. » Il s'agit donc d'un discours rédempteur qui contraste avec le discours pragmatique du pluralisme³³⁰. Pour Mudde et Rovira Kaltwasser également, les populistes croient que la société est divisée entre les bons et les vilains, alors que les pluralistes croient qu'elle est composée d'une pluralité de groupes aux intérêts divergents réglant leurs différends par compromis³³¹. De la même façon, Müller affirme que les populistes diabolisent leurs adversaires, alors que ce que les pluralistes doivent rechercher, c'est « une confrontation sobre – et même dépourvue de tout accent moral – portant sur les grandes

³²⁹ Kirk A. Hawkins, *loc. cit.*, p. 1043.

³³⁰ *Ibid.*, p. 1046.

³³¹ Cas Mudde et Cristobal Rovira Kaltwasser, *op. cit.*, p. 7-8.

orientations politiques³³² ». L'accusation de moralisme est donc soutenue par une conception dualiste de la politique où s'opposent le camp du moralisme et celui du pragmatisme.

On peut toutefois contester l'idée qu'il s'agit là de visions antagoniques de la politique. L'analyse qu'offre Canovan des « styles » rédempteur et pragmatique montre bien qu'ils sont en fait complémentaires. La distinction entre les deux est en fait une abstraction de pratiques concrètes qui sont, en réalité, mixtes³³³. Canovan donne l'exemple de l'élection. Il s'agit, d'un point de vue pragmatique, d'un moyen de distribuer pacifiquement le pouvoir politique; d'un point de vue rédempteur, il s'agit d'un rituel démocratique, d'un moment où le peuple prend en mains sa destinée. Or, sans cette croyance en l'importance de la souveraineté populaire, l'élection devient un foyer de corruption³³⁴. Il est difficile de concevoir une distinction claire entre pragmatisme et moralisme pour une autre raison. C'est que l'indignation morale peut servir de véhicule de mobilisation pour atteindre des objectifs politiques très concrets. Les inégalités, la précarisation ou encore le chômage ne produisent pas seulement des effets matériels; ils débouchent aussi sur des sentiments d'abandon, d'humiliation ou de perte de dignité³³⁵. Réclamer le respect de sa dignité n'est donc pas une demande strictement morale. Stavrakakis et Jäger montrent, par exemple, que lors des mobilisations espagnoles antiaustérité des dernières années, le concept de dignité était connecté à trois demandes très concrètes : du pain, du travail et un toit³³⁶.

L'opposition entre le moralisme et le pragmatisme est donc difficile à soutenir. Pour cette raison, l'inclusion du moralisme dans la définition du populisme pose problème. Il ne s'agit pas d'une caractéristique propre à un certain type d'acteur politique ou d'idéologie. Comme l'affirment Stavrakakis et Jäger, on trouve le moralisme sous des

³³² Jan-Werner Müller, *op. cit.*, p. 169.

³³³ Margaret Canovan, *loc. cit.*, p. 9.

³³⁴ *Ibid.*, p. 11.

³³⁵ Yannis Stavrakakis et Anton Jäger, *loc. cit.*, p. 560.

³³⁶ *Ibid.*

formes diverses et contradictoires : « such invocations [...] can be political or anti-political, democratic or anti-democratic, progressive or reactionary, heroic or even banal. That they are ubiquitous, rather than genre-specific, in political discourse per se should come as no surprise then³³⁷. » Or, la croyance en l'existence de cette opposition et l'association du populisme au moralisme ont pour effet de reconduire son interprétation comme phénomène irrationnel et dangereux. En effet, le dualisme pragmatisme-moralisme recouvre le dualisme réalité-illusion ou encore celui adulte-enfant³³⁸. Dans tous les cas, le pôle associé au pluralisme se trouve du côté de la raison et celui qui est associé au populisme, du côté de l'irrationnel. Ces dualismes reconduisent également l'association du populisme au danger. Si, pour les populistes, le débat politique est une confrontation entre le bien et le mal, il n'est pas possible pour eux de reconnaître une quelconque valeur aux opinions ou aux intérêts défendus par leurs adversaires. À leurs yeux, selon Kirk Hawkins : « The evil minority ceases to have legitimacy, citizenship, or possibly human rights because it has chosen to fight against the common good³³⁹ ». Les populistes seraient donc naturellement hostiles à toute attitude pragmatique. Avec les forces du mal, aucun compromis n'est envisageable.

En décortiquant les notions d'anti-pluralisme, d'anti-élitisme et de moralisme, on constate qu'il s'agit d'écrans derrière lesquels se cache une panoplie de pratiques et d'idées politiques qui ne méritent pas d'être analysées à partir d'un même schème. Puisque ce qui motive en grande partie la recherche actuelle sur le populisme est l'intuition qu'il s'agit d'un phénomène problématique, la présomption d'unité a des conséquences sur les connotations du concept. En effet, la définition idéologique

³³⁷ *Ibid.*, p. 559-560.

³³⁸ C'est Marco D'Eramo qui fait cette remarque en se référant au livre de Müller : « With condescension, Müller speaks of populists as if they were political teenagers, or younger, who can be granted a hearing so long as they don't break the furniture or make too much noise ». Il fait référence à un passage où l'auteur affirme qu'il faut débattre avec les populistes, mais seulement à condition qu'ils respectent les lois et n'appellent pas à la violence. Cf. Marco D'Eramo, « They, the People », *loc. cit.*, p. 135.; Jan-Werner Müller, *op. cit.*, p. 129.

³³⁹ Kirk A. Hawkins, *loc. cit.*, p. 1044.

assimile toutes sortes d'idées et de politiques qui semblent poser problème en suggérant qu'elles posent toutes le *même* problème. Cette entreprise d'uniformisation autorise un comparatisme excessif. Un cas extrême est celui de la Grèce où le parti néonazi Aube dorée a été quelques fois comparé à SYRIZA, le parti de gauche au pouvoir entre 2015 et 2019. Selon Rovira Kaltwasser, la comparaison est justifiée parce que les deux partis défendent avec trop de zèle la souveraineté populaire, menaçant ainsi les droits des minorités et les institutions politiques³⁴⁰. Ainsi, le nationalisme biologique prôné par Aube dorée, son usage de symboles nazis, ses organisations paramilitaires et sa violence physique envers des personnes immigrantes ou envers des militants de gauche sont relégués au second plan dans l'analyse³⁴¹. Le problème que poserait ce parti à la démocratie serait plutôt son « populisme », une caractéristique qu'il partagerait avec SYRIZA.

L'usage qui est fait du concept de populisme dans l'approche idéologique entérine ainsi des connotations négatives. Même si l'on ne trouve plus dans sa définition textuelle le racisme, l'autoritarisme, la démagogie et l'irrationalité, ces traits demeurent latents dans les notions d'anti-pluralisme, d'anti-élitisme et de moralisme. Ils restent donc associés au populisme. Or, l'étiquette est utilisée pour qualifier un large éventail de partis et d'acteurs politiques. Le résultat est que des idées et des pratiques politiques qui sont tout à fait légitimes sont associées à d'autres qui ne le sont pas.

³⁴⁰ Cristóbal Rovira Kaltwasser, « Populism, its opposites, and its contentious relationship with democracy », *openDemocracy*, en ligne, <<https://www.opendemocracy.net/en/can-europe-make-it/populism-its-opposites-and-its-contentious-relationships/>>, consulté le 19 septembre 2019.

³⁴¹ Antonis A. Ellinas, « Neo-Nazism in an Established Democracy: The Persistence of Golden Dawn in Greece », *South European Society and Politics*, vol. 20, n° 1, janvier 2015, p. 1-20.

2.4 Conclusion

Il existe un engouement certain dans la littérature contemporaine pour une définition générique du populisme. Or, il n'est pas certain que cette quête d'unité du phénomène représente une avancée pour la recherche en science politique. C'est du moins la conclusion à laquelle on peut aboutir lorsque l'on considère la position dominante dans ce débat, l'approche du populisme en tant qu'idéologie.

D'abord, la recherche d'une définition générale au détriment des différentes définitions particulières qui ont existé jusqu'ici rend obscures les expériences passées qui ont été associées au populisme. L'unité du terme n'est possible que par la décontextualisation. Ensuite, les cas contemporains de « populismes » sont eux aussi rendus obscurs par le fait que l'on privilégie dans l'analyse un aspect formel au détriment des politiques concrètes qu'ils défendent. En donnant la priorité à l'idéologie mince sur l'idéologie dense, on tend à mettre de côté les aspects les plus dérangeants des partis identifiés au populisme de droite (notamment le racisme et la xénophobie) pour se concentrer sur des éléments abstraits partagés par des forces de gauche. Finalement, l'approche idéologique conduit à subsumer de nombreuses pratiques et idées politiques sous une seule idéologie irrationnelle menaçant ou bien la démocratie libérale, ou bien la démocratie tout court.

Le résultat est que l'analyse politique en sort appauvrie. L'approche idéologique homogénéise des forces politiques contrastées. Elle privilégie à leurs différences substantielles leur unité formelle. Elle débouche sur une vision manichéenne de la société où s'affrontent les populistes et pluralistes, où les premiers représentent une menace contre laquelle doivent se défendre les seconds. La politique se résume ainsi à une lutte entre les amis et les ennemis de la démocratie. Puisqu'il s'agit ici d'une opposition politique, peut-être doit-on conclure que l'usage du concept de populisme,

même en tant que concept scientifique, en révèle davantage sur les a priori des analystes que sur les phénomènes qu'ils tentent d'appréhender.

CONCLUSION

Le populisme est loin d'être un terme neutre et strictement descriptif. Il s'accompagne toujours d'une série d'images négatives, à tel point qu'on pourrait croire que ce sont ces connotations qui le définissent avant tout. Il est vrai que dans son usage populaire, le mot sert plus souvent à discréditer un adversaire en l'associant à la démagogie qu'à décrire objectivement les orientations idéologiques d'un parti ou d'une personnalité politique. Or, on pourrait s'attendre à ce que l'usage savant du concept déroge à cette règle, qu'il mette en suspend la péjoration du terme. Des indices nous conduisent toutefois à en douter. Si le populisme est tant étudié aujourd'hui, ce semble être avant tout en raison de la « menace » qu'il est censé représenter pour l'ordre démocratique libéral. En ce sens, on trouve dans la littérature scientifique aussi une association intuitive du populisme à quelque chose de mauvais.

Ce mémoire avait pour objectif d'expliquer cette connotation péjorative qui colle au populisme. Nous avons procédé en deux temps. Le premier a permis de retracer ses origines. Nous avons d'abord distingué l'usage du terme comme nom de mouvements politiques précis de son usage comme concept généralisable. Cette distinction permet de comprendre que la signification du concept de populisme n'est pas prédéterminée par les mouvements politiques qui s'en sont réclamés au XIX^e siècle. Nous avons donc pu recentrer notre analyse sur les moments de conceptualisation du populisme à partir du milieu du XX^e siècle. Le concept a d'abord été forgé par des intellectuels américains dans le contexte de la Guerre froide. Il a servi alors à dénoncer le maccarthysme, considéré comme l'exemple le plus récent d'un mouvement populaire hostile aux institutions libérales et démocratiques. Il a par la suite été récupéré en Amérique du Sud pour analyser a posteriori les gouvernements dirigés par Juan Perón en Argentine

et Getúlio Vargas au Brésil. Dans ce contexte, « populisme » est devenu le nom de mouvements politiques progressistes, mais autoritaires et antilibéraux. Le concept a ensuite fait son entrée en Europe de l'Ouest pour qualifier un nouveau courant d'extrême droite représenté notamment par le Front national de Jean-Marie Le Pen.

Dans un second temps, nous nous sommes intéressés à la littérature contemporaine sur le populisme. La nouveauté de celle-ci par rapport à la période précédente est qu'elle s'est constituée en un champ d'études autonome dans lequel on trouve des courants théoriques identifiables. Nous avons commencé par présenter les principales approches actuelles sur le populisme de façon à isoler l'approche dominante dans la littérature scientifique, la définition idéologique. Nous avons ensuite pointé des problèmes qui sont au cœur de la conceptualisation du populisme comme idéologie afin de montrer que celle-ci ne repose pas sur des bases solides. En un mot, ce « nouveau » concept ne se justifie pas par le fait qu'il permettrait une meilleure analyse de la réalité politique actuelle ou passée. Enfin, nous avons montré que la définition idéologique du populisme reproduit son association au danger et à l'irrationalité. Les trois critères de définition – l'anti-pluralisme, l'antiélitisme et le moralisme – ne permettent pas de regrouper au sein d'une même catégorie des acteurs politiques partageants des traits communs. Ils servent plutôt à construire, à partir de critères abstraits, un ennemi de la démocratie libérale prenant la forme d'une hydre dont les têtes apparaissent et réapparaissent à différents moments de l'histoire, à gauche comme à droite et sur tous les continents.

Nous croyons que c'est ce qui explique la connotation négative du populisme. Durant toute sa courte histoire dans les sciences sociales, le concept de populisme a été avant tout utilisé pour des raisons politiques. On voit clairement dans les écrits de Richard Hofstadter, d'Edward Shils ou de Seymour M. Lipset que ce qui est en jeu dans la conceptualisation du populisme, ce n'est pas simplement l'analyse d'une nouvelle force politique. Les pluralistes américains cherchaient à distinguer deux formes de politiques : l'une rationnelle, démocratique et libérale; l'autre irrationnelle, extrémiste

et autoritaire. Il s'agit donc d'un usage politique qui vise à délimiter la frontière entre amis et ennemis. En Amérique latine, l'opposition conceptuelle entre le populisme et le libéralisme s'est consolidée même si l'irrationalisme et le caractère réactionnaire du populisme ont été fortement nuancés. En Europe, c'est surtout le racisme et le rejet de l'immigration qui ont été associés au concept. L'accent mis sur ces éléments a permis de renforcer l'association entre le populisme et l'anti-pluralisme et, par le fait même, l'opposition au libéralisme.

L'approche idéologique du populisme tente une synthèse. Elle tente de regrouper, au sein d'une même catégorie, les différentes forces politiques qui ont un jour ou l'autre mérité le nom de populiste. Pour cette raison, il n'est pas surprenant qu'elle finisse par reconduire ses connotations péjoratives. En cherchant à tout prix une unité idéologique derrière les forces « populistes » de gauche comme de droite, elle finit par l'imposer. Cette nouvelle famille politique n'a qu'une existence théorique. Elle n'est pas fondée sur le constat d'un rapprochement réel entre des acteurs politiques de gauche et de droite. Néanmoins, les tenants de l'approche idéologique reprennent l'opposition politique entre les populistes et les libéraux pluralistes qu'ils interprètent désormais comme une opposition entre deux idéologies « minces ». Ainsi, si le concept de populisme est connoté de façon si négative, c'est parce que pendant les quelque soixante dernières années, il a servi avant tout à désigner des adversaires.

L'objectif premier de ce mémoire n'était pas d'interroger la valeur heuristique du concept de populisme. Néanmoins, nous avons effleuré cette question de sorte qu'elle s'impose maintenant à nous. En retraçant le parcours du concept au XX^e siècle, nous avons insisté sur les motivations politiques qui ont poussé son usage dans les sciences sociales. En analysant l'approche idéologique, nous avons pointé des problèmes dans la conceptualisation de l'idéologie populiste sans aller toutefois jusqu'à la réfuter en bonne et due forme. Il convient donc, en guise de conclusion, de revenir sur la question de la pertinence du concept de populisme pour la science politique. Nous proposons ici

quelques pistes de réflexion et non une thèse argumentée. L'objectif est de participer à une discussion en cours, pas de tenter une réponse définitive.

Sur cette question, deux constats découlent de l'analyse présentée ici. Le premier est que la recherche d'une unité conceptuelle du populisme ne représente pas nécessairement un progrès de la science politique. Un bon concept de populisme n'a pas à englober toutes ses acceptions historiques ou contemporaines. Un tel critère représente un obstacle insurmontable en pratique. En outre, il s'agit d'un obstacle qui n'est pas souhaitable de tenter de surmonter. Nous avons vu que cette quête d'unité est injustifiable d'un point de vue historique. Pendant la majeure partie du XX^e siècle, le concept de populisme a été utilisé dans des contextes historiques et politiques différents, dans des champs d'études différents, pour nommer des phénomènes différents. Surmonter ces différences n'est pas un objectif en soi. L'efficacité d'un concept ne se mesure pas à sa capacité à englober toutes les significations possibles d'un mot, mais à sa capacité à saisir un aspect de la réalité. En ce sens, la question centrale de la recherche contemporaine – qu'est-ce que le populisme? – pose problème. En se focalisant à ce point sur la signification du concept, on oublie pourquoi celui-ci est utile à la recherche. On l'isole des contextes particuliers qui l'ont vu naître au point où l'on oublie à quelles réalités il est censé correspondre.

Le second constat sur la pertinence du concept découlant de ce mémoire est que l'usage dominant du concept, son usage comme nom d'une idéologie, devrait être abandonné. À tout le moins, on devrait lui préférer le clivage plus traditionnel entre la gauche et la droite. Nous avons vu les difficultés qui se posent lorsqu'on tente d'analyser des mouvements politiques à partir de leur idéologie « mince » plutôt que leur idéologie « dense ». Cette préférence tend à semer la confusion plutôt qu'à éclairer l'analyse. Pour sa part, le clivage entre la gauche et la droite demeure, malgré ses critiques, une distinction simple permettant de structurer le débat politique. Comme le remarquent les politologues Alain Noël et Jean-Philippe Thérien, ces étiquettes ont servi, depuis leur origine, à « marquer les différences entre les opposants mais aussi [à] désigner leurs

affinités et les alliances possibles entre les partis³⁴². » La gauche et la droite sont des pôles symboliques permettant d'établir des continuités historiques et de relier des familles politiques dans le temps et l'espace. La division permet « de créer une unité entre des luttes qui, se jouant à l'échelle de sociétés entières, deviennent compréhensibles en tant que conflits récurrents et significatifs³⁴³. » Elle donne ainsi une profondeur historique à l'analyse. On donc aurait tort de la secondariser et de lui préférer un terme notoirement flou et polémique.

Étonnamment, on peut trouver chez Cas Mudde, pourtant l'un des principaux représentants de la thèse idéologique du populisme, des remarques similaires. Dans un de ses ouvrages sur l'extrême droite européenne, il consacre un passage à des réflexions sur la terminologie. Dans ce champ d'études où les étiquettes prolifèrent (extrême droite, droite radicale, populisme de droite, nouveau populisme, national-populisme, etc.), Mudde choisit celle de « droite radicale populiste » de façon à mettre l'accent sur la droite radicale plutôt que sur le populisme :

In “radical right populism” the primary term is populism, while “radical right” functions merely to describe the ideological emphasis of this specific form of populism. Populist radical right, on the other hand, refers to a populist form of the radical right. Given that nativism, not populism, is the ultimate core feature of the ideology of this party family, radical right should be the primary term in the concept³⁴⁴.

Mudde reconnaît également l'existence d'un « populisme néolibéral » qui fait partie, avec la droite radicale populiste, de la grande famille du « populisme de droite ». Il prend soin, toutefois, de nous mettre en garde contre l'usage de cette catégorie large au détriment des deux idéologies qu'elle englobe : « given the different intellectual

³⁴² Alain Noël et Jean-Philippe Thérien, *La gauche et la droite: un débat sans frontières*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, p. 32-33.

³⁴³ *Ibid.*, p. 28.

³⁴⁴ Cas Mudde, *Populist radical right parties in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 26.

traditions underlying the ideologies of the two party families, it does not make much sense to use this overly broad category in the study of party families³⁴⁵. »

Ces réflexions vont dans le sens des nôtres. Toutefois, on s'étonne de constater que dans ses travaux sur le populisme, le politologue inverse sa position. Dans son chapitre dans l'*OHP*, il affirme que l'une des forces de l'approche idéologique du populisme est qu'elle permet la formation de taxinomies : « Such a taxonomy entails that populism is the primary, not the secondary, concept. In other words, populism is the classifier, not the qualifier³⁴⁶. » Qu'advient-il alors de la « droite radicale populiste »? Doit-elle être incluse dans une typologie des populismes, auquel cas le populisme devient sa caractéristique principale? Doit-elle au contraire être séparée du phénomène populiste dans son ensemble sous prétexte que son noyau de définition est le « nativisme »³⁴⁷? Dans un article écrit pour le quotidien anglais *The Guardian* à la fin de l'année 2017, Mudde a critiqué le choix du populisme comme mot de l'année par le dictionnaire de Cambridge³⁴⁸. Il y dénonce la transformation du concept en mot branché (*buzzword*) camouflant le véritable problème des partis de droite radicale populiste, leur nativisme : « This year mainly stands out for the way in which nativism has been whitewashed as populism³⁴⁹. » Or, comme on le voit, Mudde semble avoir lui-même contribué à la frénésie autour du populisme et à la confusion des termes en accordant la priorité dans l'analyse tantôt au populisme, tantôt au nativisme. En optant

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 294.

³⁴⁶ Cas Mudde, « Populism: An Ideational Approach », dans Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 36.

³⁴⁷ Ailleurs, nous avons traduit le terme « *nativism* » par « rejet de l'immigration ». Nous avons préféré conserver l'anglicisme ici, car Mudde définit son concept de façon précise. Pour lui, le nativisme est « an ideology, which holds that states should be inhabited exclusively by members of the native group (“the nation”) and that nonnative elements (persons and ideas) are fundamentally threatening to the homogenous nation-state. » Cf. Cas Mudde, *Populist radical right parties in Europe*, *op. cit.*, p. 22.

³⁴⁸ Cas Mudde, « Why nativism, not populism, should be declared word of the year », *The Guardian*, section Opinion, 7 décembre 2017.

³⁴⁹ *Ibid.*

résolument pour remettre l'idéologie « dense » au centre de l'analyse des partis politiques, nous pouvons éviter ce genre de confusion.

Si l'approche idéologique doit être rejetée, qu'en est-il des autres approches contemporaines, celles faisant du populisme un style, une stratégie ou une logique? Doit-on également les mettre à la poubelle? Répondre de façon satisfaisante à cette question nécessiterait une analyse au moins aussi longue que celle qui a été consacrée à l'approche idéologique. Comme il n'est pas possible de faire ce travail ici, nous nous limiterons à quelques mots. Ces trois approches ont un point commun avec l'approche idéologique : elles tendent elle aussi à privilégier l'unité abstraite du concept à sa précision théorique. L'existence d'une pluralité de définitions du populisme est traitée comme un problème à résoudre plutôt que comme le signe que derrière ce mot se cache en réalité *des* concepts distincts appartenant à des traditions théoriques différentes. La volonté de faire du populisme un objet d'étude autonome n'a jamais réellement été justifiée. Pour quelle raison le Parti populiste américain, Juan Perón et le Front national devraient-ils être analysés à partir du même concept? À nos yeux, cette question devrait précéder celle de la définition du populisme. En ce sens, que le populisme soit défini comme un style, une stratégie, une logique ou une idéologie importe peu si ces approches visent davantage à « découvrir » une unité sous-jacente aux différents populistes qu'à mettre un nom sur un phénomène politique échappant à nos catégories habituelles.

Doit-on pour autant éliminer le concept de populisme de l'analyse politique? Le débat existe depuis longtemps déjà. Ian Roxborough est souvent cité comme un détracteur du concept même si ses réticences se limitent à son usage dans l'analyse du développement en Amérique latine³⁵⁰. Dès les années 1960, nous l'avons vu, des historiens américains ont émis de sérieux doutes sur l'utilité du concept pour l'étude

³⁵⁰ Ian Roxborough, « Unity and Diversity in Latin American History », *Journal of Latin American Studies*, vol. 16, n° 1, 1984, p. 1-26. Inexplicablement, Taguieff interprète ces réticences comme un appel à « éliminer le mot “populisme” de la terminologie des sciences sociales. » Cf. Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste*, *op. cit.*, p. 161.

du maccarthysme. Plus récemment, Barry Cannon a plaidé l'abandon de la notion de populisme au profit d'un retour à la division gauche-droite, mieux adaptée selon lui à l'analyse de la conjoncture qui se caractérise avant tout par une crise des inégalités³⁵¹. Pour Cannon, l'usage du concept détourne l'attention de cette crise pour se concentrer sur les effets de celle-ci. Le populisme, et non les inégalités, devient le problème à résoudre. Dans la même veine, Marco d'Eramo affirme que le concept de populisme est un outil des classes dominantes pour discréditer les demandes des classes populaires et consolider un ordre politique oligarchique : « antipopular policies are imposed just as the word “people” is erased from the political lexicon, and anyone opposed to such policies is accused of “populism”³⁵². »

Les appels de ce type à l'abandon de la notion demeurent toutefois plutôt rares³⁵³. Les critiques du concept ont plus souvent tendance à choisir une autre voie : celle de la reconceptualisation et de la revalorisation du terme. Le sociologue Federico Tarragoni critique ce qu'il appelle la « populologie », cette science du populisme qui cherche à définir la menace qu'il est censé représenter pour la démocratie³⁵⁴. Or, malgré sa critique sévère, l'auteur propose de reconstruire le concept sur la base de ses origines plébéiennes et progressistes. En effet, pour Tarragoni, « le populisme en tant que tradition politique spécifique renvoie à un progressisme de gauche, en Amérique du Nord puis en Amérique latine³⁵⁵ ». En lieu et place d'un concept de dénonciation, nous aurions désormais un concept apte à rendre compte d'une politique du peuple qui s'exprimerait aujourd'hui dans plusieurs mouvements politiques ayant émergé suite à

³⁵¹ Barry Cannon, *loc. cit.*, p. 493-496.

³⁵² Marco D'Eramo, « Populism and the new oligarchy », *loc. cit.*, p. 27.

³⁵³ Notons tout de même les travaux d'Annie Collovald sur le Front national et d'Andrea Mammone sur l'extrême droite européenne. Cf. Annie Collovald, *op. cit.*; Andrea Mammone, « *The Eternal Return? Faux Populism and Contemporarization of Neo-Fascism across Britain, France and Italy* », *Journal of Contemporary European Studies*, vol. 17, n° 2, août 2009, p. 171-192.

³⁵⁴ Federico Tarragoni, « La science du populisme au crible de la critique sociologique : archéologie d'un mépris savant du peuple », *Actuel Marx*, vol. n° 54, n° 2, 2013, p. 62.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 68.

la crise financière de 2008, notamment le mouvement *Occupy Wall Street*, celui des *indignados* espagnols, le parti grec SYRIZA ou encore le Front de gauche en France.

Dans son livre *Pour un populisme de gauche*, Chantal Mouffe critique également le débat sur la définition. Elle utilise le concept d'une façon explicitement politique : « je n'ai aucunement l'intention d'entrer dans le débat académique, à mes yeux stérile, qui consiste à s'interroger sur la "vraie nature" du populisme. Ce livre est conçu comme une intervention politique et il ne cache absolument pas son caractère partisan³⁵⁶. » Mouffe utilise le terme de populisme pour nommer une stratégie politique pour la gauche, adaptée à la conjoncture qui se caractérise par une crise de l'hégémonie néolibérale. Pour elle, il est nécessaire de « re-signifier ce terme de façon positive [...] afin qu'il puisse servir à désigner la forme politique contre-hégémonique opposée à l'ordre néolibéral³⁵⁷. » Par conséquent, Mouffe insiste sur le fait que le populisme qu'elle défend est un populisme *de gauche*, c'est-à-dire qu'il défend les valeurs d'égalité et de justice sociale³⁵⁸. Le terme est ici reconceptualisé et revalorisé pour permettre l'analyse d'un contexte politique particulier.

Entre la voie de l'abandon et celle de la reconceptualisation, il est difficile de trancher. Nous nous en tiendrons donc à marquer ce qu'il y a de commun entre ces options. Dans les deux cas, la recherche sur le populisme est subordonnée à l'analyse d'une situation politique, la crise des inégalités ou celle du néolibéralisme. Le populisme est ou bien rejeté parce qu'il n'est pas utile à l'analyse, ou bien reconceptualisé pour saisir un aspect de la conjoncture politique. Les deux camps abandonnent donc la quête de la « vraie » définition, unique et universelle du populisme. Il nous semble qu'il y a là une voie à suivre. La science politique doit former des outils conceptuels adaptés à l'analyse de la réalité politique plutôt que tordre la réalité pour la faire correspondre à un concept.

³⁵⁶ Chantal Mouffe, *op. cit.*, p. 21.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 116.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 119.

BIBLIOGRAPHIE

- Abts, Koen et Rummens, Stefan, « Populism versus Democracy », *Political Studies*, vol. 55, n° 2, juin 2007, p. 405-424.
- Allcock, J. B., « “Populism”: A Brief Biography », *Sociology*, vol. 5, n° 3, 1971, p. 371-387.
- Aslanidis, Paris et Rovira Kaltwasser, Cristóbal, « Dealing with Populists in Government: The SYRIZA-ANEL Coalition in Greece », *Democratization*, vol. 23, n° 6, septembre 2016, p. 1077-1091.
- Aubry, Mathieu, « Maxime Bernier assume l'étiquette populiste », *Radio-Canada.ca*, 2018, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1144079/maxime-bernier-populisme-populaire-elections-conservateur-scheer>>, consulté le 21 novembre 2019.
- Bell, Daniel (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, 394 p.
- Bellavance, Joël-Denis, « Montée du populisme: le Canada n'est pas à l'abri, prévient Harper », *La Presse*, 29 novembre 2018.
- Betz, Hans-Georg, *Radical Right-Wing Populism in Western Europe*, Houndmills, Basingstoke, Macmillan, 1994, 226 p.
- Cannon, Barry, « Must We Talk about Populism? Interrogating Populism's Conceptual Utility in a Context of Crisis », *New Political Science*, vol. 40, n° 3, juillet 2018, p. 477-496.
- Canovan, Margaret, *Populism*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1981, 351 p.
- , « Trust the People! Populism and the Two Faces of Democracy », *Political Studies*, vol. 47, n° 1, mars 1999, p. 2-16.
- Collovald, Annie, *Le populisme du FN: un dangereux contresens*, Broissieux, Éditions du Croquant, 2004, 253 p.

- Couture, Yves, « Le concept de populisme est-il encore pertinent? », dans Yvon Thériault et Christine Couvrat (dir.), *Les formes contemporaines du populisme*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 29-41.
- De Cleen, Benjamin, Glynos, Jason et Mondon, Aurelien, « Critical research on populism: Nine rules of engagement », *Organization*, vol. 25, n° 5, septembre 2018, p. 649-661.
- D'Eramo, Marco, « Populism and the new oligarchy », *New Left Review*, n° 82, août 2013, p. 5-28.
- , « They, the People », *New Left Review*, n° 103, février 2017, p. 129-138.
- Desrosiers, Éric, « Le populisme est le principal risque à long terme pour le monde, selon la Caisse de dépôt », *Le Devoir*, 5 mai 2018.
- Di Tella, Torcuato, « Populism and Reform in Latin America », dans Claudio Veliz (dir.), *Obstacles to Change in Latin America*, Oxford, Oxford University Press, 1965, p. 47-74.
- Ellinas, Antonis A., « Neo-Nazism in an Established Democracy: The Persistence of Golden Dawn in Greece », *South European Society and Politics*, vol. 20, n° 1, janvier 2015, p. 1-20.
- Ferkiss, Victor C., « Ezra Pound and American Fascism », *The Journal of Politics*, vol. 17, n° 2, 1955, p. 173-197.
- , « Populist Influences on American Fascism », *The Western Political Quarterly*, vol. 10, n° 2, 1957, p. 350-373.
- Fontette, François de, *Sociologie de l'antisémitisme*, 1. éd, Paris, P.U.F., 1984, 127 p.
- Freeden, Michael, « Is Nationalism a Distinct Ideology? », *Political Studies*, vol. 46, n° 4, 1998, p. 748-765.
- , « After the Brexit Referendum: Revisiting Populism as an Ideology », *Journal of Political Ideologies*, vol. 22, n° 1, janvier 2017, p. 1-11.
- Germani, Gino, « Démocratie représentative et classes populaires en Amérique latine », *Sociologie du travail*, vol. 3, n° 4, 1961, p. 96-113.
- , « Clases Populares y Democracia Representativa en América Latina », *Desarrollo Económico*, vol. 2, n° 2, juillet 1962, p. 23-43.

- , « El surgimiento del peronismo: El rol de los obreros y de los migrantes internos », *Desarrollo Económico*, vol. 13, n° 51, 1973, p. 435-488.
- , *Authoritarianism, Fascism, and National Populism*, New Brunswick, Transaction Books, 1978, 292 p.
- , *Autoritarismo, fascismo y populismo nacional*, Buenos Aires, Temas Grupo, 2003, 306 p.
- Goodwyn, Lawrence, *Democratic Promise: The Populist Moment in America*, Oxford University Press, 1976, 758 p.
- Hall, Stuart, *The Hard Road to Renewal: Thatcherism and the Crisis of the Left*, London, Verso, 1988, 283 p.
- Hawkins, Kirk A., « Is Chávez Populist?: Measuring Populist Discourse in Comparative Perspective », *Comparative Political Studies*, vol. 42, n° 8, août 2009, p. 1040-1067.
- Hennessy, Alistair, « Latin America », dans Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969, p. 9-27.
- Hicks, John, *The Populist Revolt: A History of the Farmers' Alliance and the People's Party*, University of Minnesota Press, 1931, 490 p.
- « Histoire du prix populiste », *prixeugenedabit.fr*, en ligne, <<http://www.prixegenedabit.fr/histoire-et-documents/histoire-du-prix-populiste/>>, consulté le 30 septembre 2019.
- Hofstadter, Richard, *The Age of Reform: From Bryan to F.D.R.*, New York, Alfred A. Knopf, 1955.
- , « The Pseudo-Conservative Revolt », dans Daniel Bell (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, p. 63-80.
- Houwen, Tim, « The non-European roots of the concept of populism », *SEI Working Papers*, n° 120, 2011, p. 52.
- Howarth, David, *Discourse*, Philadelphie, Open University Press, 2000.
- Ionescu, Ghita et Gellner, Ernest (dir.), *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969, 263 p.

- Jäger, Anton, « The semantic drift: Images of populism in post-war American historiography and their relevance for (European) political science », *Constellations*, vol. 24, n° 3, 2017, p. 310–323.
- Jagers, Jan et Walgrave, Stefaan, « Populism as Political Communication Style: An Empirical Study of Political Parties' Discourse in Belgium », *European Journal of Political Research*, vol. 46, n° 3, 2007, p. 319-345.
- Kazin, Michael, *The Populist Persuasion: an American History*, Rev. ed, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1998, 387 p.
- Kitschelt, Herbert et McGann, Anthony J., *The Radical Right in Western Europe: A Comparative Analysis*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995, 332 p.
- Kornhauser, William, *The Politics of Mass Society*, New York, The Free Press, 1959, 256 p.
- Koselleck, Reinhart, *Le futur passé: contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », n° 44, 1990, 334 p.
- Laclau, Ernesto, *La Raison populiste*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, 296 p.
- Lefort, Claude, « La logique totalitaire », *L'Invention démocratique*, Paris, Fayard, 1981, p. 87-110.
- , *Essais sur le politique, XIXe - XXe siècles*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, 364 p.
- Libera, Alain de, *La querelle des universaux: de Platon à la fin du Moyen Age*, Paris, Seuil, 1996, 500 p.
- Lipset, Seymour Martin, *L'homme et la politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1963.
- , « The Sources of the "Radical Right" », dans Daniel Bell (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, p. 259-312.
- Mammone, Andrea, « *The Eternal Return? Faux Populism and Contemporarization of Neo-Fascism across Britain, France and Italy* », *Journal of Contemporary European Studies*, vol. 17, n° 2, août 2009, p. 171-192.
- McVey, Frank L., « The Populist Movement », *Economic Studies*, vol. 1, n° 3, 1896, p. 135-195.

- « Mélenchon: “Populiste, moi? J’assume!” », *LExpress.fr*, 16 septembre 2010.
- Milyoukov, Paul, « Russia », *The Athenaeum*, n° 3532, juillet 1895, p. 24-26.
- Moffitt, Benjamin, « How to Perform Crisis: A Model for Understanding the Key Role of Crisis in Contemporary Populism », *Government and Opposition*, vol. 50, n° 2, avril 2015, p. 189-217.
- Moffitt, Benjamin et Tormey, Simon, « Rethinking Populism: Politics, Mediatization and Political Style », *Political Studies*, vol. 62, n° 2, 2014, p. 381-397.
- Mouffe, Chantal, *Pour un populisme de gauche*, Paris, Albin Michel, 2018, 136 p.
- Mudde, Cas, « The Populist Zeitgeist », *Government and Opposition*, vol. 39, n° 4, ed 2004, p. 541-563.
- , *Populist radical right parties in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 385 p.
- , « Why nativism, not populism, should be declared word of the year », *The Guardian*, section Opinion, 7 décembre 2017.
- Mudde, Cas et Rovira Kaltwasser, Cristóbal, « Exclusionary vs. Inclusionary Populism: Comparing Contemporary Europe and Latin America », *Government and Opposition*, vol. 48, n° 2, 2013, p. 147-174.
- Mudde, Cas et Rovira Kaltwasser, Cristóbal, *Populism: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2017, 152 p.
- Mudde, Cas, « Populism: An Ideational Approach », dans Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 27-47.
- Müller, Jan-Werner, « “The People Must Be Extracted from Within the People”: Reflections on Populism », *Constellations*, vol. 21, n° 4, 2014, p. 483-493.
- , *Qu’est-ce que le populisme ? Définir enfin la menace*, Paris, Premier Parallèle, 2016.
- Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra: un livre pour tous et pour personne*, Paris, Librairie Générale Française, 1983, 410 p.

- Noël, Alain et Thérien, Jean-Philippe, *La gauche et la droite: un débat sans frontières*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, 335 p.
- Nugent, Walter, *The Tolerant Populists: Kansas Populism and Nativism*, Chicago, University of Chicago Press, 1963, 256 p.
- Ostiguy, Pierre, « Populism: A Socio-Cultural Approach », dans Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 73-97.
- Otjes, Simon et Louwse, Tom, « Populists in Parliament: Comparing Left-Wing and Right-Wing Populism in the Netherlands », *Political Studies*, vol. 63, n° 1, mars 2015, p. 60-79.
- Panaccio, Claude, « Guillaume d'Ockham et la perplexité des platoniciens », *Cahiers d'épistémologie*, n° 155, 1992, p. 1-21.
- Paveau, Marie-Anne, « Le « roman populiste » : enjeux d'une étiquette littéraire », *Mots. Les langages du politique*, vol. 55, n° 1, 1998, p. 45-59.
- Pipes, Richard, « Narodnichestvo: A Semantic Inquiry », *Slavic Review*, vol. 23, n° 3, 1964, p. 441-458.
- Pollack, Norman, *The Populist Response to Industrial America*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, 166 p.
- Quattrocchi-Woisson, Diana, « Les populismes latino-américains à l'épreuve des modèles d'interprétation européens », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 56, 1997, p. 161-183.
- Robert, Camille et Toupin, Louise (dir.), *Travail invisible : portraits d'une lutte féministe inachevée*, Éditions du remue-ménage, Montréal, 2018.
- Rogin, Michael P., *The Intellectuals and McCarthy: The Radical Specter*, Cambridge, M.I.T. Press, 1967, 366 p.
- Rooduijn, Matthijs, « The Nucleus of Populism: In Search of the Lowest Common Denominator », *Government and Opposition*, vol. 49, n° 4, octobre 2014, p. 573-599.
- Rovira Kaltwasser, Cristóbal, « Populism, its opposites, and its contentious relationship with democracy », *openDemocracy*, en ligne,

<<https://www.opendemocracy.net/en/can-europe-make-it/populism-its-opposites-and-its-contentious-relationships/>>, consulté le 19 septembre 2019.

Rovira Kaltwasser, Cristóbal, Taggart, Paul, Ochoa Espejo, Paulina et Ostiguy, Pierre (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, 704 p.

Roxborough, Ian, « Unity and Diversity in Latin American History », *Journal of Latin American Studies*, vol. 16, n° 1, 1984, p. 1-26.

Sartori, Giovanni, « Concept Misformation in Comparative Politics », *The American Political Science Review*, vol. 64, n° 4, 1970, p. 1033-1053.

Schoen, Douglas E., *Enoch Powell and the Powellites*, London, Macmillan, 1977, 317 p.

Senèze, Nicolas, « Le pape François dénonce le populisme et appelle au débat politique », *La Croix*, 18 décembre 2018.

Shils, Edward, *The Torment of Secrecy: The Background and Consequences of American Security Policies*, New York, The Free Press, 1956, 238 p.

———, « Political Development in the New States », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 2, n° 3, avril 1960, p. 265-292.

———, « The Intellectuals in the Political Development of the New States », *World Politics*, vol. 12, n° 3, avril 1960, p. 329-368.

Sikk, Allan, « Parties and Populism », *Centre for European Politics, Security and Integration Working Papers*, n° 2, 2009, p. 1-15.

Stanley, Ben, « The Thin Ideology of Populism », *Journal of Political Ideologies*, vol. 13, n° 1, février 2008, p. 95-110.

Stavrakakis, Yannis, « How Did ‘Populism’ Become a Pejorative Concept? And Why is this Important Today? A Genealogy of Double Hermeneutics », *POPULISMUS Working Papers*, n° 6, 2017, p. 1-25.

Stavrakakis, Yannis et Jäger, Anton, « Accomplishments and Limitations of the ‘New’ Mainstream in Contemporary Populism Studies », *European Journal of Social Theory*, vol. 21, n° 4, novembre 2018, p. 547-565.

Stavrakakis, Yannis, Katsambekis, Giorgos, Nikisianis, Nikos, Kioukiolis, Alexandros et Siomos, Thomas, « Extreme Right-Wing Populism in Europe:

- Revisiting a Reified Association », *Critical Discourse Studies*, vol. 14, n° 4, août 2017, p. 420-439.
- Taggart, Paul A., *The New Populism and the New Politics: New Protest Parties in Sweden in a Comparative Perspective*, Londres, Macmillan Press, 1996, 212 p.
- Taguieff, Pierre-André, « La rhétorique du national-populisme », *Mots. Les langages du politique*, vol. 9, n° 1, 1984, p. 113-139.
- , « La doctrine du national-populisme en France », *Etudes*, vol. 364, n° 1, 1986, p. 27-46.
- , « Le populisme et la science politique. Du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 56, 1997, p. 4-33.
- , « Populismes et antipopulismes : le choc des argumentations », *Mots. Les langages du politique*, vol. 55, n° 1, 1998, p. 5-26.
- , *L'illusion populiste: essai sur les démagogies de l'âge démocratique*, Paris, Flammarion, 2007, 456 p.
- Tarragoni, Federico, « La science du populisme au crible de la critique sociologique : archéologie d'un mépris savant du peuple », *Actuel Marx*, vol. n° 54, n° 2, 2013, p. 56-70.
- Tindall, George, « Populism: A Semantic Identity Crisis », *The Virginia Quarterly Review*, vol. 48, n° 4, automne 1972, p. 501-518.
- Urbinati, Nadia, « Democracy and Populism », *Constellations*, vol. 5, n° 1, 1998, p. 110-124.
- , « The Populist Power », *Democracy Disfigured*, Harvard University Press, 2014, p. 128-170.
- Viereck, Peter, *The Unadjusted Man: A New American Hero*, New York, Capricorn Books, 1956, 339 p.
- , « The Revolt Against the Elite », dans Daniel Bell (dir.), *The Radical Right*, New York, Doubleday, 1963, p. 135-154.
- Weffort, Francisco, « Le populisme dans la politique brésilienne », *Les temps modernes*, n° 257, octobre 1967, p. 624-649.

- Weyland, Kurt, « Populism: A Political-Strategic Approach », dans Cristóbal Rovira Kaltwasser, Paul Taggart, Paulina Ochoa Espejo et Pierre Ostiguy (dir.), *The Oxford Handbook of Populism*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 48-72.
- Winock, Michel, « Populismes français », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 56, n° 1, 1997, p. 77-91.
- Woodward, C. Vann, « The Populist Heritage and the Intellectual », *The American Scholar*, vol. 29, n° 1, 1959, p. 55-72.
- Worsley, Peter, « The Concept of Populism », dans Ghita Ionescu et Ernest Gellner (dir.), *Populism: Its Meanings and National Characteristics*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1969, p. 212-250.